

DAVID LANE



L'ENLÈVEMENT DES
CONCUBINES



Blanche
Europe

Préface de Blanche

L'Enlèvement des Concubines est le titre que nous avons donné à cette traduction française de *KD Rebel*, roman court de David Lane.

Le lecteur astucieux aura remarqué la référence à l'enlèvement des Sabines, épisode mythique de la fondation de Rome, où les Romains avaient enlevé les femmes des Sabins afin d'en faire leurs épouses et de pouvoir assurer leur postérité. Enlevées, elles furent traitées sans atteinte à leur honneur et choisirent de leur propre gré de mêler leur destinée à celle de leurs ravisseurs, et intervinrent pour faire cesser la lutte qui suivit entre leurs nouveaux époux et leurs frères et pères.

L'enlèvement de femmes afin de les épouser est un thème récurrent des mythes indo-européens, et Lane l'adapte ici dans une situation contemporaine de guérilla blanche contre un État dégénéré dans un récit qui ne saura laisser indifférent.

L'Enlèvement des Concubines heurte les préconceptions modernes de la personne se voulant civilisée, sans ambages. Le récit fait sans cesse preuve d'une grande justesse psychologique, mais sans que cela n'atténue le choc provoqué ; un choc qui pourrait d'ailleurs être trop grand pour certaines personnes aux idées bien arrêtées – en particulier au sein du public féminin.

Cependant, les vérités difficiles valent mieux que les mensonges faciles.

David Lane n'est pas un personnage anodin – il fut un militant pro-blanc extrêmement actif et radical. Auteur des 88 préceptes, il participa au cours des années 1980 au groupe *The Order* qui tenta de mener une révolution nationaliste blanche aux États-Unis en ayant recours à la force armée ; au prix de quoi il dut finir sa vie derrière les barreaux des prisons du régime américain anti-blanc.

Dans son récit, les Blancs révoltés adoptent une forme de religion païenne reconstituée, mais celle-ci est moins remarquable par ce qu'elle est que par ce qu'elle n'est pas : une variante de christianisme. Elle est d'abord le moyen d'offrir un cadre religieux pour une conception morale centrée autour de la préservation raciale.

Le texte qui suit, Préface et Introduction comprises, est de David Lane.

Préface

Quand les lois des hommes décrètent la mort d'une race, les lois de la nature exigent la rébellion.

Le 10ème critère

La vie d'une race est dans les entrailles de ses femmes. Une race dont les hommes ne combattent pas pour leurs femmes périra.

Les préceptes

Depuis des temps immémoriaux, ceux qui étaient dépourvus de pouvoir ont levé des armées moyennant des promesses de pillage, de vengeance et de prises de femmes.

David Lane

Introduction

L'action se situe dans la première moitié du 21ème siècle, à l'intérieur des frontières des défunts États-Unis. Des successions de générations nourries à la propagande négrophile, à la promotion incessante des unions interraciales, aux projets anti-blancs, conjugués à la diabolisation infinie du « méchant blanc » ont atteint leur but. Les femmes blanches en âge de procréer qui ne sont pas en couple avec des non-Blancs forment moins de 1 % de la population mondiale.

Pendant de nombreuses décennies, l'Amérique a refusé à la race blanche le droit d'avoir ses propres nations, écoles, organisations, et tout ce qui est nécessaire à la survie raciale, tout en imposant et promouvant avec une ferveur fanatique le mélange racial.

La promulgation des « lois d'harmonie » qui subventionnaient grassement tous les unions mixtes avec une femme blanche constituèrent la goutte d'eau qui fit déborder le vase pour nombre de Blancs opprimés. Plusieurs milliers d'entre eux, jeunes gens pour la plupart, migrèrent dans les Montagnes Rocheuses, dans le Colorado.

Aux moments des faits dont nous faisons la chronique, ces rebelles avaient établi leur pouvoir sur des portions du Colorado occidental, de l'Utah, de l'Idaho, du Montana et du Wyoming. Ils appelaient ces territoires le « Blanc-Pays » et employaient, pour désigner leur armée de partisans – la « Défense du Blanc-Pays » – le sigle DBP.

Ils avaient vainement exhorté les jeunes femmes blanches, de moins en moins nombreuses, à les rejoindre, ce qu'elles ne firent pas, à quelques exceptions près. Leurs appels angoissés ne trouvaient pour toute réponse que les vitupérations mécaniques que le système leur avait inculquées, comme « raciste », « sexiste » et « réac ». Comme les deux pré-requis de la survie d'une race ont toujours été un territoire propre et un cheptel reproducteur, l'Histoire se répéta.

Plus de douze siècles avant les faits, des Aryens avaient migré en Scandinavie pour échapper à la religion de Judée et de Rome, tyrannie étrangère pratiquant l'universalisme la négation raciale. Des rivages scandinaves, ils se firent « vikings », menant des raids en Europe occupée pour enlever des concubines et du butin. Au 21ème siècle, les habitants du Blanc-Pays suivirent l'exemple de leurs héroïques ancêtres.

La plupart des habitants du Blanc-Pays étaient wotanistes (odinistes), religion dont les enseignements poursuivent ceux des religions indigènes de la race blanche. Ils employaient le vocabulaire suivant : Midgard (la terre), Valhalla (palais des héros), les Nornes (déesses du destin), Fils de Muspell (tribu raciale-religieuse qui domine le monde et a condamné à mort la race blanche) et Skraelings (non-Blancs).

Cette chronique est celle d'une séquence dans la vie de certains habitants du Blanc-Pays.

Chapitre I : Le premier Jour

Les lumières du night-club se tamisèrent, à l'exception de celles qui illuminaient la scène. Une voix sans corps annonça : « Et maintenant, le Palace est fier de vous présenter le clou de la soirée, le spectacle le plus érotique jamais vu par des yeux de mortels ! »

Deux jeunes femmes d'une beauté renversante firent leur apparition, une blonde sculpturale, annoncée sous le nom de Candy et une brunette gracile dénommée Heather. Leurs costumes n'avaient rien à voir avec la lingerie de mauvais goût que portaient les mornes effeuilleuses du club, skraelings pour la plupart, qui s'étaient déhanchées pendant le lever de rideau.

Leurs jupettes de tennis ne descendaient qu'à quelques centimètres du croisement de leurs jambes élégantes. Leurs petits hauts bien assortis aux jupes révélaient des ventres fermes et sveltes, leurs chaussettes longues et leurs chaussures de sport dynamisant leur allure fraîche et juvénile. Elles faisaient l'impression de deux jeunes femmes saines à peine âgées de vingt ans, qui allaient faire du sport. D'autres auraient pu songer à des lycéennes supportrices de football américain, le souvenir de fantômes fugaces et de mystères féminins leur passant par éclairs dans la mémoire. La dichotomie de la modestie et de la tentation avait une irrésistible puissance de provocation.

Le public explosa en applaudissements et en cris sauvages, vulgaires et assourdissants, éclipsant tout ce qui n'avait jamais été entendu au Palace. Détonnait toutefois la réaction de deux hommes assis au fond de la salle enfumée, qui applaudissaient certes, mais par devoir semblait-il, juste assez pour ne pas se faire remarquer. Ils n'avaient pas risqué leurs vies à l'intérieur du territoire du Système pour aller voir un spectacle d'effeuillage. Le plus jeune des deux était trapu, rasé de frais et habillé en jeans et en polo. Il avait l'air d'avoir dans les vingt-cinq ans. Suite aux tonnerres d'applaudissements, il se pencha à l'oreille de son compagnon et lui dit.

« On dirait que les Blanches sont toujours les créatures les plus convoitées de Midgard, pas vrai, Trebor ? »

Trebor, homme longiligne et à la barbe bien soignée, qui devait avoir quinze ans de plus, lui répondit : « Ouais, pour le peu qu'il en reste ».

Comme les cris diminuaient, une musique sensuelle se fit entendre. Les deux filles sur le podium se faisaient face à une coudée de distance et se mirent à onduler en une danse sexuelle et provocante, au rythme de la musique. Leurs charmes incomparables criaient leur évidence. D'une beauté égale, avec leurs différences complémentaires, elles formaient le mélange idéal de la vision érotique. La plantureuse Candy était le parangon de la beauté nordique classique. Ses longues tresses chatoyantes de la couleur du blé mûr voltigeaient autour de ses épaules. La finesse de sa taille mettait en valeur la symétrie sans pareille de ses hanches et de sa poitrine. Son teint doré et les courbures géométriques parfaites de ses mollets et de l'intérieur de ses cuisses firent cet effet qui endolorit et brûle littéralement un homme de désir.

C'était Aphrodite, déesse de l'amour, du sexe et de la libre concupiscence, réincarnée en chair et en os, ressuscitée pour commander, réaliser et orchestrer les rites païens primordiaux de la fécondité.

Si Candy était l'Aphrodite essentielle, Heather était la Vierge Vestale. Ses cheveux bruns, plutôt courts, bordaient son visage délicat. Son joli nez et ses yeux expressifs dénotaient une pudique modestie. Sa fine silhouette était celle d'une nymphe ayant à peine franchi l'âge de la nubilité. Chaque parcelle de son être annonçait la passion du premier éveil sexuel. Elle était l'innocence de la jeune fille en fleur, tout ensemble craintive et ardente, invitation invincible à l'enlèvement et la défloration.

Se jetant l'une à l'autre d'intenses oeillades, les deux beautés tout en courbes commencèrent leur approche. Leurs mains s'étant posées sur la taille de leur vis-à-vis, elles exprimaient par leurs oscillations suggestives le chant atavique des sirènes appelant à la consommation charnelle, puis mimèrent sous la pluie de sons l'éternel jeu amoureux de la domination et de la soumission, du séducteur et de sa proie, du chasseur et du gibier, qui produisent et sous-tendent d'intenses montées de soif sexuelle. Réhaussant le fantasme par l'exhibition de l'interdit, la déesse blonde faisait la prédatrice

sexuelle. Ses mains parcouraient la douceur veloutée des épaules et du dos de Heather, puis s'aventuraient ailleurs, frôlant sa poitrine et ses flancs.

Des doigts impertinents franchissaient les interdits, mais sans les grossières apparences de l'acte volontaire.

L'agile Heather jouait son rôle à merveille, entre l'acception et le refus, au supplice de Tantale devant ces caresses jadis interdites entre personnes du même sexe. Enfiévrée, tremblante, elle anticipait des intrusions toujours plus intimes sur son anatomie sacro-sainte. Tel un oiseau exotique et délicat, hypnotisé par le mouvement de balancier du cobra, cette ravissante image de l'innocence se soumettait à l'immodeste familiarité et à l'impudente violation de l'étiquette des jeunes filles.

Le jeune homme assis à côté de Trebor lui demanda : « Penses-tu que ce soient vraiment des lesbiennes ? »

« Non, Éric, c'est très douteux », répondit Trebor.

« Je pense aussi », dit Éric, « mais qu'en sais-tu ? »

Trebor se tut un instant. « Les hommes sont naturellement programmés pour être des voyeurs. Le corps d'une belle femme qui chorégraphie la tentation sexuelle est l'aphrodisiaque ultime. Mais les hommes sont aussi programmés pour être jaloux les uns des autres. Donc, quand deux femmes se mettent en scène ensemble, l'effet érotique est multiplié par deux, sans aucune menace venant d'un autre homme. Ces filles sont payées pour réjouir un public d'hommes. Dans l'époque où nous sommes, je doute qu'elles aient eu beaucoup de préventions de principe, mais si c'était le cas, les drogues ont dû en avoir raison. Je te parie toutes mes économies que ces deux filles-là jouent la comédie. »

« Je me dis la même chose », fit Éric. « Tes économies, dis-tu ? » plaisanta-t-il. Il n'eut qu'un grognement de Trebor pour toute réponse. Sa question n'était pas idiote, cela étant. Il était de notoriété publique que Trebor avait donné aux familles les plus pauvres du Blanc-Pays l'essentiel du butin de ses raids dans le territoire du Système. Il était douteux qu'il eût quelque économie que ce fût. Contrairement à d'autres vétérans du DBP qui avaient déjà capturé une ou plusieurs épouses, Trebor ne s'était octroyé à ce jour aucune pause dans la guérilla pour savourer les plaisirs de la compagnie d'une femme. Il préférait la guerre et d'ailleurs, tandis qu'ils parlaient, son regard balayait la salle, suivi en cela par son jeune associé.

Faisant semblant de s'intéresser au spectacle, ils surveillaient la foule, espérant repérer le propriétaire, un certain Sidney (Sid) Cohen. Des sympathisants du DBP à Denver avaient proposé cette cible, soit pour l'exécution, soit pour le pillage. Outre le Porno Palace, Cohen possédait une chaîne de librairies et de salles de spectacles pornographiques. Des sources sûres rapportaient aussi que Sid était un gros revendeur de cocaïne, qui se servait de la drogue pour appâter et tenir son écurie d'effeuilleuses. Comme les vedettes de son industrie étaient des Blanches, il était une cible légitime pour une exécution. L'expérience passée avait montré que les hommes comme Cohen avaient coutume d'entreposer à leurs domiciles de grosses sommes d'argent liquide, pour les soustraire à l'impôt. On pouvait toujours convaincre le pervers de révéler l'endroit où il cachait l'argent, ou la combinaison de son coffre, quand il y en avait un.

Comme Cohen n'avait pas l'air d'être dans le club, le duo de justiciers jugea bon d'attendre au fond de la salle l'heure de la fermeture.

« Quelle est la proportion de Blancs dans cet endroit, à ton avis ? » demanda Éric à son camarade.

Trebor réfléchit un instant, puis lui répondit. « Peut-être vingt pour cent ».

« C'était aussi mon impression », fit le jeune homme. « Le public reflète bien l'Amérique du 21ème siècle : quatre-vingt pour cent de nègres, de mexicains, d'orientaux et de mélanges ».

« Ouaip. Et avec ça, les médias continuent de parler de minorités », grogna Trebor.

Tandis qu'ils parlaient, l'action sur le podium gagnait en intensité. Conformément à la manière ancienne et éprouvée par le temps, propre au beau sexe tout entier, Heather feignait une résistance de pure forme aux entreprises de Candy, sachant d'instinct que les faveurs féminines sont d'autant moins profondément chéries qu'elles sont plus facilement accordées.

Ces subtilités étaient au-delà de l'entendement grossier des spectateurs, qui répondaient toutefois avec ardeur et enthousiasme au drame qui se nouait.

Candy était toujours l'agresseur, à l'initiative de chaque étape de l'effeuillage des secrets féminins. La coquetterie avec laquelle le souple corps de Heather exprimait sa gêne trahissait un besoin croissant de goûter le miel des plaisirs défendus.

Leur déshabillage réciproque fut fait artistement et avec élégance. Les seins effrontés de Heather, bien que moins plantureux que ceux de Candy, étaient idéalement proportionnés à la sveltesse de son corps et tout aussi stupéfiants. Ses tétons mutins surgissaient dans leur tentantes aréoles et commençaient d'être touchés, savourés et goûtés en silence.

Les effets d'une si incroyable beauté, que la dualité exhaussait et qui se révélait dans sa splendeur naturelle, éveillèrent un tel émoi fondamental et primitif que la foule poussa un gémissement collectif, mixte de concupiscence et de terreur sacrée. Éric profita d'une accalmie passagère pour dire à son comparse : « C'est la chose la plus incroyable que j'ai jamais vue ».

« J'espère bien que c'est leur dernier spectacle ici », grogna Trebor. « Mais tu disais que ce n'était que de la comédie », protesta Éric, croyant que Trebor voulait dire que l'espérance de vie des deux filles venait de se raccourcir à quelques heures.

« C'est de la comédie. Je disais que ces deux filles n'exposeront plus leurs charmes aux Skraelings ».

Éric n'était pas tout à fait sûr des intentions de Trebor. Autrefois, son camarade s'était toujours montré impitoyable dans l'extermination des Blancs traîtres à leur race, mais avait eu tendance à pardonner aux Blanches qui n'en faisaient qu'à leur tête, à moins que leur trahison ne fût particulièrement évidente. Trebor disait souvent que la défense de la race était l'apanage des hommes. Les filles perdues devaient être capturées, déportées au Blanc-Pays, ré-éduquées et fécondées. Telle était la procédure standard dans la DBP.

Sur le podium, le répertoire des filles passa de la séduction subtile et suggestive à la crudité la plus éhontée, au plus grand plaisir des frustes spectateurs. Heather abandonna ses derniers restes de pudeur et vainquit ses dernières inhibitions. Transie de passion, elle séduisit à son tour la blonde femme fatale, l'incitant à assaillir son corps contorsionné en lui montrant son pelvis et en tortillant avec coquetterie sa paire de fesses potelées.

Candy explorait chaque parcelle des appâts de la brunette capturée, de ses mains à présent dépourvues de toute tendresse. Cela tenait davantage du viol que de l'amour. Ses mains voraces violaient les charmes du corps exquis de la petite brune, pourtant si sage tout à l'heure, en prenant d'indécentes libertés. Bientôt, le corps exquis de la brunette convulsait dans une feinte jouissance, ponctuée de gémissements d'extase, conclue par les convulsions involontaires d'un intense orgasme.

Le spectacle était terminé. Les filles se séparèrent et saluèrent la foule de la main, répondant aux tonnerres d'applaudissements. Des billets de banque ruisselèrent en cascades sur la scène. Alors que les filles ramassaient l'argent et leurs habits, un petit homme entre deux âges aux cheveux frisés monta sur la scène.

« C'est Cohen », dit Trebor. Dans sa voix, la menace était palpable. Le micro à la main, Cohen exhorta le public à une nouvelle salve d'applaudissements pour les filles. Finalement, elles et lui quittèrent la scène pour rejoindre une arrière-salle ou un vestiaire. Les lumières se firent plus vives et les vigiles poussèrent les clients vers la sortie.

Éric et Trebor se mêlèrent à la foule, puis marchèrent, désinvoltes, vers leur voiture. Deux heures auparavant, ils avaient garé la berline sombre à quatre portières passe-partout au fond de l'aire de stationnement attenante au

Porn Palace de Sid, à une place qui leur donnait une ample vision de l'entrée principale et de l'entrée des artistes.

Comme la DBP le faisait à chaque opération dans le territoire du Système, ils avaient volé la voiture et cachaient dans son coffre une collection de fausses plaques d'immatriculation. Avec la mise en place d'engins de reconnaissance informatique de papiers d'identité dans presque tous les véhicules de police, aucun membre de la résistance ne pouvait plus se permettre de s'arrêter lors des contrôles routiers de routine. Ils volaient les voitures les plus banales, s'assuraient que tous les phares étaient en bon état et se conformaient au code de la route.

Lors des rares occasions où la police intimait à un soldat de la DBP l'ordre de s'arrêter par leurs sirènes, klaxons ou appels de phare, ils n'avaient pas le choix de refuser le combat. La procédure standard était de s'arrêter sur le champ, de sortir de la voiture le fusil d'assaut à la main et de neutraliser totalement l'ennemi, puis de changer les plaques d'immatriculation ou d'abandonner le véhicule. Il était impossible d'aller plus vite que les radios et les hélicoptères.

Sous une couverture posée sur le siège arrière étaient cachés deux sacs à dos contenant des rations de survie, de l'eau et du matériel de premier secours, au cas où il faudrait abandonner le véhicule. Sous la couverture, il y avait aussi deux fusils de calibre 308 et des gilets pare-balles. Elles étaient munies de poches cousues main pour les munitions des carabines et des armes de poing que les hommes de la DBP portaient sur eux.

Trebor ouvrit à distance la portière conducteur et Éric se servit de sa propre clé pour ouvrir la sienne. Tous les membres d'un commando avaient les clés de tous les véhicules pour anticiper une séparation forcée ou la mort du conducteur.

Comme à l'accoutumée, ils avaient déconnecté le plafonnier de la voiture afin d'y entrer et d'en sortir nuitamment en toute furtivité. Après avoir enfilé leurs habits d'extérieur, ils se détendirent, affectant cet air curieux de nonchalance apparente si répandu chez les militaires opérationnels, mais leurs yeux attentifs guettaient la survenue de la police, de toute chose inhabituelle, et surtout la sortie de Sid Cohen de son club de nuit aux néons tapageurs.

Malgré son allure juvénile, Éric avait participé à nombre de raids pendant les six dernières années. L'allure de son compagnon était tout aussi trompeuse que la sienne. Portant un pantalon gris et un chandail bleu marine, il aurait pu passer pour un médecin ou un professeur d'université. En réalité, il était le membre le plus craint et respecté de la DBP dans tout le Blanc-Pays. Expert dans la majorité des arts martiaux de quelque utilité et absolument impitoyable avec les ennemis, ses exploits étaient légendaires.

Éric n'arrivait pas encore à percer les intentions de Trebor au sujet de Candy et Heather. Pour passer le temps avant l'arrivée de Cohen, qui était sans aucun doute en train de compter les recettes de la soirée, il aborda le sujet d'une manière oblique.

« Si nous devons arrêter ces filles de se donner en spectacle, comment allons-nous avoir leurs adresses ? » demanda-t-il.

« M. Cohen nous le dira ». La menace dans la voix de Trebor n'avait pas diminué d'un iota quand il s'agissait du roi du porno. Quelques années plus tôt, Éric aurait pu frissonner à l'idée de ce qui allait arriver à Sid Cohen, mais il s'était accoutumé à voir les ennemis passer de vie à trépas.

« Et après avoir récupéré les adresses des filles ? » persista Éric.

« Eh bien, nous nous arrangeons pour qu'elles cessent de se montrer aux Skraelings ».

« D'accord, mais comment fait-on ? » Éric savait que Trebor faisait des mystères à dessein, pour taquiner son jeune camarade. La question était de savoir si ces filles allaient être capturées ou exécutées.

Trebor fit mine d'entrer dans d'interminables délibérations, puis opina du chef. « Je suis d'avis que ces deux-là pourraient faire deux jolies petites femmes pour ma pomme. »

« Génial ! » s'enthousiasma Éric. « Il était temps que tu fasses ton devoir conjugal. » Éric ne convoitait pas cette paire pour son compte, puisqu'il avait jeté son dévolu sur une lycéenne que Trebor avait accepté d'enlever avec lui. Des informateurs de la DBP l'avaient proposée comme candidate. C'était une jolie fille, mais qui avait été ensorcelée par le poison universaliste. Ses enseignants, ses parents, les médias et toutes les influences qu'elle subissait lui disaient qu'il était bon et même préférable que les jeunes filles blanches sortent avec des Skraelings. Il fallait la sauver de sa propre folie avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Vers deux heures et quart du matin, soit quinze minutes après la fermeture des débits de boisson, selon la loi du Colorado, l'aire de stationnement était vide, mis à part la voiture du commando de la DBP et une limousine prétentieuse garée juste derrière l'entrée des artistes du Palace. Bientôt, la porte s'ouvrit, qui fit paraître une brute balourde de race indéfinissable, suivie de Sidney et, à la surprise du commando, de Candy et Heather. Le géant, qu'Éric eut tôt fait d'appeler le Monstre, servait apparemment de chauffeur et de garde du corps. Il ouvrit avec déférence les portières aux trois autres, puis prit place au volant.

Aux yeux des hommes de la DBP, Sidney avait un air ridicule, pareil à un paon vaniteux portant un pantalon moulant, une chemise ouverte et toute une bimboloterie voyante de colliers et de bagues qui ornait son corps trapu. Ils voyaient à distance que les filles ressemblaient à des adolescentes, habillées en jeans et en chemisiers soyeux.

La limousine prit le boulevard fédéral et se dirigea vers le Sud, en passant devant des bars louches et autres remugles urbains du début du 21^{ème} siècle américain. Les hommes du commando suivirent la limousine en restant à distance prudente. Il était risqué de suivre leur proie à vue sans se faire remarquer, mais comme leurs contacts de la région de Denver n'avaient pas réussi à trouver de résidence au nom de Sidney Cohen dans les registres du comté, il fallait en passer par là.

La limousine tourna à l'Ouest sur la 6^{ème} Avenue, puis obliqua au Sud vers Wadsworth. « Ah » murmura Trebor. « Le comté de Jefferson, les Dieux sont avec nous ». Le comté de Jefferson s'étendait loin à l'Ouest de Denver, droit vers les montagnes. Le chemin du retour en paraissait d'autant moins compliqué.

Éric se dit, suite à la remarque de Trebor, que la nuit allait être longue. Bien que Trebor préparât méticuleusement ses actions de guérilla, il semblait aussi croire aux présages. S'il disait que les Dieux étaient avec eux, ils l'étaient probablement, ou peut-être n'était-ce que la Fortune qui souriait aux audacieux.

Pendant ce temps, dans la limousine, le temps n'était pas au beau fixe. Même si pour les filles, c'était le jour de la paye et qu'elles pourraient donc se procurer de la drogue pour la semaine et plusieurs centaines de dollars en liquide, leur journée de travail n'était pas terminée. Il restait encore la performance privée que Sidney demandait toujours aux jours de paie.

Sidney avait la mine renfrognée lui aussi, même s'il attendait le moment où il serait seul à seul avec elles dans sa villa, car le club n'avait pas fait salle comble et les recettes diminuaient. Il en accusa les filles qui avaient exigé une hausse de leurs prestations avant d'accepter de lui refaire certaines gâteries très langoureuses qu'il exigeait d'elles pendant leurs performances privées, dont la fellation et la copulation avec des godemichés. Eh bien ce soir, se disait-il, elles paieront pour leur obstination, ou bien elles n'auront pas de jolie poudre blanche. Fouetter des femmes nues attachées dans des positions exposées était son sport favori.

Le Monstre bifurqua dans un lotissement de Green Gables. À la fin avril, les jardins immaculés commençaient à reverdir, car le printemps arrivait tard dans cette ville haut-perchée. De grandes maisons semblables à des palais se tenaient à cent mètres de distance les unes des autres, séparées par des arbres, des buissons et des clôtures, faisant de chaque résidence un royaume en miniature. La limousine prit une avenue rectiligne, longée de massifs d'arbustes. Le quatuor, absorbé dans ses pensées, n'avait pas songé à regarder en arrière. Une berline les suivait calmement sur la voie privée. Ils n'avaient pas non plus remarqué que la voiture s'était arrêtée quelques mètres après être entrée sur la voie privée, à l'abri derrière les arbustes.

« La bagnole fait un peu tache dans ce quartier de rupins », fit remarquer Trebor.

« Je pourrai faire la reconnaissance à pied. Tu peux aller la garer ailleurs et revenir dans un quart d'heure » proposa Éric. Ils se mirent d'accord. Éric disparut derrière les buissons et Trebor chercha un environnement plus discret. Ceci lui donna le temps de réfléchir.

C'était la prise de conscience du fait que la beauté de la femme blanche aryenne allait bientôt disparaître pour toujours de la face de la terre qui l'avait conduit à la lutte armée. Cependant, malgré tout ce qu'il avait fait pour l'idée, il n'avait pas reçu les faveurs d'une femme réelle depuis quatorze ans. Il n'entretenait aucune illusion sur Candy et Heather. Comme elles étaient exceptionnellement belles, elles seraient de bonnes reproductrices, mais pas grand-chose de plus, tant qu'elles n'auraient pas subi une longue période de ré-éducation et de discipline.

Les dernières jeunes femmes blanches qui habitaient le territoire du Système étaient plongées dans un luxe et un hédonisme qu'un monarque anglais n'aurait pas pu imaginer deux siècles auparavant. Les drogues, les voitures, les rôles à la télévision, l'argent et l'adulation publique leur tombaient tous cuits dans le bec, alors que les inventions de l'Homme Blanc comme les machines à laver et les fours à micro-ondes éliminaient le travail domestique. Les femmes n'abandonnent pas de bon gré ce confort et ce plaisir, quelles que soient la ferveur et la sincérité avec lesquelles les hommes blancs les en conjurent.

C'est pour cette raison que l'enlèvement était le seul recours. Sans aucun doute, ce duo-là était plus gâté et plus égoïste que la moyenne. Il allait falloir être dur et rugueux en ré-éducation et en discipline, même si cela ne correspondait pas à son tempérament. Cependant, il ne pouvait pas supporter l'idée que ces merveilles génétiques ne passent pas aux générations futures. Il soupira profondément et tourna les talons pour retrouver Éric.

En le croisant devant la voie privée de chez Cohen, Éric vint à sa rencontre. « C'est bien vrai, les Dieux sont avec nous ! » fit-il. « C'est un gros manoir avec un garage attenant. Le Monstre est parti il y a cinq minutes, mais il a eu un accident fatal. » Éric tapota sur son poignard et sourit, à la joie de Trebor.

Éric poursuivit. « Les escaliers sont dans l'ombre, mais j'ai entendu de la musique en me collant aux fenêtres. Il y a un peu de lumière, qui a l'air de venir d'une cave. Pas de clébard. Il y a une alarme anti-vol. À l'arrière, tout le jardin est entouré d'une clôture. Allons-y ! »

Quelques instants plus tard, les deux silencieux avatars de la vengeance étaient en train de ramper en direction de l'immense garage. Trebor avait un sac de toile rempli d'outils. Les deux hommes étaient équipés d'armes de poing de 9 mm et de poignards affûtés comme des rasoirs.

Éric montait la garde auprès des fenêtres et autour du périmètre, tandis que Trebor, tel un magicien, s'occupait du système d'alarme. Ce guerrier était un ancien professeur d'électronique à l'Université de Red Rocks, pour qui la désactivation des alarmes n'était pas un problème. Il ne fallait qu'un peu de temps et de patience.

Vingt minutes plus tard, le duo aryen était dans la maison, se tenant devant la plus grande cuisine qu'Éric n'avait jamais vue, mises à part celles des expo-ventes. La musique, si l'on pouvait qualifier ainsi ces bruits primitifs, n'était pas aussi forte qu'ils ne l'imaginaient, mais suffisait à couvrir leurs mouvements.

Comme s'en était douté Éric, la seule lumière disponible provenait d'un escalier qui menait à la cave. Ils descendirent les marches à pas de loup. Tout en bas, ils découvrirent une richesse et une décadence qui dépassait leur imagination. Sauf dans un coin de la grande pièce, où était nichée une salle de bains ouverte à tous les regards, le sol était entièrement recouvert d'une moquette épaisse et blanche comme la neige. Des tableaux, trop obscènes pour être qualifiés d'artistiques, alternaient avec des miroirs géants pour décorer le mur peint en marron. Au centre de la pièce, s'étalait un lit gigantesque qui avait dû être conçu spécialement pour les orgies. Il devait faire trois mètres sur trois, avec des caméras vidéo montés sur des pieds aux quatre coins. Des crochets pour attacher les chaînes étaient placés stratégiquement au-dessus et autour du lit ; des sex toys et des fouets étaient posés sur une étagère dans l'armoire principale. Un autre miroir était accroché au plafond.

Les assaillants de la DPB ne savaient pas que Sid avait l'intention d'obtenir les faveurs et la soumission des filles avec son arme fatale. Ils ne savaient pas non plus qu'elles étaient accros à la cocaïne. Leur addiction était telle qu'elles s'étaient soumises sans brocher et se tenaient là, dans le plus simple appareil, l'une dans ses chaînes, l'autre en action. Le spectacle sensuel se muait en farce ridicule en présence de Sidney le dépravé, lui-même nu,

orné de ses colliers dorés, ses bracelets et ses bagues, sa grasse bedaine contrastant avec ses jambes torsées. Il orchestrait le mouvement en se servant d'un fouet à plusieurs lanières.

Les filles étaient trop perchées pour remarquer Trebor et Éric qui s'approchaient en silence. Sidney, qui tournait le dos à la porte, était trop absorbé. Le premier avertissement qu'eut le propriétaire du *Porn Palace* du désastre à venir fut soudain et brutal. D'un coup de pied aux reins asséné en courant, Trebor projeta sur le lit le dégénéré au physique insensé, où il atterrit sur le dos de Candy. Pendant un moment, un silence ébahi se fit dans la pièce, à l'exception de l'imperturbable musique et des gémissements angoissés de Sidney. Les yeux de Heather furent les premiers à se braquer sur les hommes de la DBP, puis elle poussa un hurlement de panique, qu'elle réprima aussitôt qu'Éric tendit droit sur elle le canon de son 9 mm.

« Personne ne dit un mot, sauf si l'on vous pose une question, c'est compris ? » La voix d'Éric ne laissait aucun doute dans leurs esprits. L'obéissance s'imposait. Les deux filles firent oui de la tête, mais Sidney, toujours gémissant, n'avait pas répondu. Trebor se pencha vers lui et frappa le nez du pervers avec la crosse de son arme. Son hullement craintif fut suivi de l'assurance que l'ordre avait bien été compris.

Trebor, saisissant à pleine main la rangée de chaînes dorées autour du cou de Sid, tira celui-ci du lit, le faisant se tenir debout à une coudée devant lui.

« Bon, commençons par le commencement », dit-il. « Toi », ses yeux se braquèrent sur Candy. « Détache-la », fit-il en désignant Heather de sa main armée. « Et toi » – à chaque fois qu'il parlait, il accentuait le mot « toi ». « Dis-moi comment on éteint ce boucan que tu appelles de la musique ? » Il tira d'un coup sec sur la laisse faite de colliers. Sidney, pleurnichant, montra du doigt une console sur le mur. Heather était délivrée de ses liens, Trebor la désigna de son pistolet. « Toi, éteins-moi ce bruit. »

Terrifiée malgré son état stuporeux, Heather l'éteignit à pas précipités. Le silence qui s'ensuivit amplifia l'effet menaçant de la voix de Trebor. « Vous vous asseyez là, toutes les deux », dit-il en montrant un coin du lit. Ne faisant aucun effort pour couvrir leur nudité, sous le coup de choc ou de la cocaïne, elles obéirent promptement.

« À nous, M. Cohen. Où est l'argent que vous avez ramené chez vous ? » Cohen commença par nier qu'il avait ramené l'argent chez lui, mais fut interrompu par un coup de genou que Trebor asséna sur son aine nue, et qui faillit lui écraser les testicules. Pendant un long instant, la créature dégoûtante se convulsiona sur la moquette en se tenant l'entre-jambes.

« Ma patience a des limites, Sidney ! » lança Trebor en guise d'avertissement.

« Là-dedans », glapit le dégénéré oléagineux, désignant du doigt une porte au fond de sa salle de jeux. Sans piper mot, Éric l'ouvrit et disparut. Un instant après, il revint avec une mallette qu'il ouvrit sur le lit. Elle devait contenir deux ou trois mille dollars en billets de banque, ainsi que quelques documents.

« Sidney, Sidney, Sidney », siffla Trebor. « Tu me déçois. Je parlais de tout l'argent que tu as ramené chez toi ».

« C'est tout ce que j'ai », fit-il, tentant désespérément de préserver son bien mal acquis.

« D'accord. Si tu veux jouer à ça », répondit l'assaillant implacable. Quelques doigts cassés, beaucoup de douleur et deux minutes suffirent pour déterminer sa plus totale coopération. Sidney révéla l'emplacement d'un coffre bien caché, dans la pièce où Éric avait pris la mallette. Et aussi, bien sûr, son code. Figés sous l'oeil et le pistolet vigilant de Trebor, les trois captifs mutiques ne troublèrent pas le travail d'Éric, qui s'assurait de la véracité de la confession de Sid. Quelques minutes plus tard, il réapparut en disant. « Du joli butin ».

Sans plus de cérémonie, Trebor rangea son pistolet dans son étui, sortit son poignard et d'un coup très vif, trancha la gorge de Cohen, d'une oreille à l'autre. Le sang jaillit de sa jugulaire, souillant de son flot abondant les jambes et les bustes des filles abasourdis. Elles quittèrent leur siège effrayées, agitées de haut-le-cœurs à la vue du sang qui gicle, expérience nouvelle pour ces civilisées.

N'ayant plus un regard pour le corps de Sidney encore agité de spasmes, les assaillants de la DBP se mirent méthodiquement à l'ouvrage, chacun faisant le sien avec une grande économie de paroles. Éric vida un oreiller, y fourra le contenu de la mallette et partit dans la pièce contiguë pour le remplir avec l'argent du coffre.

Trevor se retourna vers les filles. « Allez me nettoyer ces taches de sang ». Il leur indiqua la salle de bain. L'action fait taire la peur, comme le savent tous ceux qui ont déjà vécu des situations où la vie est en jeu. Paralysées par ce qu'elles avaient vu, Candy et Heather reprirent leurs esprits grâce aux gestes routiniers de la douche.

Sous le bruit de l'eau, Candy murmura. « Tu penses qu'ils vont nous tuer ? »

« Non, pourquoi nous demanderaient-ils de nous doucher dans ce cas ? » fut la réponse de Heather, frappée au coin du bon sens.

« Mais alors, c'est peut-être qu'ils veulent nous violer ? »

« Possible, mais c'est le cadet de nos soucis. Ce n'est pas comme si nous étions vierges. »

« Il arrive que les violeurs torturent et tuent leurs victimes ».

« Arrête donc avec des histoires de tueurs, ça me fout les jetons », maugréa Heather.

« Eh bien, que proposes-tu ? »

Avec l'esprit pratique d'une femme du monde pétrie d'expérience, Heather répondit : « De les laisser nous fourrer à leur guise et autant qu'ils veulent jusqu'à ce qu'ils en perdent la tête et qu'on trouve le moyen de se carapater ».

Elles tombèrent d'accord sur la stratégie à adopter. Après s'être douchées, elles revinrent vers Trebor, tâchant de se faire aussi désirables et séduisantes que possible, malgré leur nudité. Toutefois, ruinant brusquement l'espoir que leurs charmes pourraient leur donner un ascendant quelconque, il leur ordonna de se rhabiller. Déroutées, les deux femmes s'échangèrent des regards inquiets en tâchant d'enfiler leurs habits. Il existait donc bien, celui qui ne pouvait pas être manœuvré par leurs propositions sexuelles.

Éric réapparut avec l'oreiller rempli de billets de banque. « Penses-tu qu'on doive fouiller la maison pour trouver des trucs de valeur ? »

Trebor jeta un œil à sa montre, puis pensa tout haut. « Il fera jour dans une heure et demie. Il nous faudra un peu plus d'une heure pour rentrer, bon d'accord. Tu prends dix minutes pour inspecter, moi je surveille ces deux-là. » Éric bondit dans les escaliers, alors que les filles soupiraient de soulagement. Elles n'allaient pas être tuées, leur semblait-il.

Comme jusque-là, aucun des deux hommes ne leur avaient adressé la parole autrement que par des ordres brefs, dont l'un leur intimait de ne pas dire un mot, elles redoutaient d'entamer la conversation avec leur ravisseur peu commode. Elles restèrent assises sur le bord du lit, espérant que cet homme mutique leur révélat leur sort à venir, sans cesser de craindre ce que ses paroles pourraient leur apprendre. De très longues minutes d'angoisse en suspens les figèrent dans un silence de plomb. Candy n'y tenait plus.

« Je peux vous demander quelque chose ? », tenta-t-elle timidement.

« Puis-je vous demander quelque chose ? » reprit Trebor, corrigeant sa faute de grammaire.

« Le puis-je ? » répéta Candy, à la façon d'une collégienne réprimandée.

« D'accord, mais prenez d'abord un des draps du lit et passez-le-moi ». Comme Candy et Heather retiraient un des draps géants du lit démesuré, Trebor se dit qu'il arrivait que les femmes fussent aussi belles vêtues que dévêtues. Ces deux-là avaient jolie allure avec ou sans accoutrement.

Candy lui tendit le drap et il s'assit sur un siège en face du grand lit. Il retira son poignard du fourreau et se mit à découper le tissu en lanières.

« Qu'est-ce que vous faites ? » demanda Candy.

« C'est pour vous attacher ».

« Ce qui veut dire que vous n'allez pas nous laisser partir ? »

« Bien vu ».

« Et vous allez quelque part ? »

« Tout à fait ».

« Vous n'allez pas nous tuer, dites ? »

« Non ». Les courtes réponses de Trebor n'étaient pas ce qu'il y avait de plus rassurant.

Candy tenta autre chose. « Vous allez nous faire l'amour ? »

« On ne peut pas faire l'amour tant qu'il n'y a pas d'amour », fit-il pour toute réponse.

Tandis que Candy et Heather digéraient la chose en pensée, Éric reparut. « Je n'ai rien trouvé de beau, à part un pistolet de calibre 45 et quatre boîtes de munitions dans sa chambre. »

« Très bien », dit Trebor. « Voilà le plan. Je conduis, une des filles à la place du mort. L'autre est à côté de toi. On les ficèle l'une à l'autre avec ça pour ne pas qu'elles nous filent entre les pattes ». Trebor se tourna vers les filles. « Vous avez vu ce qui est arrivé à Sid. Est-ce que vous pouvez m'assurer que vous ne ferez pas de bêtise pour ne pas finir comme lui ? ». Tremblantes, elles firent vœu de collaboration.

Éric avait passé à Heather l'oreiller plein d'argent et la menait en tenant fermement son mince poignet. De son côté, Trebor tenait la bride tout aussi ferme à la blonde. Ils mirent leur matériel dans le coffre, attachèrent les filles l'une à l'autre et se mirent en chemin.

Le ciel commençait à légèrement s'éclaircir derrière eux lorsqu'ils bifurquèrent à l'Ouest, sur la 6ème Avenue. Après avoir subi une nouvelle rebuffade, Candy et Heather se tinrent coites, se perdant dans de sombres hypothèses concernant leur avenir.

Les effets de la cocaïne s'effaçaient, cédant la place, comme c'est souvent le cas, à une paranoïa aiguë.

Arrivés à l'intersection avec l'*Intersate* 70 à Golden, ils empruntèrent cette route qui les menait dans le piémont. En un éclair, Heather comprit. « Le Blanc-Pays ! » glapit-elle tout haut. « Vous êtes de la DBP ». La DBP était bien connue à l'extérieur du Blanc-Pays, diabolisé qu'elle était par la presse du système. Chaque écolier d'Amérique, en dehors du Blanc-Pays, avait été endoctriné depuis la maternelle au moyen d'histoires d'enlèvements, de tortures, de viol et de meurtres de masse qu'on perpétrait au Blanc-Pays et que les agents de la DBP pratiquaient partout ailleurs. C'étaient le croquemitaine duquel les mères menaçaient les enfants désobéissants. Comme Candy et Heather croyaient naturellement tout ce que racontait la propagande du système, leur effroi allait croissant.

Vingt kilomètres après Golden, Trebor ralentit, puis bifurqua sur une bretelle de sortie, s'efforçant d'éviter les nids de poules qui creusaient l'asphalte.

Le système laissait ouvertes les autoroutes qui allaient d'Est en Ouest en passant par la Blanc-Pays, même si les équipes d'entretien devaient se faire accompagner par des soldats en armes et d'une couverture aérienne. Mais ils avaient abandonné depuis dix ans toute velléité d'entretenir les bretelles de sortie, tout comme les routes d'État et les routes locales. Trebor prit une petite route qui menait vers le Nord, oscillant entre 15 et 25 km/h, en fonction de l'état de la route.

Vers six heures du matin, les filles, qui n'avaient pas dormi depuis qu'elles s'étaient réveillées la veille à midi, montraient des signes de fatigue. Quant à Trebor et Éric, ils dormaient presque debout, éveillés qu'ils étaient depuis 24 heures.

« Je dois aller au petit coin », se plaignit Candy.

« Moi aussi », renchérit Heather.

« Attendez quelques minutes », leur fut-il répondu. En effet, quelques minutes plus tard, Trebor se gara et souleva quelques broussailles qui cachaient artistement des traces des pneus qui s'éloignaient de la route et filaient droit vers une sombre forêt de pins ponderosas. Ils remirent les broussailles à leur place, remontèrent dans la voiture et s'aventurèrent au pas dans l'épaisse forêt. Cinq cents mètres plus loin, ils aperçurent une cabane en bois, si bien cachée sous la futaie qu'elle était invisible depuis le ciel, à moins qu'il ne s'agît d'un pilote d'hélicoptère sachant exactement où regarder.

« Bon, vous pouvez y aller, le cabanon est derrière la maison. Et ne songez pas à vous enfuir. Ici, il n'y a que des ours, des pumas, des serpents et des bois sur des centaines d'hectares. En dix minutes, vous serez perdues. »

« Le cabanon ? » demanda Heather.

« Eh bien oui, vous aviez demandé d'aller au petit coin ».

« Oh ». La fille des villes du XXI^{ème} siècle comprit soudain. « Viens, Candy, on y va ».

Trebor et Éric prirent quelques vivres et des couvertures dans le coffre de la voiture et les posèrent en traînant les pieds devant l'entrée de la maison, leurs éternels fusils toujours en bandoulière. Dans cette cahutte, qui était le premier relais de poste sur le chemin qui menait au Blanc-Pays, se trouvaient une rangée de lits de camp repliés qui suffisaient bien pour dormir, un four à bois, des réserves de vêtements et d'autres choses essentielles. Éric regarda par la fenêtre arrière pour s'assurer que les filles n'avaient pas pris la poudre d'escampette. Candy attendait à la porte du cabinet de jardin. Trebor avait pris un seau pour aller le remplir à la source, tandis qu'Éric ramassait du petit bois pour allumer le feu, de sorte que la cabane était vide quand les filles, d'une main hésitante, poussèrent la porte arrière quelques minutes plus tard.

« C'était la première fois en ce qui me concerne. Et toi ? » Candy parlait du cabanon de jardin.

« Ouais, moi aussi. Tu as vu toutes ces toiles d'araignée ? J'ai eu peur de me faire piquer au derrière ! »

Éric entra, précédé d'un gros fagot de petit bois, qu'il jeta dans une remise près du four. « Voulez-vous bien allumer le feu et nous faire quelque chose pour le petit déjeuner, s'il vous plaît ? Les vivres sont toutes là ». Il leur montra une boîte en fer sur la table de la cuisine.

« Bon, euh, d'accord », bredouilla Heather, cachant mal qu'elle n'avait pas la moindre idée de la marche à suivre.

Les filles finirent par comprendre comment soulever les lourdes plaques de fonte qui couvraient le feu au-dessus du four. « Je suppose qu'on doit rentrer le bois par ici » murmura Candy. Mais après avoir enfourné le petit bois, elles s'aperçurent que les allumettes ne suffisaient pas à allumer le feu.

Trebor revint, son seau rempli, et s'amusa de les voir en difficulté. « Venez voir par ici », leur dit-il en les conduisant dehors. « Voilà comment marche le four. Tout en dessous, vous mettez une couche d'aiguilles de pin,

puis une rangée de pommes de pin, et puis les bûches. Une fois que c'est empilé, vous allumez les épines par le dessous. Faites attention à bien laisser ouverte l'évacuation de la cheminée. » Les filles de la ville se mirent ensemble à l'ouvrage et ressentirent une satisfaction inhabituelle en entendant le crépitement des flammes.

« Et maintenant, le repas », fit Heather en revenant à la réalité. Dans la boîte, il y avait des œufs, du lait en poudre, du sucre, du sel, de la farine de blé, des fruits secs et quelques autres denrées. « Il vaudrait peut-être mieux leur demander ce qu'ils veulent, hein ? » demanda Candy. « Oui, j'imagine, et aussi comment les cuisiner. Ils doivent sûrement nous prendre pour des cruches. »

À l'extérieur, Trebor et Éric accrochaient une bâche de camouflage sur la voiture. Candy vint à leur rencontre. « Vous allez croire que nous sommes plutôt débiles ; nous allions vous demander ce que vous vouliez au petit-déjeuner, mais nous ne savons pas faire cuire la moindre chose. »

« Mais nous pouvons apprendre » intervint Heather, désireuse de ne pas décevoir, compte tenu du danger qu'elles couraient. Et les deux filles, sachant que leurs vies dépendaient de la satisfaction qu'elles donneraient à leurs ravisseurs de la DBP, étaient prêtes à se mettre en quatre pour être utiles et avenantes.

« Elles sont à toi », dit Éric, tout en s'activant sur sa bâche. Elles sont à toi, quatre mots qui avaient une lourde signification pour Candy et Heather. Des images d'esclaves sexuelles dans un harem leur parcoururent l'esprit. Ou encore pire, un esclavage pur et simple, dépourvu de sexe. Comme il arrive à tous les drogués, ce qui les faisait le plus paniquer était de ne plus trouver d'approvisionnement en cocaïne. À toutes fins utiles, elles savaient que c'était le plus vieux, Trebor, qu'il fallait contenter.

« Bon, commençons le cours de cuisine pour les nuls ». « Jetez un coup d'œil », leur dit-il en montrant du doigt la fenêtre. À une quinzaine de mètres de la porte arrière, une biche et son faon étaient en maraude. Les filles regardèrent, sentant qu'elles entraient dans un monde entièrement nouveau pour elles.

« Quel âge a le petit ? » demanda Candy.

« Oh, quelques mois, pas plus ». Le faon suivait sa mère en l'imitant, laquelle ne se laissait pas aller moins de deux secondes avant de surveiller les alentours, guettant un éventuel ennemi.

« Allez-vous leur tirer dessus ? Ou alors n'aimez-vous pas la viande de cerf ? »

« Nous ne tirons jamais sur les femelles, surtout si elles ont des petits, à moins de mourir de faim. Les femelles de chaque espèce sont ses plus grands trésors », répondit Trebor.

« Oh », fit Heather, remisant cette réponse quelque part dans son ordinateur mental en vue d'une digestion ultérieure.

« Cela vaut aussi pour les femmes ? » demanda Candy, souhaitant ardemment voir confirmée son idée que l'assassin de Sid Cohen ne lui prévoyait pas le même destin.

« Les femmes de qualité sont des trésors, elles aussi », répondit-il, laconique, mais insistant sur « qualité ». C'était un peu ambigu, mais quelle que fût la teneur exacte de cette qualité, Candy se dit qu'il fallait convaincre Trebor qu'elle l'avait.

La subtile signification de cet échange n'échappa pas à Heather. Elle n'oubliait pas que toutes les femmes sont en compétition entre elles. Il fallait qu'elle montre au moins autant de « qualité » que Candy.

Les deux filles se surprirent à apprécier le petit-déjeuner, malgré l'assiette fissurée, les gobelets en laiton et le côté rudimentaire de l'argenterie. Quand ils eurent fini le repas, Trebor demanda à Candy d'aider Éric à faire les lits, conseillant à tous de faire une sieste. Puis il aida Heather à mettre la vaisselle sale dans un faitout.

« Viens avec moi, je vais te montrer la source ». Il la conduisit à une vingtaine de mètres en amont de la cahutte.

Alors qu'elle nettoyait consciencieusement la vaisselle à l'eau claire, Heather fit le premier pas.

« Quand votre ami vous a dit 'elles sont à toi', qu'a-t-il voulu dire exactement ? »

« Être à quelqu'un veut dire être à quelqu'un. Vous avez un problème avec cette idée ? » Il y avait une légère animosité dans sa réponse.

« Euh, eh bien, c'est que ça fait bizarre d'avoir des gens ». Heather marchait sur des œufs, ne cherchant pas à susciter l'inimitié de son ravisseur.

Trebor se fit plus prolix. « Sid Cohen vous possédait corps, âme et esprit. Il s'était emparé de vous en vous rendant dépendantes de la cocaïne. J'ai tué votre propriétaire et je vous ai capturées, ce qui fait que vous en avez un nouveau. C'est comme ça qu'on fait depuis des millions d'années. Estimez-vous heureuses que les Aryens traitent leurs femmes avec respect, à condition qu'elles l'aient mérité. Dans le cas contraire, ils les punissent. »

Heather se dit que ce discours n'était pas complètement faux. Elles n'avaient pas considéré cela comme de la propriété, mais Sidney avait très certainement pris le pouvoir sur sa vie. Le sexe était pour elle un moyen de manipuler les gens, d'en tirer un avantage ou tout simplement du plaisir, mais elle voyait bien que Sid l'avait utilisée bien plus qu'elle ne l'utilisait. Désormais, l'idée qu'elle pourrait être en manque de cocaïne l'ennuyait bien plus que l'enlèvement soudain qu'elle venait de vivre.

Pendant ce temps, dans la cabane, Candy tentait de soutirer des informations à Éric. Elle aussi attendait un éclaircissement au sujet de sa remarque 'elles sont à toi', et lui posa la question.

« Il n'y a pas de sens caché » répondit-il, laconique. « Vous voulez dire que nous sommes censées être ses esclaves ? » demanda Candy.

« Ses épouses en fin de compte, peut-être, même s'il vous reste beaucoup de progrès à faire. Mais le terme d'esclaves convient pour le moment. »

« Oh ». Elle cogita un moment, puis revint à la charge. « Comment se fait-il que vous ne vouliez pas de l'une de nous deux ? Vous nous voyez comme des laiderons, n'est-ce pas ? »

« Non, pas du tout, mais j'ai une autre fille en tête en ce moment. D'ailleurs, cela fait un bout de temps que Trebor aurait dû prendre des concubines. »

« Est-il vrai que tous les hommes du Blanc-Pays ont plusieurs femmes ? »

« La plupart ».

« Pourquoi ? »

« Tout d'abord, parce que la monogamie est synonyme de castration et de suicide racial. D'autre part, le Blanc-Pays possède les seuls Blancs de qualité, ce qui fait qu'ils se doivent d'être prolifiques. »

« La monogamie, c'est de la castration ». Candy était franchement intriguée.

« L'ardeur sexuelle est la mère de l'ardeur guerrière, et l'ardeur guerrière est la mère des nations. L'ardeur sexuelle des mâles d'une race qui veut survivre doit atteindre des sommets et ne jamais être dénigrée, affaiblie ou mal dirigée », expliqua Éric.

Leur conversation fut interrompue par le retour de Heather et Trebor.

Avant de déplier les lits pour une sieste de quatre heures, Candy murmura à Heather. « Bon sang, il faut que je te dise quelque chose ».

« Moi aussi ».

Les deux filles jetèrent des regards à la dérobée en direction de leurs ravisseurs, Trebor en particulier, remarquant sa mince silhouette et son ventre plat. Candy avait souvent entendu Heather dire qu'elle aimait les hommes au ventre plat, alors qu'elles se moquaient de Sid Cohen ou d'un autre gras du bide qui les reluquait au *Palace*. Ce qu'elles ne savaient pas, bien qu'elles reconnussent à contre-cœur le magnétisme sexuel de leur nouveau « propriétaire », c'est qu'au cours des âges, les femmes s'étaient toujours pliées à leurs ravisseurs, pour finir par les aimer. Ce n'était qu'un reflet de l'éternelle nature, par laquelle la poule, la lionne, la jument ou toute autre se soumet au mâle supérieur qui a gagné par la compétition le droit de s'accoupler. Elles ne savaient pas non plus que la jalousie envers une épouse sœur n'était ni naturelle ni nécessaire.

Quelques heures plus tard, elles étaient de nouveau dans la voiture, prêtes à reprendre le voyage.

Plus d'une fois, elles avaient entendu les hommes faire référence à un certain Wotan. Pour s'attirer leurs bonnes grâces, Heather posa la question. « Qui est-ce au juste, ce Wotan ? »

« Wotan est le plus grand dieu dans la religion indigène blanche la plus répandue », expliqua Trebor.

« Que veut dire 'indigène' ? »

« Cela veut dire qui appartient naturellement à ; dans ce cas-ci, il s'agit de la religion qui protège la race blanche ».

« Mais alors, pourquoi n'en ai-je jamais entendu parler ? »

« Détrompe-toi ! *Wednesday* tient son nom de Wotan, comme *Thursday* de Thor, *Tuesday* est nommé en l'honneur de leur camarade Tyr, et *Friday* en l'honneur de Frigga, la femme de Wotan ».

Quand Éric remarqua un avion du système qui volait à haute altitude, Candy demanda : « N'avez-vous pas peur de vous faire bombarder ? »

« Plus maintenant. Autrefois, ils nous bombardaient tous les jours, mais nous leur avons fait comprendre que nous pouvions nous glisser dans le territoire du système pour leur tuer des politiciens ou autres gros bonnets en échange, donc ils ont arrêté. Ils nous envoyaient des missiles également, mais comme ils ciblaient des sources de chaleur, nous faisions des feux de diversion, et c'est tout ce qu'ils touchaient. »

« Vous avez vécu comme cela pendant des années ? » Heather était stupéfaite et voulait savoir pourquoi.

« Parce que c'est le dernier endroit qui reste pour les Blancs. Le gouvernement américain a quasiment exterminé notre race. ».

« Mes professeurs me disaient que la DBP voulait asservir le monde entier ».

« Comment pourrions-nous le faire quand il reste si peu de Blancs et que le gouvernement possède les avions, les bombes et les missiles ? Je vous montrerai comment l'Amérique ment, nous avons des cartes et des livres de référence », expliqua Trebor.

Pendant quatre heures, ils avancèrent dans les forêts montagneuses et profondes. Les hommes signalaient souvent des animaux sauvages : cerfs, élan, ratons-laveurs, porcs-épics, et même un ours noir. Les animaux des forêts jadis exploitées, étaient de retour, sous le règne favorablement orienté vers la nature des Blanc-Paysans.

Un peu avant le crépuscule, ils arrivèrent dans quelque chose qui avait dû jadis être un charmant village pour touriste. Mais la moitié des constructions avaient été réduites en cendres. « Que s'est-il passé ? » demanda Candy.

« Bombardement aérien des forces du système », répondit succinctement Éric.

Dans ce qui restait du centre de ce village, Trebor quitta la route bosselée et prit un pont de bois qui chevauchait un cours d'eau. « Plus que quelques minutes et nous sommes à Mathewsville » annonça-t-il. Les filles, qui avaient pris place à l'arrière, se regardèrent, puis Candy demanda : « Et il y a des gens à Mathewsville ? »

« Oui, c'est un village blanc-paysan », répondit Trebor.

De lourds soupirs se firent entendre à l'arrière. « Nous pouvons, pardon, pourrions-nous vous parler avant d'arriver là-bas ? », demanda Candy.

« Je vous écoute ».

« Seul à seules, s'il vous plaît » renchérit Heather. « S'il vous plaît ! »

Les deux hommes se regardèrent, puis haussèrent les épaules à la façon de ceux qui se disent que cela ne mange pas de pain. Trebor ralentit le long de la route primitive, se gara et Éric sortit de la voiture, expliquant qu'il avait des fourmis dans les jambes.

« Allons nous dégourdir les jambes, nous aussi », proposa Trebor. Il sortit de la voiture et se pencha sur un des garde-bout avant, les bras croisés. Les filles se rapprochèrent de lui, une de chaque côté, déterminées à user de leurs charmes sexuels pour amadouer le tueur.

« Allons-nous rester à Mathewsville ? » demanda Heather.

« Oui, au moins un petit moment »

« Vous ne direz pas aux gens ce que nous faisons dans la maison de Sid, hein, d'accord ? » ajouta Candy. « Nous ne sommes pas *gays*, je vous l'assure, promis juré ».

Trebor délibéra un instant avant de leur répondre. « Tout d'abord, le mot exact est inversé, pas *gay*. Gai veut dire joyeux. Inversé veut dire homosexuel. Dans le Blanc-Pays, aucun inversé n'oserait se signaler. Deuxièmement, il n'y a que très peu de véritables lesbiennes parmi les Aryennes. Vous faisiez un spectacle pour l'homme qui vous possédait. Je ne doute pas que la partie de jambes en l'air était agréable, mais en fin de compte, c'est toujours un homme qui était à la manœuvre. Pour finir, je ne vois pas de raison que ce soit au Blanc-Pays en sache davantage là-dessus que ce que vous voudrez bien en dire. Après tout, quantité de nos femmes au Blanc-Pays ont été capturées dans le territoire du système et ont des histoires sexuelles aussi intéressantes que les vôtres. »

« Merci », dirent en chœur les deux femmes. « Et Éric, là-dedans ? » demanda Candy.

Trebor les assura qu'il n'était pas ragoteur. Puis, s'avisant que ses captives devenaient un peu trop à l'aise un peu trop tôt, il ajouta d'un ton brusque : « Pour votre gouverne, n'oubliez pas que vous m'appartenez et que si vous me fâchez, je peux vous punir à ma guise. Souvenez-vous de Sid Cohen si l'envie vous prend de vous évader, de courir le guilledou avec d'autres hommes ou de faire des sottises. Est-ce que j'ai été clair ? »

Les deux captives parvinrent à réprimer leur appréhension soudaine en exprimant une obéissance presque exubérante.

Éric revint et ils reprirent le dernier bout de leur chemin. Sur la banquette arrière, Heather dit à l'oreille de Candy : « Sais-tu ce que veut dire l'expression 'fourre et reste en vie' ? »

« Ouai. Je sais », murmura Candy.

Mathewsville n'était pas de ces villages qui se voient de loin. Trebor arrêta la voiture auprès d'un pin ponderosa géant, puis éteignit le moteur. Candy aperçut une maison de bois, savamment cachée dans l'épaisse forêt. Heather en découvrit une deuxième, puis une autre encore. Il y en avait à peine quelques douzaines, de ces maisons de bois rustiques, cahutes et anciennes caravanes, qui champignonnaient çà et là, quelques douzaines d'autres se tenant plus au loin.

Venus de plusieurs directions à la fois, des gens approchaient. Leurs ravisseurs semblaient fort populaires dans ce pays. Les cris « Vivent les Blancs-Paysans » se réverbéraient dans la clairière. Candy et Heather demeuraient près de la voiture, ne sachant quelle contenance adopter et gênées par leur costume peu adapté. Toutes les femmes qu'elles voyaient portaient des chandails et des vestes, les protégeant des froidures montagnardes. À cette altitude, la température chutait rapidement quand le soleil disparaissait derrière les pics. Elles avaient déjà la chair de poule sur leurs bras nus.

Ces femmes étaient étrangement jolies, et nombre d'entre elles étaient enceintes. Ce que remarquèrent immédiatement Candy et Heather, c'était le nombre étonnant d'enfants blancs. Hors du Blanc-Pays, elles n'en avaient jamais vu que quelques poignées ensemble, quand ils n'étaient pas submergés sous le nombre des enfants de couleur.

« Et qui sont vos amies ? » demanda quelqu'un.

Trebor, d'un geste, demanda à ses captives de le rejoindre, avant de les présenter par leur nom.

« Elles vont sans doute rester avec moi », dit Trebor à la cantonade. « J'espère que vous leur ferez bon accueil », ajouta-t-il.

Tous les adultes comprirent immédiatement ce qu'il voulait dire. Tout d'abord, comme elles restaient avec lui, aucune n'appartenait à Éric. Et comme il avait dit « sans doute », il fallait encore que les filles passent les tests médicaux. La technologie du début du XXI^{ème} siècle avait créé des petits dispositifs portables qui permettaient de détecter certaines maladies incurables, sexuellement transmissibles, notamment. Le village possédait ces instruments et toute femme capturée qui était considérée comme présentant un haut risque d'infection devait subir ces tests sur le champ. Les résultats étaient donnés quelques minutes plus tard, qui décidaient du sort de la captive. Aux incurables, on administrait une injection létale qu'on faisait passer pour un médicament, avant de les enterrer.

Une femme de grande taille et de belle allure, qui devait avoir l'âge de Trebor, vint à la rencontre des deux filles.

« Si vous me suivez, je vous donnerai des habits chauds », proposa-t-elle. Elles regardèrent Trebor pour recevoir une confirmation. « Bonne idée. D'ailleurs, Greta, si tu leur montrais le chemin de ma maison au retour ? »

Greta, les filles et une demi-douzaine d'autres femmes tournèrent les talons. Candy et Heather furent assaillies de questions sur le monde du système, sa morale et sa mode en particulier.

Une des maisons faisait office de magasin. De vêtements surtout, mais aussi de literie, d'outils et de matériel de maison. Bientôt, les filles eurent une garde-robe pratique qui les assortissait aux autres villageoises.

Pendant ce temps, les hommes posaient leurs propres questions à Éric et Trebor. Les signes de la présence militaire du système, les avancées technologiques de la police, les informations venues des sympathisants de la DPB étaient des sujets vitaux pour les Blanc-Paysans, pour ne rien dire du frisson procuré par les récits des raids de Trebor, agrémentés de son fameux humour à froid.

Les bras chargés et guidées par Greta, Candy et Heather arrivèrent à la maison de Trebor, tandis que leur ravisseur était encore dehors. Greta leur montra comment allumer une lampe à pétrole en les prévenant que ce combustible était difficile à avoir. En leur souhaitant bonne chance, Greta prit congé et les laissa découvrir leur nouveau domicile.

Cette maison avait elle aussi un four à bois servant également de cheminée. Un lit double à l'ancienne, entouré de fer forgé se tenait auprès du mur du fond. Un fil de fer tendu dans le coin servait de portant. Quelques serviettes et habits y pendaient. L'ameublement, y compris le fauteuil à bascule, était fruste et sans apprêt.

« Bienvenue en enfer ». Candy livra le fond de sa pensée, maintenant qu'elles étaient seules.

« Ouais, mais on ferait mieux de s'activer, comme le font les bonnes petites esclaves, il pourrait arriver d'une minute à l'autre. »

« Tu as raison », fit Candy avec un soupir. Elles accrochèrent leurs nouveaux vêtements près de ceux de Trebor et commencèrent à ranger leurs nouvelles possessions du mieux qu'elles pouvaient, étant donné le petit nombre d'étagères et de placards.

« Crois-tu qu'il voudra fourrer ce soir ? » demanda Candy.

« Qui sait ? Si ça le met de bon poil, pourquoi pas ? »

« Bigre ! Il n'y a même pas de douche ou de baignoire. Comment peut-on fourrer sans prendre une douche après ? » gémit Candy.

« Moi je dois aller pisser », ajouta Heather. S'armant de la lanterne, elles explorèrent un chemin derrière la maison et découvrirent le cabanon.

À leur retour, Heather demanda : « On dirait qu'on va tous pieuter là-dedans ? C'est le seul lit que je vois en tout cas. »

Elles entendirent des bruits de pas et se dépêchèrent d'aller sur le seuil à la rencontre de Trebor, leurs mines renfrognées cédant à la place à une sollicitude et un entrain de circonstance.

« Rebonjour, nous vous avons attendu », fit Heather. Elle s'aperçut que l'expression rendait un son étrange dans la situation, mais elle n'avait rien trouvé de mieux. L'attitude de Trebor étaient courtoise, mais peu chaleureuse. Il avait à la main des couvertures supplémentaires et un sac de couchage.

« Salut, vous deux. J'imagine que tout cela est loin du luxe auquel vous êtes habituées, mais nous allons rendre ça beaucoup plus vivable. Avant de faire des cloisons, je vais tendre un fil pour accrocher des draps ou des couvertures pour que vous ayez un peu d'intimité. J'aurai installé une baignoire d'ici demain. Il faudra la remplir à l'ancienne mode, avec de l'eau bouillie sur le feu. D'ailleurs, si vous voulez bien faire un feu et faire réchauffer une boîte de ragoût, nous pourrions casser la croûte avant de se mettre au lit. Demain, je vous montrerai la pompe, mais ce soir je fais la corvée d'eau. Ce grand évier que vous voyez, c'est là que je fais la lessive et la vaisselle. L'eau à boire est dans ce faitout, avec le couvercle. Nous travaillons à un système d'eau courante, ce qui sera bien mieux. » Il prit un seau et tourna les talons. Tandis que les filles s'activaient devant le four à bois, sachant s'y prendre désormais, le son d'une vieille pompe à eau parvint à leurs oreilles.

« Doux Jésus, mais c'est l'époque des pionniers », grogna Candy.

« Bon sang, Candy, je n'aime pas plus ça que toi, mais pester n'arrangera pas nos affaires ».

« Mais tu te prends pour qui ? Pour la petite servante de Trebor ? » Candy crachait ses mots comme du venin.

« Y faut c'qu'y faut » décocha Heather.

Candy resta muette une minute, le temps que disparaisse son hostilité. « Bon, pardon, je suis désolée. Ça doit être les nerfs. Hier on s'éclatait, aujourd'hui c'est ça. »

« Je sais, mais il faut s'entraider dans l'épreuve ». Heather était pour le moment la plus forte du duo et la moins mal disposée.

Plus tard, au moment du dîner, Trebor leur dit que l'infirmière du village leur ferait passer dans la matinée une visite médicale. Pendant qu'elles faisaient la vaisselle, il installa un rideau fait d'un drap dans un coin de la maison, pour que l'on puisse prendre un bain dans une relative intimité. Il leur dit qu'elles n'avaient qu'à se

partager le lit, car il avait un sac de couchage et que dormir par terre lui allait bien. Elles protestèrent en bonne et due forme, expliquant que c'était « son » lit. « Un Aryen ne traite pas ses femmes plus mal que lui », leur répondit-il. Le possessif pluriel fit un effet profond.

Une fois couchée, dans la chambre la plus sombre qu'elle avait jamais connue, la plus calme aussi, Heather murmura. « Tu sais, dans d'autres circonstances, j'aurais pu bien aimer ce type ».

« Pour être honnête, moi aussi », reconnut Candy. « Mais il faut se tirer de là. Je ne peux pas vivre comme ça. »

« Moi non plus. » Absorbées dans leurs pensées, dont le désir de cocaïne n'occupait pas le dernier rang, elles succombèrent au sommeil.

Dans son sac de couchage, Trebor était agité de mille et une pensées. Son projet d'enlèvement de concubines était un grand coup, plus grand qu'il n'avait imaginé. Il ne voulait pas établir de véritable contact avec les filles avant que la visite médicale ne lui donnât le feu vert. Il ne se faisait aucune illusion sur leur affabilité de surface. Leurs sourires étaient forcés, déterminés par la peur et l'intérêt bien compris. Il y avait aussi les travaux de construction et les ajouts à faire dans la maison, sans compter le travail de ré-éducation pour les captives. Mais il se souvint que d'autres ravisseurs de la DPB étaient passés par là et que ce n'était pas une tâche impossible. Brutalement honnête avec lui-même comme il l'était toujours, il se dit que le jeu en valait la chandelle. Les parties de jambe en l'air avec ces beautés devaient être quelque chose de fameux.

Le philosophe en Trebor s'étonnait des sacrifices que les hommes étaient prêts à consentir pour arriver entre les jambes d'une jolie femme ; il fallait désormais qu'il s'inclût dans cette loi. Baste ! Les jeux étaient faits, il était trop tard pour faire machine arrière. Comme toujours, l'acceptation fataliste de ce que les Nornes avaient décrété était la meilleure façon de se plonger dans un sommeil paisible.

Chapitre II : Le deuxième jour

Le lendemain tombait le premier mai. Comme Candy et Heather ne s'étaient pas levées avant midi depuis des mois, elles furent loin d'être enthousiastes à l'idée de se lever en entendant la voix de Trebor qui les réveilla un peu après l'aube. Le manque de cocaïne et sa piqûre agaçante ajoutaient à leur inconfort. Elles jetèrent quelques grommellements acariâtres et vulgaires avant de se rendre pleinement compte de leur situation, mais même à ce point, elles ne purent pas reprendre derechef la contenance mielleuse qu'elles s'étaient confectionnées la veille au soir.

Bien que Trebor ne fit aucune remarque sur ce chapitre, elles devinèrent à son ton et à son expression qu'il n'était pas satisfait de leur grognonnerie immature. En fait, le mécontentement perçait nettement dans sa voix quand il leur demanda si elles pourraient avoir l'obligeance de se lever et de préparer le petit-déjeuner.

« J'ai deux-trois choses à faire, mais je serai là dans une demi-heure » annonça-t-il, avant de les laisser à leurs délibérations sur la manière d'améliorer l'atmosphère et de ravauder leur image.

À plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans les Montagnes Rocheuses du Colorado, les matinées sont fraîches, même au mois de mai. Les filles grelottèrent en sortant du lit et de sous l'épaisse couverture de laine, vêtues chacune d'une chemise empruntée à Trebor.

Heather tenta une plaisanterie alors qu'elles enfilaient les habits donnés par les villageoises.

« Rien de tel que de mettre de mauvais poil son mari au premier matin, pas vrai ? »

« Pas drôle », rétorqua Candy. « Dans les paramètres de la situation, c'est vraiment notre mari ».

« J'aurais aimé qu'il fasse un sourire, rien qu'une fois ».

« Mais il a souri hier soir, à tout le monde ».

« On dirait que tout le monde l'adore et qu'il les aime tous. Il n'y a qu'avec nous qu'il est froid », fit remarquer Heather.

« Tu peux me rappeler laquelle de nous deux fait du mauvais esprit ? »

« Bon, d'accord, tu as raison. Reprenons nos masques souriants ».

Elles se répartirent les tâches, l'une faisant le lit, l'autre s'occupant du four à bois. Les allers-retours au cabanon étaient beaucoup moins effrayants à la lumière du jour.

« Bon sang, ce que j'aimerais prendre une douche », gémit Candy.

« Je suppose que nous pouvons faire chauffer de l'eau dans la théière, la verser dans la bassine et nous laver à l'éponge. Je te laverai le dos si tu laves le mien ».

« C'est mieux que rien. J'imagine que notre « mari » n'aime pas les femmes qui sentent la mouffette », fit Candy, sarcastique.

« C'est une histoire de fou », dit Heather d'un air songeur. « Hier encore, nous n'avions jamais entendu parler de ce type, et nous voilà kidnappées par cet assassin qui va faire de nous ses esclaves sexuelles pendant que nous faisons des blagues sur ce futur mari. »

Au petit-déjeuner, Trebor fut courtois, mais resta sur son quant-à-soi. Au moins avait-il une information à leur communiquer.

« Anna, notre infirmière – qui est en pratique notre médecin – va arriver tantôt. Elle vous fera passer un petit examen médical. « Je serai parti un moment, mais tout à l’heure, nous irons faire des achats pour trouver de quoi rafraîchir cet endroit et le rendre fonctionnel. Et puis après, il y aura notre cérémonie du *Blot* et du Premier Mai. Vous avez peut-être envie de vous faire jolies pour ce soir. C’est vous qui voyez. »

Anna, une rousse d’une trentaine d’année, avait fière allure. Les quelques taches de rousseur sur son nez et ses joues faisaient ressortir ses traits irlandais. Elle était enceinte, elle aussi. Comme elles en avaient vu beaucoup d’autres la veille, les filles se dirent que la vie sexuelle du village ne devait pas être terne.

À leur chevet, Anna se montrait prévenante et naturelle. Les filles sentirent qu’elles pouvaient l’interroger sur l’examen médical et sur le village en général. Elles apprirent que leurs prélèvements sanguins seraient examinés à l’aune des plus récentes avancées de la science et que les résultats seraient connus dans quelques heures.

Répondant à des questions portant sur leur activité sexuelle, elles avouèrent qu’elles prenaient des antibiotiques spécialisés de prévention et des traitements anti-viraux. « Au cas où », dirent-elles, reconnaissant par là qu’elles avaient eu des partenaires sexuels peu fiables. Anna ne les réprimanda pas, bien qu’elle leur dît : « La cocaïne, c’est fini », après avoir examiné leurs cloisons nasales.

Elle leur apprit qu’un *Blot* était une cérémonie religieuse, qui se faisait en plein air en général. Elle leur dit que ces célébrations étaient faites pour marquer le changement des saisons et honorer la noblesse des ancêtres. Elles apprirent aussi que Mathewsville s’appelait ainsi en référence à un héros aryen du nom de Robert Mathews, qui avait été tué, brûlé vif, par le gouvernement des États-Unis quelques décennies auparavant.

L’infirmière tourna les talons, ses échantillons à la main. Les filles terminèrent la vaisselle en attendant que revînt leur seigneur et maître, comme l’appelait Candy. Deux heures étaient passées, et il n’était toujours pas rentré. « Allons faire un tour », lança Heather.

Une fois sorties, elles tombèrent sur une jeune fille de treize ou quatorze ans, qui se présenta sous le nom de Freta et qui leur proposa de faire le tour du propriétaire. Heather lui dit que Trebor était en retard et qu’il devait les amener faire des achats.

« Ah oui, il est toujours pris par les affaires du Blanc-Pays », répondit Freta.

Elle les conduisit dans une bâtisse plus imposante que les autres, qui servait de bibliothèque, d’école et de salle de réunion. Elle les présenta aussi à quelques villageoises, ce qui leur permit d’apercevoir quelques intérieurs. Comparées à la sèche austérité de l’habitation de Trebor, ces maisons semblaient presque civilisées.

Trebor reparut finalement, au volant d’un pick-up qui semblait faire une tonne. Les Blancs-paysans étaient d’avis que tant qu’à voler, autant prendre ce qu’il y avait de mieux. « Parées pour aller en courses ? » demanda-t-il. Cachant leur résignation mêlée d’une certaine curiosité, elles simulèrent l’enthousiasme.

Alors qu’ils descendaient le chemin de terre, Trebor leur annonça qu’il venait de parler à Anna l’infirmière.

« Et donc ? » demanda Candy.

« Et donc vous êtes toutes les deux “à garder”. » Trebor avait l’air de joyeuse humeur. Évidemment, les filles ne savaient pas que des résultats contraires à l’examen l’auraient mis dans l’obligation de les tuer.

Peu de temps après, ils arrivèrent dans l’ancien village bombardé au pied de la montagne.

« La moitié des maisons et des boutiques sont des gravats » prévint Trebor. « Mais dans ce qui reste, il y a souvent des objets utiles pour la maison. Prenez tout ce qui vous semble utile ou agréable pour notre maison ». Elles apprécièrent, à leurs corps défendant, cette nouvelle façon de faire des courses, et ce « notre » n’échappa ni à l’une, ni à l’autre.

De la vaisselle, des chaises, des malles, un canapé, des miroirs, une baignoire et d'autres acquisitions remplirent bientôt la benne à l'arrière du pick-up, puis Trebor sonna la fin de la récréation, expliquant qu'ils pourraient y revenir au besoin.

Dans leur nouvelle maison, les filles s'attelèrent avec entrain et créativité à modifier l'environnement dans un sens moins austère. Trebor les interrompit avant qu'elles n'eussent fini, leur proposant de se préparer pour le *Blot* du soir. Ceci provoqua les questions attendues, sur le programme des festivités et le genre de toilette à porter.

« Le premier mai est une fête de la fécondité. La plupart des femmes s'habillent un peu risqué*, disons qu'elles mettent en valeur leurs atouts », expliqua-t-il. « Mais rien à voir avec les deux gonzesses du Palace de chez Sid », précisa-t-il.

Elles ignoraient qu'Éric et Trebor avaient vu leur performance au *Porn Palace*. « Pourquoi ? Vous nous avez vues là-bas ? » demanda Candy.

« Ouaiip ».

« Et vous nous prenez malgré tout comme concubines ? »

« J'ai décidé que ce serait la dernière fois que vous montriez vos appâts aux Skraelings ». Trebor accompagnait son explication d'un sourire désarmant.

« Les Skraelings ? » demanda Heather.

« Les non-Blancs » répondit-il.

« Ah, donc ce n'était pas parce que nous vous avons fait tourner la tête ou que vous avez eu envie de nous faire l'amour. » Candy semblait un peu déçue, n'imaginant pas que quiconque pût ne pas la trouver irrésistible. Heather et elle s'étaient déjà étonnées que Trebor n'eût pas déjà profité de leur captivité. La plupart des hommes les auraient déjà fourrées à la première occasion.

« Oh non, vous étiez toutes les deux d'un érotisme du feu de dieu, mais comme je vous l'ai dit, le sexe et l'amour sont deux choses différentes. Ceci étant, c'est bien quand elles vont ensemble. ».

« D'accord. Mais qu'est-ce qu'on va se mettre sur le dos pour ce soir ? » demanda Heather.

« Vous avez ces boîtes pleines d'habits que vous venez d'acheter comme qui dirait. Je suis sûr qu'il y a ce qu'il vous faut. Au dernier premier mai, il y avait des mini-jupes, des jupes fendues, des ventres nus, des décolletés, et tout le toutim. Vous n'aurez pas le temps de faire des travaux d'aiguille comme les autres dames, mais vous allez vous en sortir ».

La force de suggestion des réalités nouvelles frappa Trebor d'étonnement. Il restait songeur en les entendant se changer, derrière le rideau tendu entre eux qui servait de cloison provisoire. Leur pudeur tranchait totalement avec l'étalage effronté des normes conventionnelles qui avait été le leur jusque-là.

Peu après, elles se montrèrent, vêtues de jupes arrivant jusqu'aux genoux et de petits hauts moulants, bien ajustés à leurs sveltes bustes. Elles lui demandèrent si « cela passerait ».

« Un bon choix pour le quadrille », dit Trebor. Elles avaient entendu parler de cette danse, mais ne l'avaient jamais pratiquée. Dans le territoire du système, toutes les danses populaires blanches du siècle passé étaient soit découragées, soit interdites pour « racisme ».

* En français dans le texte

Au-dehors, elles trouvèrent sur les lieux de la fête plusieurs tablées remplies de plats cuisinés spécialement pour l'occasion. Selon l'usage propre à la gent féminine, Heather et Candy toisèrent les autres femmes. Leurs toilettes cousues main étaient à la vérité bien faites et seyantes, le sur-mesure permettant de mettre en valeur les avantages dont elles étaient les plus fières ou qui plaisaient le plus à leurs concubins. Tout en maintenant une pudeur mesurée, elles étaient toutes à leur façon une franche affirmation de féminité.

Les enfants dépassaient en nombre les adultes à raison de deux ou trois pour un. C'étaient les enfants les plus sages que les filles n'avaient jamais vus, malgré leur énergie et leur curiosité qui semblaient sans limites.

La communauté toute entière forma un cercle, à l'appel d'un homme qu'elles avaient entendu appeler le Gothi. Il portait un drôle d'objet à la main, couvert de caractères énigmatiques.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il dessus ? » demanda Candy, qui se tenait aux côtés de Trebor.

« C'est un marteau de Thor de cérémonie, et dessus, ce sont des runes » murmura-t-il en réponse.

Se souvenant qu'il fallait qu'elle semblât avoir autant ou plus de « qualité » que Candy, et bien décidée à paraître intéressée, Heather demanda : « Que sont les runes ? »

« C'est un peu long, je t'expliquerai plus tard. Pour le moment, contentez-vous de répéter ce que dit le Gothi en même temps que les autres. »

Après la cérémonie, il y eut de la musique. Plusieurs violons, un accordéon et un harmonica constituaient l'« orchestre ». Ce que les musiciens perdaient en perfectionnisme, leur enthousiasme le regagnait. Des enfants firent soudain un cercle autour du mât de mai, portant chacun un serpent à la main. Ils se mirent à sautiller, à danser et à courir autour du mât, dessinant au rythme de la musique des motifs enchevêtrés avec leurs serpents. Les filles s'enquirent de la signification de ce spectacle.

« C'est une fête de la fécondité. Le mât représente le phallus érigé, qui féconde la femelle comme le soleil le fait à la terre ».

« Qu'est-ce qu'un phallus ? Une bite ? » demanda Heather.

« Evidemment, bécasse », décocha Candy

« C'est qui que tu traites de bécasse ? » renvoya Heather.

« Il suffit ! » avertit Trebor. Réprimandées, mais rancunières, elles cessèrent de se chamailler. La concurrence allait bon train.

Quand l'heure du banquet fut sonnée, les filles remarquèrent qu'elles étaient les seules à ne rien avoir apporté à la table commune. Trebor leur assura qu'il ne fallait pas s'en faire, car il avait contribué pour leur famille. De nouveau, son expression inclusive fut remarquée.

« Qu'est-ce que vous avez amené ? » demanda Heather, sachant bien que rien n'avait été cuit dans le four à bois.

« Ma foi, après avoir donné à Éric la moitié, il restait encore cent mille dollars de butin prélevé à Sid Cohen. J'ai donné la moitié des sous au village », répondit Trebor.

« Cinquante mille dollars de notre argent », s'étouffa Candy. Comprenant ce qu'elle venait de dire, elle se corrigea. « Je veux dire, de votre argent ». Trebor sourit, leur montrant pour la première fois un visage franchement chaleureux.

« Oui, c'était notre argent, mais nous ne serons pas fauchés avant longtemps ».

« J'imagine, vu qu'il n'y a rien à acheter dans le coin », fit remarquer Heather avec à propos.

« Oh, vous pouvez toujours aller dépenser de l'argent en accompagnant quelqu'un dans une ville franche ».

« Une ville franche ? »

« Oui. D'après les lois du système, personne n'a le droit de commercer avec un blanc-paysan, mais en pratique, la nature humaine et l'appât du gain l'emportent. Il y a des villes le long de la frontière du Blanc-Pays où quand on a du liquide, on peut acheter de tout. On les appelle les villes franches. »

Il y avait en abondance à la fête un certain breuvage fait maison qui s'appelait l'hydromel, apprirent-elles. Trebor leur dit qu'il était fait de miel fermenté. Après le repas, elles gardèrent leurs choppes d'hydromel, pendant que la foule d'environ 300 personnes s'éparpillait, à l'exception des musiciens et d'un petit groupe de gens qui s'était rassemblé sur une grande estrade.

« Et maintenant, dansons. » Trebor fit une petite tape au bas du dos des filles. C'était la première fois qu'il les touchait. Le côté possessif du geste ne leur échappa guère. La danse commença avec un groupe d'experts, désireux de montrer leurs talents. Les filles portaient de longues jupes qui dévoilaient quelques éclairs de jambes nues tandis qu'elles virevoltaient au bras de leur cavalier. Alors qu'ils les regardaient danser, Trebor remarqua un jeune homme du nom de Ragnar qui avait fêté la veille son dix-septième anniversaire.

« Excusez-moi un instant », dit-il aux filles, avant de rejoindre Ragnar.

Elles le virent entrer en grande conversation avec le jeune homme, puis revenir en sa compagnie.

« Il va y avoir la danse des débutants juste après, et Ragnar a bien voulu être le cavalier de l'une d'entre vous. Qu'en pensez-vous ? » Elles acceptèrent volontiers, mais il fallait choisir qui allait danser. Ragnar, d'un mot élégant qui détonnait avec son jeune âge, affirma qu'il lui était impossible de choisir entre deux si jolies filles.

« Bon, c'est un peu dur, mais je crois qu'il va falloir tirer à pile ou face ». Trebor résolvait le problème. « Pile, tu as Candy et face tu as Heather ». Face.

Heather se dit que cette salope de Candy allait en profiter pour manger Trebor tout cru. Puis elle l'entendit dire : « Fort bien ! Nous pourrions changer de partenaire à chaque danse ». Ah, il ne fait pas de favoritisme, se dit encore Heather.

Trebor n'avait jamais vu femme qui n'apprît une nouvelle danse en un tournemain, et ses deux concubines ne firent pas exception. En outre, comme pratiquement toutes les femmes, elles ne pouvaient pas résister aux charmes de la musique et du mouvement.

La soirée passa si vite que les heures paraissaient des minutes. « On s'est bien amusées », avoua Heather alors qu'ils rentraient dans leur cahutte. Elle se surprit même de son insistance sur le passé composé.

« Tu l'as dit, bouffie », renchérit Candy.

« Vous étiez ravissantes, toutes les deux », dit Trebor en guise de compliment. « Et Sid ne vous a jamais vues aussi appétissantes » ajouta-t-il.

Les filles se dirent que cette remarque était étrange, puisqu'il les avait vues faire leur performance d'effeuillage.

Une fois rentrés, l'adrénaline de la danse un peu dissipée, les filles ressentirent une intense fatigue. Elles étaient debout depuis l'aurore, ce qui était pour elles une expérience inouïe. Puis il y avait eu l'exercice physique des « courses », la manutention des meubles et pour finir la fête.

Trebor leur dit qu'il installerait le lendemain un tuyau pour alimenter la baignoire, et leur fit part de ses autres projets de travaux. Pendant ce temps, les filles firent les deux petits lits qu'elles avaient acquis dans la matinée. Ce n'est que lorsqu'elles furent à moitié endormies qu'elle se souvinrent qu'elles n'avaient pas pensé à la cocaïne de toute la journée.

Chapitre III : Le troisième jour

Heather se réveilla tôt le matin suivant, éveillée par le bruit d'une clé serre-tubes travaillant le métal. Blottie sous la chaude couverture de laine, elle regarda Candy, encore endormie dans l'autre lit individuel. Alors que son environnement se reconstituait dans sa conscience, elle conclut que Trebor était dehors en train de construire la canalisation de la baignoire. *Voilà l'occasion de devancer Candy*, se dit-elle.

Sautant du lit, elle se recoiffa, se chaussa et arrangea la chemise de Trebor qu'elle portait pour la nuit, afin d'avoir l'air aussi attirante que possible. Ne tenant aucun compte de la fraîcheur matinale, elle marcha à la rencontre de Trebor.

Malgré le froid, il était torse nu et maniait une pioche pour creuser une rigole pour la canalisation des eaux usées. Elle prit une pose pour mettre en valeur une généreuse portion de ses jambes fines et bien galbées.

« Salut ».

Trebor s'arrêta, et penché sur la poignée de son outil, contempla de pied en cap Heather et ses charmants appâts. « C'est un joli spectacle si tôt dans la matinée », dit-il avec un large sourire.

Toujours partante pour jouer le jeu de la séduction, Heather répondit par un petit gloussement plein de coquetterie, puis lui demanda ce qu'il voulait pour le petit-déjeuner. Trebor sortit de son trou, prit une mèche de cheveux de la petite brune et l'attira près de lui, presque comme un homme des cavernes. Elle se raidit, s'attendant à être frappée, mais ses lèvres ne firent qu'effleurer les siennes en un baiser fugace et doux, comme elle n'en avait jamais reçu ni imaginé. Il la libéra de son étreinte, puis cueillit une ancolie multicolore d'un des massifs qui poussaient tout autour d'eux, et la lui glissa derrière l'oreille.

« Une jolie fleur pour une belle femme », dit-il. « Ah oui, ce sera des flocons d'avoine avec des raisins ».

Elle se tint là un moment, abasourdie, le temps de récapituler jolies fleurs, flocons d'avoine et émotions.

« D'accord ? » demanda Trebor.

« Hein ? »

« Du porridge, tu veux bien, avec des raisins ? »

« Ah oui, d'accord », balbutia-t-elle. « Je t'appellerai ». Son esprit tourbillonnait encore quand elle rentra dans la maison. Comment un homme aussi brutal, comme elle avait pu en juger la nuit de sa capture, pouvait-il avoir une face aussi douce ? S'ajoutant à son trouble, le corps mince mais musclé de Trebor exerçait sur elle une attraction qu'elle ne pouvait pas nier. Et puis il y avait Candy – était-elle censée se partager Trebor avec une autre femme ?

Peut-être sous le coup d'une impulsion inconsciente, elle fit un peu trop de bruit en allumant le feu dans le four à bois et en faisant bouillir l'eau du café et du porridge, mais quoi qu'il en fût, Candy se leva et balaya du regard la pièce et Heather.

« Pas mal, la fleur dans les cheveux », remarqua-t-elle, avec une pointe de sarcasme dans la voix.

« Trebor me l'a donnée ». Il y avait une nuance de triomphe dans sa réponse.

Candy songea à lui décocher une flèche en retour, mais se ravisa. Cependant, elle se dit que la concurrence était rude. Elle se promit d'égaliser et de vaincre toutes les manœuvres séductrices de Heather, mais en attendant, elle prit le parti de se faire une contenance toute en saccharine avec elle, comme il sied à des rivales.

« Alors, dis-moi, qu'est-ce que vous avez fait de beau, ton nouvel époux et toi ? » lui demanda-t-elle en sortant du lit.

« Oh, il m'a simplement dit ce qu'il voulait au petit-déjeuner, et puis ah oui, il m'a embrassée. » Heather s'était ingéniée à parler du baiser d'un air désinvolte.

Contrariée de ce temps d'avance pris par sa rivale, Candy rentra sa colère et lui demanda ce qu'elle avait pensé de ce baiser. « Il est différent », répondit Heather, qui ne trouva rien de mieux.

Candy changea de sujet. « Bon, je vais devoir aller faire l'araignée ». C'est ainsi qu'elles avaient nommé les allers-retours au cabanon.

« Tu voudras bien tirer de l'eau de la pompe tant que tu es dehors ? »

Candy acceptait mal l'attitude entreprenante de Heather, mais elle se disait qu'elle pourrait montrer à Trebor qu'elle aussi faisait des choses constructives. Elle accepta donc, et après s'être faite belle pendant une minute, ce que Heather ne manqua pas de remarquer, elle quitta la maison par la porte de derrière.

Heather jubila un moment, puis se rappelant l'allure sculpturale et la beauté nordique de la blonde, résolut de se montrer doublement séduisante, car personne n'ignore que les hommes ont un cœur d'artichaut.

Candy salua Trebor alors qu'il était à l'ouvrage, creusant et déblayant la terre. Il la contempla comme il avait tantôt contemplé Heather, puis murmura « hmmm, pas mal » dans sa barbe.

« Comme ça, tu veux dire ? » dit-elle, prenant une pose en étendant la jambe, dévoilant sa belle nudité. Debout deux pieds sous elle dans sa tranchée, Trebor caressa doucement son mollet fait au tour et lui dit :

« Non, le seau que tu transportes ».

« Butor ! » lança-t-elle, comprenant qu'il blaguait.

« Ma foi, j'avais parié toutes mes économies avec Éric que vous n'étiez pas de la jaquette », rétorqua-t-il.

« Quand ça ? »

« Pendant votre spectacle au *Palace* ».

« Tu ne t'es pas trompé, mais comment le savais-tu ? »

« Trop jolies, à mon avis. Mais il y a plus important, là maintenant. J'ai faim. Est-ce que le petit-déjeuner est prêt ? »

Candy sentit que la tension sexuelle avait délibérément été brisée. Bien qu'elle en fût contrariée, il n'y avait pas moyen de la raviver sur le champ. Par conséquent, avec un entrain de circonstance, elle lui fit savoir qu'elle allait tirer de l'eau et qu'elle lui dirait où en était la préparation du petit-déjeuner.

En pompant l'eau, elle fit le point sur cette situation inouïe. Normalement les hommes en arrivaient à mendier une nuit avec elle à toute occasion. Et pourtant, Trebor qui avait évidemment le pouvoir de la prendre ou de prendre Heather dès qu'il le voulait et qui avait prouvé qu'il était un tueur redoutable, s'en était abstenu. Puis il avait embrassé Heather, mais pas elle. Elle se dit : *Je ne peux quand même pas avoir perdu mes charmes, je n'ai que 22 ans.*

Après le petit-déjeuner, Trebor mit les filles à l'ouvrage, leur donnant des tâches manuelles qui leur étaient inconnues. Ramasser des pierres, les amener jusqu'à la tranchée et recouvrir de terre le système de drainage étaient pour elles le travail physique le plus dur qu'elles avaient jamais imaginé. Pendant ce temps, Trebor installa un évier dans le coin de la maison qui faisait office de cuisine et le raccorda à la plomberie, ainsi que la

baaignoire. Vers la fin de l'après-midi, il semblait évident que la cloison qu'ils avaient prévu de faire dans la maison allait devoir attendre au moins le lendemain, mais dans la soirée, les filles purent se dédommager de leurs peines en prenant un bain, long et voluptueux. Les équipements s'amélioraient.

Pendant qu'elles soulageaient leurs muscles endoloris dans l'eau chaude, versée à grands seaux réchauffés sur le four à bois, Trebor s'en fut à la bibliothèque du village. Il en revint avec pour chacune quelques épais ouvrages, qu'il leur demanda de lire, jusqu'au bout et dès que possible, bien que sa façon de « demander » laissât peu de doute sur ce qu'il attendait.

Après leur bain, les filles mirent la lingerie fine et les peignoirs qu'elles avaient acquis lors de leurs dernières courses. Elles eurent ensuite leur première conversation vraiment personnelle avec Trebor, qui profitait à son tour de l'eau, de la chaleur et du luxe. Répondant à ses questions perspicaces, les filles lui racontèrent leur enfance, l'école, etc. Comme il fallait s'y attendre, elles étaient les produits des enseignements « politiquement corrects » du système.

Comme tant d'autres blanches résiduelles dans le territoire du système, elles venaient de la campagne. Attirées par le scintillement et les dorures qui attendaient là-bas les dernières blanches, elles migrèrent vers la grande ville, Denver en l'occurrence. Elles furent séduites par la drogue, le glamour et les machinations des Fils de Muspell ou Muspelheimers, nom que Trebor donnait à la tribu de Sid Cohen. La cocaïne et autres drogues récréatives se trouvaient en libre-service dans les fêtes sans fin auxquelles on les invitait et une fois accros, elles eurent besoin d'un fournisseur C'est ainsi qu'elles firent la rencontre de Sid Cohen et l'une de l'autre. S'entendant bien, elles s'installèrent ensemble dans un deux pièces à Lakewood, une banlieue à l'Ouest de Denver.

Bien que Heather fût plus jeune de quelques mois que Candy, elle était la plus réservée et pragmatique des deux, et la plus « instruite », si l'on veut bien employer ce mot pour désigner la propagande des lycées du système. Elle avait fait trois semestres dans une université de l'Est du Colorado, alors que Candy, au sortir du lycée, avait gagné sa vie pendant trois ans dans des emplois miteux à Limon dans le Colorado, avant de déménager à Denver.

Comme toutes les captives – car elles se considéraient encore telles – Candy et Heather tâchaient de gagner les bonnes grâces de leur ravisseur. Elles s'efforçaient d'« humaniser » celui qui avait droit de vie et de mort sur elles. Bien sûr, elles ignoraient que le meurtre de Sid Cohen n'était en aucune façon un indice de la véritable nature de Trebor.

Parce qu'elle était résolue à faire durer la conversation et qu'elle venait d'une prétendue « culture » où les hommes aimaient parler d'eux-mêmes, Heather lui demanda : « Est-ce que Trebor est ton vrai nom ? »

« Maintenant, c'est le cas ».

« Tu l'as pris quelque part, n'est-ce pas ? »

« Oui, on peut dire ça comme ça. Trebor, c'est Robert écrit à l'envers. J'ai pris ce prénom en hommage à Robert Jay Mathews, le chef de l'Order Bruder Schweigen. »

Cet aveu provoqua des questions sur la nature et la composition du Bruder Schweigen, ce qui les amena à la question de la formation du Blanc-Pays. Trebor émergea de derrière le drap qui faisait office de paravent entre la pièce et la baignoire. Revêtu d'une simple serviette de bain autour de sa taille, il se dirigea vers une commode nouvellement acquise qui contenait ses habits et enfila un jeans et une chemise pendant que la conversation se poursuivait. L'exhibition sans gêne de sa morphologie n'échappa guère à Candy et Heather, qui firent peu d'efforts pour masquer leur intérêt. *Ventre plat*, pensa Heather. *Joli cul*, se dit Candy. L'une comme l'autre se grondèrent intérieurement d'avoir jugé de la sorte un ravisseur et meurtrier, mais au plus profond de son cœur, chacune savait qu'elle voulait être la première à partager le lit de cet homme dangereux.

Le lendemain, Trebor avec l'aide des filles acheva de diviser en deux la maison, les trois lits d'un côté, l'autre côté servant de salon et de cuisine, avec évidemment l'espace réservé à la baignoire. Il annonça que cette division ferait l'affaire, parce que lui et d'autres allaient dorénavant s'occuper de la maison d'Éric pendant quelques jours.

« Ah bon, il va, comment dire, « trouver » une concubine bientôt, n'est-ce pas ? » Candy avait failli dire « kidnapper ».

« C'est à la bonne grâce des Dieux », admit-il. Elles avaient remarqué qu'il disait cela à chaque fois qu'il envisageait quelque chose de risqué.

Après le repas, Trebor leur conseilla de commencer à lire les livres qu'il avait rapporté et leur dit qu'il serait de retour pour le dîner, à la tombée du jour.

Quelques centaines de mètres plus loin, dans l'épaisse forêt, les filles entendaient les bruits d'un chantier. Elles s'assirent sagement en compagnie de leurs livres, qui étaient des œuvres choisies de bonshommes portant des noms comme Nietzsche, Spengler, Rockwell et d'autres qu'elles n'avaient jamais entendus. Même en essayant de se concentrer sur ce qu'elles lisaient, leurs esprits vagabondèrent et elles reprirent leur conversation. Elles profitaient de moments où elles étaient seules pour se dire ce qu'elles avaient sur le cœur.

« Il faut se barrer », fit Candy.

« Comment ? »

« Eh bien, on ne pourra pas faire le chemin à pied pendant des centaines de kilomètres, avec des ours et des pumas partout ».

Toujours pleine de sens pratique, Heather répondit : « Bon, il va falloir piquer une bagnole, pas vrai ? »

« Ils cachent leurs voitures et leurs camionnettes pour qu'on ne les voie pas depuis le ciel. Tout ce que je sais, c'est qu'on en voit aucune d'ici », dit Candy.

Heather réfléchit. « Ils nous tueraient si l'on se faisait prendre. Je me souviens de ce qu'ils ont fait à Sid. »

« Ouais », fit Candy. « Mais moi, très franchement, je m'en fous de ce tordu. Je commençais à en avoir marre de ces caprices, surtout pendant les sessions privées. »

« Je te suis », approuva Heather. « J'ai du mal à croire à tout ce qu'on a fait pour ce gros rat d'égout ».

« Eh bien, on le faisait pour la coco, pas pour lui », précisa Candy.

« Qu'est-ce que tu donnerais pour une ligne de blanche, là maintenant ? » demanda Heather.

« Dieu, ce que je pourrais ! Mais je te parie que ça n'arrivera pas avant longtemps ».

Elles conclurent d'un commun accord qu'il valait mieux découvrir un peu ce qu'il y avait dans les livres avant que Trebor ne rentre.

« Hé, dis-donc, d'après ce que je lis, c'est un blanc du nom d'Edison qui a inventé la lampe électrique, un autre blanc nommé Alexander Bell qui a inventé le téléphone et ils disent que Cléopâtre était blanche ! » s'exclama Candy.

« Nan, mes profs m'ont dit qu'ils étaient noirs ».

« Mais regarde, il y a écrit que ce sont des photocopies d'une encyclopédie des années 1930 », poursuivit Candy.

« Bah, comment le savoir ? N'importe qui peut écrire un livre. » Les opinions de Heather étaient on ne peut plus utilitaristes.

Plus elles avançaient dans leur lecture, plus il leur semblait évident que soit ces livres étaient des impostures complètes, soit ce qu'on leur avait dit toute leur vie était faux. Il n'était pas possible de rejeter de but en blanc des années d'endoctrinement, mais il fallait plaire à leur « Seigneur et Maître », raison pour laquelle elles continuèrent.

Elles s'étaient mises à apprendre à faire la cuisine pour Trebor, qui était presque végétarien, même s'il se permettait de manger un peu de viande à l'occasion. Quand il rentra à la maison, au jour finissant, la table était mise. Comme les conjoints le font depuis toujours, ils se racontèrent leurs journées respectives. Trebor s'enthousiasmait des progrès accomplis dans la construction de la maison d'Éric. Les murs étaient faits, le sol était en place, et demain ils finiraient le toit, les portes et les fenêtres. Éric n'aurait plus qu'à faire les finitions. De leur côté, les filles tentèrent d'impressionner Trebor en lui posant ce qui leur semblait être des questions intelligentes, tirées des livres qu'elles avaient étudiés pendant le plus clair de l'après-midi.

« Après dîner, nous sortirons un peu », dit-il. « Vous devez faire la connaissance avec certaines vérités qu'il y a dans ces livres, et puis il y a autre chose que je veux vous montrer, il y a la nouvelle lune et la nuit sera claire ». Il devinait qu'elles doutaient de l'authenticité des volumes qu'il leur avait faits lire.

« Qu'est-ce que tu appelles une nouvelle lune ? » demanda Candy.

« C'est l'opposé de la pleine lune. En d'autres termes, on ne la voit pas »

« Mais pourquoi est-ce si important ? »

« Vous verrez bien », trancha-t-il.

* * *

Après avoir enfilé des chandails, les filles allèrent dans la maison qui hébergeait la bibliothèque du village, sous la conduite de Trebor. Il leur montra des livres, des encyclopédies, et d'autres ouvrages de référence qui dataient de la période 1850-1930, dans lesquels tout ce qu'il leur avait dit pouvait se vérifier.

« Comme vous pouvez le constater, nous autres du Blanc-Pays n'avons pas les moyens d'imprimer et de fabriquer ces livres », expliqua-t-il. Il sortit une mappemonde. « Vous voyez cette petite nation ici ? », dit-il en montrant l'Allemagne.

« Oui ».

« C'est l'Allemagne, cette petite tache, de la taille d'un État américain. C'est le pays que vos professeurs accusent d'avoir tenté de conquérir le monde. Ces ouvrages de référence vous montreront que l'Allemagne était à 144 contre un face à ses ennemis en ce qui concerne l'étendue du territoire, à plus de mille contre un en ce qui concerne les ressources naturelles, et dans une situation d'infériorité numérique écrasante en ce qui concerne la population. D'autres livres vous montreront que les peuples teutoniques, qu'on appellera plus tard les Germains, défendirent la race blanche pendant des milliers d'années contre les envahisseurs d'Afrique et d'Asie, comme les Maures et les Mongols de Gengis Khan². Pour pouvoir exterminer la race blanche, les Fils de Muspell devaient d'abord détruire l'Allemagne. »

¹ C'est certainement exagéré (on pourrait citer énormément de cas où d'autres groupes de la race blanche ont affronté les hordes non-blanches menaçant d'invasion), mais le roman ne dit pas que Trebor serait toujours exact.

Trebor poursuivit pendant deux heures, et à la lueur de la lampe à kérosène, les filles virent les systèmes politiques et religieux, auxquels elles avaient été exposées et qui les contrôlaient depuis toujours, subir des contradictions en cascade. Il finit par leur dire : « En voilà assez pour vous vriller le cerveau un moment. Allons escalader cette colline. »

Il les emmena pendant plusieurs centaines de mètres sur un chemin venteux, dans la nuit la plus noire qu'elles avaient jamais vue. Il connaissait chaque recoin du sentier et leur montrait les obstacles. Ils arrivèrent enfin devant un éperon rocheux, qu'ils parvinrent bon an mal an à escalader jusqu'au sommet, lequel consistait en une petite aire plate, de peut-être trois mètres carrés, qui surplombait le faite des arbres.

Haletantes, Candy et Heather s'arrêtèrent, le souffle trop court pour demander ce qu'elles faisaient là.

Puis Trebor leur dit : « Regardez » en montrant le ciel. Au-dessus de leurs têtes, à travers l'air diaphane de la montagne qui n'était pas souillé par la pollution ou les reflets des lumières de la ville, le vaste panorama de l'univers se révélait dans toute sa splendeur, les milliards d'étoiles tramant leurs dessins sur un fond de velours noir. La Voie Lactée ressemblait vraiment à un ruban de blancheur.

« C'est quelque chose, n'est-ce pas ? »

« Ma foi, oui. Je n'aurais jamais cru que ça pourrait avoir cette allure », fit Candy, le souffle encore court.

« Et ça se prolonge indéfiniment, des millions d'années-lumière au-delà ce que nous pouvons voir à l'œil nu. Cela nous fait nous sentir plutôt insignifiants, pas vrai ? » songea-t-il à haute voix.

« Comme une p'tite bête », reconnut Heather.

« Saviez-vous qu'il y a des spirales dans ces galaxies qui montrent la même progression mathématique qu'on voit dans les graines de tournesol et les feuilles de fougère ? » demanda-t-il.

« Non, mais qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda Candy.

« Cela veut dire que lorsque nos ancêtres, les grands philosophes aryens de l'antiquité, disaient "là-haut, comme ici-bas", autrement dit que l'homme et le monde sont un reflet de l'esprit cosmique, ils avaient raison."

« Tu veux dire 'Dieu' ? » demanda Candy.

« Je veux parler d'une force et une intelligence dans l'univers que l'on appelle Dieu. Ce que nous autres fidèles wotanistes, nous nous représentons sous la figure d'*Allfather Wotan*. »

« Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu entends par figure ? Wotan existe-t-il ou pas ? » demanda Heather.

« Je crois qu'on a fait assez d'ésotérisme pour ce soir », répondit Trebor. « Ce soir, considérons seulement la majesté de tout cela », dit-il en faisant un geste vers les cieux. « Et comprenons que même si nous sommes insignifiants comme choses parmi les choses, nous pouvons avoir une valeur inestimable en tant que maillons de la chaîne éternelle du destin »

« Et ça veut dire quoi, ça ? » s'enquit Candy.

La réponse de Trebor fut un énigmatique : « Un jour, tu comprendras ». Se tenant derrière ses deux concubines, Trebor posait une main sur l'épaule de l'une et de l'autre, accentuant lentement mais sûrement sa familiarité physique. Presque sans y penser, elles posèrent leurs mains sur sa taille et ils contemplèrent ensemble le spectacle incroyable du firmament.

Cependant, c'est l'esprit de Trebor qui se concentrait le plus sur le cosmos. Celui de Heather dériva ailleurs. *Quel drôle de bonhomme*, se dit-elle pour la millième fois. Si fort, si dangereux et impitoyable, et pourtant gentil et intelligent. Et certes aussi, désirable. Elle sentait l'avant-bras de Candy contre le sien, autour de la taille de

Trebor. Pourrait-elle être heureuse en partageant cet homme avec une autre ? *Non*, se dit-elle. *Je dois m'échapper du Blanc-Pays*. Les pensées de Candy suivaient le même chemin.

Trebor rompit le charme. « Hélas, la journée de travail commence tôt. Je pense qu'il va falloir rentrer. »

Les cloisons n'avaient pas encore été élevées pour diviser la moitié du fond de la maison en chambres séparées. Bientôt, ils furent tous trois immergés dans leurs pensées, chacun dans son propre lit, à quelques pieds de distance.

« Trebor ? » fit la voix de Heather. « Est-ce que je peux te poser une question ? »

« Je ne vois pas pourquoi je te dirai non »

« Tu me promets que tu ne vas pas te mettre en boule ? »

« Non », répondit-il. « Seulement sortir de mes gonds », ajouta-t-il, mais sa remarque était humoristique.

« Mais je parle sérieusement », souligna Heather.

« D'accord. C'est promis ».

« Les femmes d'ici ne deviennent-elles pas jalouses quand leur mari a plus d'une seule femme, je veux dire « épouse » ? »

« Pourquoi le seraient-elles ? »

Heather, tout comme Candy, furent frustrées d'une telle réponse. Candy mit son grain de sel. « Tu ne crois pas à l'amour ? »

Trebor répondit. « Quand tu auras ton deuxième enfant, en aimeras-tu moins ton premier ? »

« Hmmm, je vais y réfléchir », répondit Candy.

Heather revint à la charge. « Mais est-ce que le gars couche avec deux ou trois épouses en même temps ? »

« Juste ciel, mesdames, je suis wotaniste, comment pourrais-je le savoir ? » Une nuance d'humour s'entendait là encore dans sa voix.

« Mais qu'est-ce que le fait d'être wotaniste vient faire là-dedans ? »

« Un wotaniste pense que ce que font les gens dans l'intimité de leurs maisons ne regarde pas les autres ».

« J'apprécie bien », dit Candy.

Heather poursuivit. « Mais alors, puisque tu m'as promis de ne pas te mettre en colère, comment aimes-tu le sexe ? »

« Ma foi, voilà une question plutôt lourde. Donne-moi une seconde. » Après avoir réfléchi, il répondit. « Je me dis qu'il y a un temps pour tout, parfois romantique, parfois homme des cavernes, parfois doux, parfois un peu coquin. Cela met du piment. »

« J'apprécie bien », répéta Candy.

« Et donc, qu'est-ce que tu attends pour le faire avec nous ? » insista Heather. « Nous ne te faisons pas craquer ? »

« Penses-tu que le moment soit venu ? » Trebor avait cette manie déconcertante de répondre à une question par une autre question.

« Le temps ? Mais comment peut-on savoir quand le temps est venu ? »

« Tu sais, à un moment au sommet de la colline sous les étoiles, je me suis dit que nous y étions. J'avais l'impression que, que, enfin, si tu ne le sais pas, ce n'est pas la peine de le dire. Quand l'amour et le désir iront de pair, je crois que nous le verrons. Mais maintenant, il est l'heure de dormir. »

Heather et Candy trouvèrent le sommeil long à venir. Elles revinrent en pensée à leurs années d'innocence, lorsqu'adolescentes elles entremêlaient le désir sensuel et l'amour dans leurs rêves de filles. Elles revenaient aux temps d'avant la drogue, le sexe facile, l'alcool et la vie nocturne, qui avaient faits d'elles des femmes du monde. Où était la réalité ? Au Blanc-Pays ou dans le Système, comme l'appelaient les Blanc-Paysans ? Elles finirent par tomber dans un sommeil troublé.

L'extérieur du chalet d'Éric fut terminé le lendemain, à la tombée du jour. À la demande de Trebor, les filles avaient préparé un pique-nique de midi pour les travailleurs. Malgré leurs capacités de perception relativement faibles, le dévouement et la camaraderie qui régnait entre eux ne leur échappa pas. Avec quelques rires embarrassés, Éric dut supporter les grivoiseries incessantes de ses collègues, qui s'amusaient des aventures sexuelles qui auraient lieu dans son nouveau chalet.

« On dirait des gamins qui n'ont pas grandi, tu ne trouves pas ? » songea Heather à voix haute.

« Ouais, ça arrive. Mais à d'autres moments, ils ont l'air franchement sérieux et dangereux ».

« Des romantiques cinglés ? » demanda Heather.

« J'imagine, mais c'est plutôt charmant, tu vois ce que je veux dire ? » fit Candy d'un air vaguement philosophe.

Elles passèrent le restant de la journée à lire les livres prescrits et préparèrent des questions pour le soir, quand arriva un événement qui apporta par la suite aux concubines de Trebor une cuisante leçon.

Quelqu'un frappa à la porte, Candy se leva pour ouvrir. C'était la petite Freta, qui aidait parfois Anna, l'infirmière.

« Anna a besoin d'aide ». À n'en pas douter, il y avait dans sa voix quelque chose d'urgent et de pénible.

Ils dévalèrent tous les quatre la colline en direction de chez Anna. À l'arrière de son chalet se trouvait une salle immaculée, bien que fruste, qui servait de salle des urgences. Lorsqu'elles arrivèrent, Anna préparait avec diligence une opération chirurgicale sur la personne d'un jeune homme dont le corps couvert de sang était allongé sur une table d'un mètre vingt de hauteur.

« C'est Bragi », dit-elle à Trebor. Sans se retourner pour savoir qui étaient les femmes qui se tenaient à ses côtés, elle ordonna : « Vous, enlevez-lui ses habits ». Candy et Heather obéirent sans se faire prier.

« Un coup de pistolet laser, je dirais. Le coup a transpercé sa veste. Il a dû lui sectionner une artère importante, vue la quantité de sang », dit Anna tout en s'activant. « Roth et Rick l'ont ramené. Ils l'ont trouvé au premier chalet sur la route de Fort Collins. Quand il était encore conscient, il a pu leur dire que c'était un coup des flics de La Porte. Il était avec George. Son corps est encore dans leur voiture, il était déjà mort depuis un certain temps. »

Anna avait posé un cathéter à son bras, relié à un flacon de perfusion en intraveineuse. « Je vais le mettre sous analgésiques ». Elle donna le nom d'une drogue chimique que les drogués des rues du système connaissaient aussi sous le nom de Tope, diminutif d'Utopia, dont les effets euphorisants étaient bien connus. En fait, le Tope était le péché mignon des drogués, leur butin le plus précieux.

« Il faut que je lui donne de quoi l'assommer, mais j'imagine que tu préfères essayer de lui parler avant », dit Anna à Trebor. Le sous-entendu palpable était que Bragi n'allait peut-être pas survivre à la séance de chirurgie.

Trebor prit la main gauche du soldat et se pencha tout près de lui. « Tu m'entends, Bragi ? C'est Trebor ». Les yeux de Bragi s'entrouvrirent et il tenta de répondre, mais le sang dans sa gorge provoqua une quinte de mauvaise toux.

« Tiens bon, blanc-paysan. Nous causerons plus tard », lui dit Trebor. Il se retourna vers Anna, qui montrait aux filles où poser les habits ensanglantés, et lui dit : « Laisse tomber, autant le rafistoler tout de suite. »

Trebor, Anna et Freta savaient exactement quoi faire et se mirent sur le champ à contrôler l'anesthésie, à surveiller les signes vitaux et l'opération elle-même. Quant à Candy et Heather, elles échangèrent le coup d'œil complice des camées et mirent chacune dans leur poche un petit flacon de Tope pendant que les autres avaient le dos tourné. Puis elles regardèrent le déroulement de l'opération avec un intérêt qui n'était que partiellement feint.

« Saloperie. Ça lui a entaillé l'aorte », entendirent-elles grommeler Anna. « Donne-moi ça, et ça, et puis ça » – elle pointait du doigt les instruments et Freta équipée de gants chirurgicaux, les lui passait. Une longue heure passa avant qu'Anna n'eût recousu la poitrine du soldat blessé de la DBP.

« Il a une sacrée force vitale », murmura Trebor.

« Ouais, mais il a perdu une vilaine quantité de sang et son organisme a subi une méchante commotion. Je vais continuer à le charger en analgésiques et en antibiotiques au cas où il s'infecterait. La suite, c'est pour lui et les Nornes. » Comme tous les Blanc-Paysans, Anna était extrêmement fataliste.

Trebor renvoya ses femmes à la maison et s'en alla parler à ceux qui avaient ramené Bragi.

« Nous faisons un raid d'épicerie », lui dit le dénommé Roth. Un raid d'épicerie était un aller-retour dans une ville franche pour aller approvisionner le village en fruits et légumes frais.

« Nous l'avons trouvé dans sa voiture avec George à deux cents mètres du premier chalet sur le chemin de Fort Collins. Avant de s'évanouir, Bragi m'a dit que c'étaient les flics de La Porte et qu'ils avaient des pisto-lasers. George et lui ont bondi de la voiture et George s'est fait allumer. Il a même pu y passer avant de retomber, le pauvre. Bragi a vidé un chargeur de 308 sur la bagnole de flics, mais elles doivent avoir des blindages pare-balles à l'heure qu'il est. Quoi qu'il en soit, les flics ont eu le temps de recharger leurs pisto-lasers pour lui tirer dessus. Il a pu s'arranger pour rentrer le corps de George dans la voiture et filer vers l'Ouest. Apparemment, la bagnole des flics était bien amochée, vu qu'ils ne l'ont pas suivi. Et puis Bragi a eu un coup de mou à force de perdre du sang et il n'a pas pu rejoindre le chalet. C'est tout ce que nous savons. »

« Est-ce que l'épicerie était leur seul objectif ? » demanda Trebor.

« Non. Ils allaient aussi surveiller un prof de fac. Je crois qu'un « accident » était prévu. »

Trebor voyait bien de qui il s'agissait. C'était un « éducateur » dénommé Goldberg, de l'Université d'État du Colorado, qui adorait faire l'apologie du croisement des races entre les Skraelings et les derniers étudiants blancs. En fait, l'une des concubines du village blanc-paysan était une ancienne étudiante de Goldberg qui avait été sauvée il y a quelques années.

« Bien. Je partirai à l'Est demain matin. Si tu veux m'accompagner... » fit Trebor, d'un air désinvolte qui cachait sa profonde émotion. Rick et Roth ne se firent pas attendre pour se porter volontaires. Telle était la règle du Blanc-Pays : si le système tuait l'un des leurs, des représailles immédiates étaient menées. Pour un œil, ils prenaient les deux yeux.

Trebor se dirigea vers le nouveau chalet d'Éric, où il retrouva le jeune soldat qui se préparait pour la nuit. Après qu'il eut entendu le récit des événements de la soirée, il manifesta ardemment son désir de rejoindre l'équipée vengeresse. Ils se mirent d'accord. Ils partiraient le lendemain, sous le couvert des nuages.

De retour chez lui, Trebor n'eut pas le temps de dire ouf. À peine arrivé, quelqu'un frappa à la porte. C'était Anna, cette fois-ci. Son visage était sombre.

« C'est Bragi ? » demanda Trebor.

« Non. Il est endormi, sous perfusion. Freta s'occupe de lui. »

« Ah, tant mieux ». Le soulagement de Trebor était évident.

« C'est qu'il y a autre chose », dit Anna, rechignant à poursuivre.

« Oui ? »

« Il me manque deux flacons d'analgésiques ». Anna laissa traîner ces derniers mots, lourds de signification.

Trebor délibéra en son for intérieur ; il semblait ne pas accepter l'évidence, bien que ses nouvelles concubines fussent les seules camées du village. Qui plus est, elles avaient été au mauvais endroit, au mauvais moment.

Manifestant dans sa voix et son attitude une triste résignation, il se tourna vers Candy et Heather, qui avaient entendu la conversation.

« Bon, dites-nous. Où sont-ils passés, ces flacons ? »

Elles nièrent avec vigueur toute connaissance du Tope manquant. Quand la fouille de leurs poches ne révéla rien, elles claironnèrent leur innocence. Mais quand il fouilla les tiroirs de leur commode, elles se virent prises au piège et commencèrent à s'excuser, au moins en surface. Tous les camés justifient à leurs propres yeux ce qu'ils font pour se trouver de la drogue.

Trebor rendit les flacons à Anna. « J'imagine que cela va nous valoir un Thing de première catégorie demain ».

« J'en ai bien peur ». La voix d'Anna était au diapason de l'anxiété de Trebor.

« Il faudra que tu lises l'accusation ».

« Oui, je sais », furent les derniers mots qu'elle prononça avant de prendre congé.

Trebor fila dans sa chambre et ramassa son sac de couchage et quelques effets personnels. En partant, il dit : « Je n'ai rien à faire avec des voleuses et des menteuses. Demain, vous passerez en procès au Thing. »

« C'est quoi, un Thing ? » demanda Candy.

« Une réunion de village », répondit-il sèchement.

« On n'a pas demandé à venir ici, tu sais », dit Heather avec une pointe de défiance et de sarcasme dans la voix.

Elle reçut pour toute réponse un bref regard plein de dégoût. Il dormirait par terre, dans le chalet d'Éric.

Les filles étaient joyeusement insoucieuses de la gravité de ce genre d'infractions aux yeux des Blanc-Paysans et des wotanistes. Soit que tous sentissent qu'ils faisaient partie d'une grande famille vivant un destin unique, soit que la défense de leurs communautés exigeassent une telle intégrité, le mensonge et le vol étaient chez eux choses pratiquement inconnues.

« Qu'ils se le carrent au cul, leur foutu 'Thing'. On ferait mieux de tailler la route », jeta Candy.

« Je me demande jusqu'où on pourra aller dans les bois quand il sera minuit », répliqua Heather.

« Un tout petit peu de Tope et ils se mettent en boule comme si c'était la fin du monde », fit Candy, excédée par l'injustice de la situation. Heather approuvait, tout en défendant l'idée que la défiance n'arrangerait pas leurs affaires.

« Il a dit qu'Anna allait 'lire l'accusation'. Ce 'Thing' doit être une sorte de tribunal », spécula Candy.

« Et alors ? Ce sont les hommes qui mènent la barque ici. Qu'est-ce qu'ils vont bien pouvoir faire à deux filles qui ont chipé un peu d'analgésiques ? »

« Ouais. Et en plus nous sommes les plus jolies filles du coin ». La rodomontade de Candy prouvait qu'elles avaient besoin de se rassurer l'une l'autre, tout en ayant l'image des derniers moments de Sid Cohen qui rôdait comme un spectre de désastre dans un coin de leurs esprits.

Tout bien pesé, le sens du danger les fit se lever et s'habiller plus tôt que d'habitude le lendemain matin. Confiantes dans l'influence qu'elles auraient sur les hommes qui allaient les juger, elles se coiffèrent longuement, se maquillèrent et se parfumèrent, puis revêtirent de très pudiques habits de villageoises.

Elles étaient donc prêtes et buvaient leur café quand Trebor arriva, un peu après le lever du jour. Il n'avait pas l'air commode, mais elles s'y attendaient. Elles savaient que l'allure d'une femme est son arme dans la lutte pour la vie, et toutes deux avaient confiance en leur armement, pour autant que l'adversaire fut masculin.

On les fit asseoir aux premiers rangs de la pièce qui combinait les fonctions de salle de classe, de bibliothèque et de lieu de réunion, juste derrière Trebor. Jetant des regards par derrière leurs épaules, elles remarquèrent que chaque homme venait accompagné de sa ou de ses concubines. Une vingtaine d'hommes environ, et presque le double de femmes remplirent la pièce avant que Trebor ne se levât pour s'adresser à la foule.

« J'ai convoqué le Thing pour deux raisons, qui n'ont rien d'agréable », annonça-t-il. « Premièrement, comme vous le savez pour la plupart, notre brave George a été tué par la police du système hier. George laisse derrière lui deux concubines et neuf enfants. Le bûcher funéraire aura lieu ce soir, bien qu'évidemment quelques-uns d'entre nous ne pourront pas y participer, puisque nous avons nos tâches habituelles à faire à l'Est. Les hommages à Georges seront, j'en suis sûr, rendus par tout le monde. »

« Deuxièmement, j'ai le regret de vous avouer qu'il s'agit d'un tort dont je suis en partie responsable, puisque c'est moi qui ai amené au village les deux accusées. Anna, est-ce que tu pourrais énoncer les accusations ? »

Anna se redressa, regarda le public et précisa la teneur du vol et du mensonge. « Ce crime est particulièrement inexcusable au vu de ce qui a été volé », ajouta-t-elle. « Les analgésiques sont essentiels pour soigner les soldats blessés de la DBP. En fait, Bragi était sur le billard au moment précis du vol. Un vol de médicament peut condamner à mort un héros, ou le faire atrocement souffrir. Je suis navrée pour les accusées, mais je dois demander une peine sévère. » Elle s'assit et les débats furent ouverts.

Trebor se leva le premier, confirma tout ce qu'Anna venait de dire et ajouta : « Toutefois, veuillez prendre en compte que ces deux-là sont nouvelles au village et ne connaissent pas nos usages et l'importance qu'on leur accorde. Si elles peuvent être rééduquées, ne valent-elles pas mieux vives que mortes ? Quoi qu'il en soit, que la volonté du peuple soit faite ». Ceci dit, il laissa la parole aux autres.

La gravité de leur situation parvint à la conscience de Heather et Candy. C'était une question de vie et de mort, de leur vie et de leur mort. La façon dont Anna avait parlé du vol de médicaments à des soldats blessés, avait en effet quelque chose d'effrayant. Pire encore, il ne s'agissait pas que d'un jugement émis par des hommes. Chaque famille semblait avoir une voix dans le 'Thing'. Le chef de famille exprimait le vote, mais après consultation avec sa ou ses concubines. Il semblait aussi que les hommes respectaient les opinions de leurs femmes et que les femmes qui parlèrent à l'assemblée étaient unanimes dans leurs condamnations. Elles

entendirent l'une d'elles dire : « Si mon homme ou mon fils n'avait pas son médicament à cause d'un voleur dans le village, je n'aurais aucune pitié ».

Le débat fit rage pendant deux heures avant qu'on ne prît une décision. Conformément à l'usage habituel, la partie lésée – Anna en l'occurrence – délivra le verdict. D'une voix frappante et sombre, elle déclara : « Candy, fiancée de Trebor et Heather, fiancée de Trebor, le jugement du Thing conclut que vous êtes des voleuses et des menteuses. Pour de tels crimes, la punition appropriée est de vous déshabiller et de vous fouetter au vu et au su de tous. Une récidive entraînerait la peine capitale. Cependant, étant donné que vous êtes nouvelles au village et par déférence envers Trebor, nous considérons qu'il n'est pas convenable de vous faire battre nues aux yeux des hommes du village. Par conséquent, votre punition sera administrée dans le secret de cette pièce, par des femmes, sous les yeux des seules femmes ici présentes. Sachez que votre punition ne découle d'aucune méchanceté. Ceux qui n'ont aucune conscience ne sont capables de suivre les règles nécessaires à la survie du peuple et du village que sous la menace du châtiment physique. »

Les hommes se levèrent d'un seul mouvement et quittèrent la salle commune. Soudain, Candy et Heather se retrouvèrent nues, les mains attachées au-dessus de la tête. Ni leurs plaintes, ni leurs promesses, ni leurs larmes – et ensuite, leurs cris – ne les sauvèrent. On entendit l'une de celles qui administrait la punition leur jeter : « Gardez vos larmes, voleuses, ce truc ne marche que sur les bonshommes ».

Plus tard, alors qu'elles rentraient clopin-clopant jusqu'au chalet de Trebor, tenant leurs habits à la main car tout contact sur les zébrures de leur corps était trop douloureux, les derniers mots qu'elles avaient entendus résonnaient encore à leurs oreilles.

« Est-ce que la drogue, le mensonge et le vol justifient ça ? Êtes-vous prêtes à mourir pour ces choses-là ? »

Au moins, en rentrant au chalet, elles ne subirent aucun regard ou propos réprobateur de la part de Trebor. Car il n'était pas là. Il avait laissé sur la table un mot laconique, qui disait : « Le passé est terminé. L'avenir est ce qu'on en fait. Faites bien. Si les Dieux le veulent, je serai de retour dans trois jours ».

« On fait quoi maintenant ? » demanda Candy.

« Je ne sais pas. Bon sang de bois, j'ai cru mourir. Je ne savais pas que quelqu'un pouvait vous faire aussi mal. »

« J'ai encore mal », gémit Candy.

Soudain, on frappa à la porte. Les filles se regardèrent, anxieuses. Ce ne pouvait pas être un ami, elles n'en avaient aucun au village.

Heather s'approcha de la porte, tenant ses habits devant elle et entrouvrit la porte.

« Salut ! » C'était Freta, la petite assistante d'Anna. « Dites, je peux entrer ? »

« Oui, bien sûr ». Heather s'écarta.

« Anna m'envoie vous donner ça ». Freta sortit une bouteille contenant une lotion bleue-verte. « Elle dit que si vous en appliquez sur vos plaies quelques fois par jour, ça passera mieux. »

« Anna nous envoie ça ? » fit Heather, ne croyant pas qu'Anna, qui avait prononcé contre elles un réquisitoire si éloquent, pût leur montrer de la sollicitude.

« Oui, bien sûr. Pourquoi pas ? »

« Euh, bon, tu sais », bredouilla Heather. « Rapport à ce qui s'est passé ce matin ? »

« Que veux-tu ? » répondit Freta. « Si un enfant fait une bêtise, il prend une fessée. Et puis c'est oublié. Vous avez fait une grosse bêtise et avez pris une déculottée, mais ce sera bientôt oublié ».

« Tu plaisantes, pas vrai ? Ces gens ces femmes surtout, elles nous détestent ! On ne pourra plus mettre un pied dehors. »

« Ah bon ? Vraiment ? » répondit l'adolescente guillerette. « Bon, vous feriez mieux de vous passer cette crème et de vous habiller. Je crois que vous allez avoir de la compagnie ».

Elles se rendirent compte soudain à quel point elles devaient avoir l'air idiotes à se tenir là toutes nues au milieu de la pièce et à discuter avec cette jeune fille habillée qui avait l'air de tout savoir.

« Oh oui, merci bien. Assieds-toi et je... nous revenons. » Heather prit la lotion et se retira derrière le paravent avec autant de dignité que peuvent en avoir deux femmes nues constellées d'ecchymoses. Dans la pièce arrière, elles poussèrent des petits cris plaintifs alors qu'elles s'appliquaient la lotion.

« Nom d'un chien ! Ça soulage », gémit Candy.

« Bon sang, tu as raison. Je me demande ce que c'est ».

« Qu'importe ! Bien contente d'avoir ce truc ».

Elles se demandèrent ensuite qui pourrait bien leur rendre visite, sans optimisme ni enthousiasme.

« On devrait faire un café, pour le cas où », proposa Heather. Revêtues des habits les plus légers qu'elles avaient pu trouver, elles retournèrent dans la pièce à vivre.

« Vous êtes si jolies toutes les deux. Je comprends pourquoi Trebor vous a choisies », dit Freta en guise de compliment.

« Merci, c'est gentil, Freta. Mais pour tout dire, je ne me sens pas très jolie à l'heure qu'il est », répondit Heather avec honnêteté.

« Moi non plus », renchérit sa consœur.

« Trebor a laissé un mot pour dire qu'il partait deux ou trois jours. Est-ce que tu sais où il est ? » demanda Candy.

« Oui, bien sûr. Éric, Rick, Roth et lui sont partis en Vali »

« En Vali ? »

« Ouais. C'est comme ça qu'on appelle la vengeance. Ça vient du dieu Vali. »

« D'accord. Et qu'est-ce qu'on fait en Vali ? » demanda Heather.

« Ils nous en tuent un, on leur en tue deux. C'est tout ce qu'ils comprennent ».

La désinvolture avec laquelle la jeune fille apparemment innocente parlait du meurtre stupéfia Candy et Heather.
« Alors, on s'en va buter des gens, comme ça ? »

« La guerre, c'est la guerre. Le pillage et les femmes pour ceux qui gagnent, et l'esclavage et la mort pour ceux qui perdent », répondit Freta avec une intensité qui effraya les nouvelles venues.

Leur conversation fut interrompue par une longue procession de femmes qui proposèrent aux filles des leçons de couture, de jardinage, de maroquinerie et de tous les autres arts et métiers pratiqués au village. Puis elles accompagnèrent un duo de concubines qui allaient rendre hommage aux concubines de George. On y faisait

référence à l'Esagard, au Valhalla, à Tyr, au pont de Bifröst et à d'autres termes qui leur échappaient. Les concubines se nommaient Sifen et Skadi.

« D'où tenez-vous ces noms étranges ? » demanda Candy.

« Et pourquoi tout le monde n'a qu'un prénom ? » intervint Heather.

« Ce sont en général des noms de dieux et de déesses de notre peuple ; quand nous arrivons au Blanc-Pays, nous prenons souvent un nouveau nom ».

« Mais pas de nom de famille ? »

« Eh bien si, en un sens. Toi, tu es Candy de Trebor et elle, c'est Heather de Trebor », répondit Sifen.

« Je peux, pardon... Pourrais-je vous poser une autre question ? » Heather était polie à l'extrême.

« Bien sûr », fit Sifen.

« Quel est, comment dire, comment s'appelle votre mari, je veux dire votre concubin ? »

« Notre concubin s'appelle Baldy, pour honorer Balder et aussi pour la blague, vu qu'il a de beaux cheveux blonds² ».

« Balder est un dieu ? »

« Oui, un dieu de l'été et de la lumière du soleil. »

« Et qui de vous deux a été sa première femme ? »

« Moi », dit Skadi.

« N'étiez-vous pas jalouse qu'il prenne une autre épouse ? Pardon, je voulais dire concubine ! »

« Jalouse !? » Skaldi partit d'un franc rire. « C'est moi qui ai repéré Sifen et qui ai aidé Baldy à la capturer. »

« Mais pourquoi ? Vous n'aimez pas Baldy ? »

« Je l'aime plus que toute chose sur Midgard, sauf peut-être nos enfants ? » répondit Skadi.

« Moi aussi », renchérit Sifen.

Alors que Candy et Heather apprenaient les mœurs du Blanc-Pays, à quelques lieues de là, quatre blanc-paysans s'acheminaient vers l'Est, manœuvrant leurs deux berlines sur piste et sur route, entre ornières et nids de poule. Ils n'étaient pas bavards, n'ayant en tête que la vengeance de leurs frères d'armes tombés. Leur maigre conversation ne touchait que des points techniques.

Dans la voiture avant, Trebor lança : « Il faut s'arranger pour mettre la main sur des pisto-lasers. J'ai entendu dire que ça pouvait descendre un hélico ou un avion à basse altitude ».

² En anglais, chauve se dit "bald".

« Tu l'as dit ! Si chaque village du Blanc-Pays en avait un, la vie serait plus douce », s'enthousiasma Éric.

« Eh bien, nous tâcherons. La pince-monseigneur est là pour ça. » Ils pensaient que les pisto-lasers étaient scellés dans des coffres ad hoc des voitures de police, comme les fusils à pompe. Roth, un grand costaud quarantenaire, conduisait la voiture arrière. « Des pisto-lasers pour les municipaux, c'est pas commun », dit-il à Rick, un blond élané qui devait avoir vingt ans de moins que lui.

« Ma foi, la police de La Porte ne comprend presque que des Skraelings, à part quelques gonzesses blanches à ce qu'on dit. J'imagine que le système voit d'un bon œil de donner aux ennemis raciaux du peuple des armes dernier cri. »

La Porte était autrefois une petite banlieue de Fort Collins, mais désormais, ses cent mille habitants débordaient au Nord et à l'Ouest. Sa frontière occidentale était à cinq minutes de route des montagnes et du territoire blanc-paysan. Sa population était mexicaine à 90 %, les dix pourcents suivants se partageant entre plusieurs autres races, mais son hôtel de police était mexicain à 99 %.

« Tu penses que Bragi va s'en sortir ? » demanda Rick.

« J'ai un doute, mais il a sa chance. Il respirait bien quand nous sommes partis. »

« S'il ne s'en sort pas, j'aimerais aller en Vali au prochain coup », dit Rick.

« Ce n'est pas prudent d'aller en Vali quand on est trop passionné », répondit Roth.

« Je m'arrangerai pour me calmer avant de partir », promit le jeune homme.

À la nuit tombée, ils arrivèrent au premier chalet, où George et Bragi avaient été retrouvés la veille. D'un promontoire voisin, on voyait la ligne ininterrompue des lumières de la ville, au pied de la chaîne des Rocheuses. De Fort Collins au Nord jusqu'à Colorado Spings au Sud, c'était une ville unique toute en longueur, de cent-soixante kilomètres de long et de quatre-vingt kilomètres de large par endroits. Par sa taille et par ses habitants, elle ressemblait à Mexico City.

Grâce à des informateurs, la DBP avait appris l'existence d'une boutique à beignets à l'Ouest de La Porte, où les policiers avaient leurs habitudes. Si les dieux étaient avec eux, quelques policiers skraelings du système pourraient bien prendre leur dernier café ce soir.

Ils cachèrent l'une des deux voitures près du chalet, puis firent les quinze derniers kilomètres jusqu'à la frontière du territoire du système dans l'autre berline, transportant les quatre hommes, leurs fusils, sacs à dos et, au cas où, une pince coupe-boulons. Vers neuf heures du soir, ils étaient garés en toute innocence dans une petite rue, avec vue sur l'aire de stationnement de la boutique à beignets. Ils attendirent plus d'une heure l'apparition de la première voiture de police. Un Mexicain basané et une blanche grasse en sortirent, revêtus de l'uniforme aux couleurs criardes de l'hôtel de police de La Forte, puis entrèrent dans la gargote.

« Vas-y Rick, à toi de jouer. »

Comme Rick était celui qui avait l'air le moins dangereux, il fut désigné pour aller regarder si un pisto-laser était caché dans la voiture. Alors qu'il ouvrait la portière, Trebor le saisit par le bras.

« Non, attends. » Une deuxième voiture de police arrivait dans l'aire de stationnement. Elle se gara et ses occupants mexicains entrèrent dans la gargote. « Vas-y maintenant », ordonna Trebor.

Rick revint une minute plus tard. « Les Nornes sont avec nous. Il y a des armes que je ne reconnais pas qui sont accrochées au tableau de bord et la grosse dondon n'a même pas fermé sa porte à clé. S'il n'y a aucune alarme, je peux sûrement détacher les armes avant qu'ils ne reviennent. »

« D'accord, mais si on doit leur prendre leurs quatre pétards, ça ne va pas se passer sans accrocs », fit Trebor.
« On casse, on prend et on se barre. Rick et Éric, vous allez aux voitures. Voyez si vous pouvez prendre les premières armes en douceur. S'il y a une alarme, Roth et moi nous nous occupons immédiatement des flics. On les aura en vue de la fenêtre tout du long. Si vous réussissez à leur prendre les premiers flingues en vitesse, vous nous faites signe. Nous irons buter les ennemis juste après. Ensuite, vous tirez sur les fenêtres de l'autre voiture si elle est fermée, vous coupez les verrous de leurs armes et on prend la tangente. Trente secondes, pas plus. Tout le monde est d'accord ? » Les trois hommes opinèrent du chef.

Comme la Fortune l'avait voulu, il y avait une alarme dans le premier véhicule de police, bien qu'in audible pour eux. Apparemment, cette alarme était reliée aux radios que les flics portaient à leur ceinture, puisque dès que Rick ouvrit la portière, les quatre flics se redressèrent pour la voir.

« On se les fait », grommela Trebor.

Une volée de pruneaux de calibre 308 traversa la vitre de la gargote et pénétra les têtes et les corps des ennemis, qui déjà trébuchaient et tombaient. Les trous dans la vitre étaient gros comme des poings et, en entrant, ils les trouvèrent morts tous les quatre. Le patron et les clients criaient et se terraient au sol, n'empêchant en rien Rick et Éric de poursuivre leur travail. Pendant que Rick coupait les verrous de l'arme dans la première voiture, Éric sortit son 9 mm et fit disparaître de plusieurs coups de feu la vitre avant de l'autre voiture, côté passager. Il avait ouvert sa portière quand Rick arriva avec la pince-monseigneur dans une main et son arme dans l'autre.

Dix secondes plus tard, ils couraient vers leur voiture, en possession de deux précieux pisto-lasers.

Point n'était besoin de prendre les petites routes tortueuses pour quitter la ville. Dans quelques minutes, des barrages seraient montés sur les routes dans toutes les directions. Ils foncèrent plein pot vers l'Ouest, sans dépasser outrageusement les limitations de vitesse, comptant les minutes avant de franchir la frontière du Blanc-Pays. Ils avaient à parcourir trois kilomètres de bonne autoroute, puis trois kilomètres de route cahoteuse blanche-paysanne, avant de s'engouffrer dans les bois profonds. Soudain, Rick annonça : « Des bagnoles en chasse, pleins phares. Il faudrait mettre les gaz. »

Trebor appuya sur le champignon et le gros moteur de leur berline répondit par un brusque mouvement en avant. Ils firent les deux derniers kilomètres d'autoroute à plus de 160 à l'heure, laissant les poursuivants à un bon kilomètre et demi derrière eux. Vers la fin de la route non-entretenu, Trebor dut ralentir au pas, oscillant entre 15 et 25 km/h, pour éviter autant de nids de poule que ses phares permettaient d'en voir, sans trop se soucier de l'avancée des poursuivants, qui rencontreraient les mêmes problèmes.

« Des hélicos les gars, regardez ! ». Les fenêtres abaissées, les trois autres levèrent la tête pour inspecter le ciel.

À quelques centaines de mètres devant lui, Trebor aperçut les premiers arbres, synonymes de sécurité. Mais soudain Rick s'écria : « Hélico, tout à droite, à un kilomètre ! »

Pas moyen d'y couper, se dit Trebor. Ses missiles devaient être déjà pointés sur eux.

Les arbres étaient à moins de cent mètres.

« Sacs à dos, fusils, et les pisto-lasers en main », cria-t-il. « On se casse ! » Il pila sur les freins et les quatre assaillants jaillirent de la voiture, courant à toutes jambes vers le bois, aussi vite qu'ils pouvaient étant donné leur chargement. Derrière eux, le co-pilote de l'hélicoptère appuya sur un bouton et un missile, déjà aligné sur la source de chaleur du pot d'échappement de la voiture, fusa en rugissant à 650 km/h.

Alors que le commando parvenait à l'orée du bois, il y eut une explosion terrible au moment où le puissant explosif vaporisa pratiquement leur véhicule. Les soldats de la DBP s'arrêtèrent un moment pour reprendre leur souffle, avant de mettre leur sacs au dos.

« Bon sang, c'était moins une », dit Roth d'une voix haletante.

« On l'a échappé belle », renchérit Éric.

« Ce fichu hélico est toujours là », fit remarquer Rick.

« Toujours là, tu dis », marmonna Trebor, l'oeil mauvais. « Montre-moi ce pisto-laser ». Comme tous les soldats de la DBP, Trebor avait lu toute la littérature existante au sujet des armements du système. En un instant, il avait chargé l'engin.

Se servant d'une souche d'arbre pour poser le canon de son arme, il visa le réservoir de l'hélicoptère qui voltigeait au-dessus de la carcasse en flammes de leur voiture. « Allez *Adios*, j'espère » murmura-t-il avant de tirer sur la détente.

Un trou du diamètre d'un stylo perça en explosant le réservoir de carburant de l'hélicoptère. Le métal rougit en une milliseconde, déclenchant l'incendie à l'intérieur du réservoir. Puis ils virent l'éclair de l'explosion et n'entendirent que le son des débris qui tombaient du ciel et des sirènes qui approchaient.

« Pour Bragi ! » jubila Trebor.

Les assaillants entamèrent leur marche de quinze kilomètres jusqu'au chalet et à la voiture. Les difficultés du terrain et la surveillance des engins aériens du système allaient la ralentir, mais ils n'en avaient cure.

À moins de quatre-vingt kilomètres de là, à vol d'oiseau en direction de l'Ouest, les nouvelles concubines de Trebor avaient voulu se coucher vers dix heures du soir, mais malgré le baume d'Anna, elles éprouvaient encore de vives douleurs. N'arrivant pas à dormir, elles causaient.

« Je me dis qu'il faut voir les choses en face », pensa Heather à haute voix. « Apparemment, personne ne s'échappe du Blanc-Pays. Il va falloir se faire une raison. Pour eux, nous sommes des menteuses, des voleuses et des camées. Si Trebor ne les avaient pas persuadés de nous laisser nous en tirer, nous serions déjà mortes. »

Candy mit son grain de sel : « Je veux bien, mais c'est quand même lui qui nous a kidnappées. »

« Mais c'est derrière nous, tout ça. Il faut jouer avec les cartes qu'on a en mains. Ici, ils parlent tous de fatalité, même à la cérémonie de funérailles. »

Un peu auparavant, elles avaient assisté avec les villageois à la cérémonie du grand feu, qui avait illuminé toute la vallée. C'était un bûcher funéraire, leur avait dit Freta. George allait son chemin vers le Valhalla. Il échappait à la mort de paille. La mort de paille, apprirent-elles, était la mort dans un lit et non dans la bataille.

« Quoi qu'il en soit, Trebor est l'un de leurs héros, et jusqu'à nouvel ordre, c'est lui qui nous possède, pas vrai ? »

« Ouais. »

« Donc, il nous reste à faire ce que les femmes ont toujours fait, non ? »

« J'imagine », répondit Candy, ne sachant pas exactement où Heather voulait en venir.

« Ce que je veux dire, c'est que si tout le monde aime Trebor et qu'on le persuade de nous aimer, nous finirons tout en haut, n'est-ce pas ? »

« Un peu comme le gros poisson de la petite mare ? »

« C'est la seule mare qu'il y a », répondit Heather.

Candy reconnut que l'idée n'était pas déraisonnable. « Mais », rappela-t-elle à Heather, « pour le moment, nous sommes situées plus bas que de la crotte de baleine aux yeux de Trebor ».

« Peut-être bien, mais dis-moi – est-ce qu'il y a un seul homme que tu n'aurais pas pu séduire si tu avais voulu ? »

« Il n'y en pas eu beaucoup, peut-être aucun », admit-elle ou s'en vanta-t-elle, c'est selon.

« Moi non plus, et contre nous deux, il ne pourra pas s'en tirer. Connais-tu un seul gars qui pourrait se permettre de refuser deux jolies femmes ? »

« Ça n'existe presque pas », reconnut-elle, avant de demander. « Mais alors, quel est le plan ? »

« Qu'est-ce qu'il y a de plus important pour Trebor ? »

« Hmmm, le village je dirais ? »

« D'accord. Donc en s'y mettant tout de suite, nous lui faisons comprendre à quel point il nous importe, à nous aussi. Il ne pourra pas ne pas succomber. »

« Eh eh, pas faux. C'est bien pensé. Mais le sexe là-dedans ? C'est ce qui prend sur les hommes. »

« Il suffit d'apprendre ce qu'il aime, et on se le met dans la poche, c'est tout. »

« Fastoche, dit comme ça. Mais quelque chose me dit que Trebor est différent de tous ceux que nous avons connus. Il a un côté romantique, ou un truc dans le genre. »

« Peut-être bien », admit Heather. « Mais rappelle-toi qu'il a voulu nous enlever quand il nous a vues faire notre spectacle au Palace. Tout romantisme et tout bons sens passent par la fenêtre quand un homme bande. »

« Ma foi, s'il veut faire le romantique avec nous, il se plante dans les grandes largeurs. Après tout, il sait ce que nous sommes. »

« Ce que nous sommes ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? » lança Heather.

« Nous sommes une paire de strip-teaseuses doguées, menteuses et voleuses, et il le sait. » Candy était plongée dans les affres de l'examen de conscience.

« Parle pour toi », fit Heather qui avait pris la mouche. Ayant du mal à cacher sa gêne, elle tenta de dire quelque chose de moins méchant, puis retomba dans un silence rancunier.

Pendant plus d'une heure, le plus grand silence se fit dans ces ténèbres complètes. Puis la voix de Heather rompit le pesant sortilège. « Candy ? Tu dors ? »

« Non. »

« Je suis une pute camée, menteuse et voleuse. »

Candy soupesa l'aveu pendant une bonne minute. « Copine ? »

« Copine. »

« Je n'ai pas l'impression que je vais réussir à dormir, et toi ? »

« Non plus », fit Candy.

« Tu veux qu'on se lève et qu'on se fasse un thé ou quelque chose ? »

« Pourquoi pas ? Mieux vaut avoir mal au cul assise qu'avoir mal partout couchée. Et puis remettons-nous une couche de crème magique d'Anna », proposa Candy.

« D'accord. Je trouve la lanterne et je l'allume. »

Quelques instants plus tard, elles étaient dans la cuisine à siroter un thé, faisant preuve d'honnêteté l'une avec l'autre et chacune avec soi, pour la première fois de leur vie. En fait, elles découvraient à quel point toute prétention s'écrasait pour qui était forcé d'aller nu à cause des zébrures et des bleus douloureux infligés à ses mensonges et larcins.

« On va attendre de nous que nous ayons des enfants, tu ne penses pas ? » demanda Heather.

« Eh bien, je me dis que dans un coin de mon esprit, c'est ce que j'ai toujours voulu de toute façon, pas toi ? »

« Oui, j'imagine. J'ai entendu dire que toutes les femmes du coin allaitaient leurs gosses pendant deux ans, ce qui me fera des roberts aussi gros que les tiens », opina-t-elle.

« Les tiens ne sont pas trop petits. J'ai toujours voulu en avoir de ta taille. »

« C'est marrant, moi j'en ai toujours voulu des maousses comme les tiens », jeta Heather, riant à l'ironie de la chose.

« Ma foi, je me dis que les bébés s'en foutent, pourvu qu'il y ait du lait, pas vrai ? »

« Nan. La question, c'est de savoir ce que Trebor préfère ». Heather regretta ce dernier verbe. « Je suis désolée, je ne voulais pas semer la zizanie. »

« T'inquiète », fit Candy, rassurante. « Il faut dépasser toute jalousie, même si j'ai du mal à voir comment font les autres femmes. »

« Je crois qu'elles s'aiment les unes les autres », songea Heather tout haut. Apercevant l'air interrogateur de Candy, elle se hâta de corriger. « Non, pas de cette façon, mais comme... comme... » elle cherchait son mot. « Je ne sais pas, mais c'est bien le cas. »

« Je ne pourrais jamais t'aimer de cette façon », dit Candy.

« Ah bon ? »

« Nan. T'es trop jolie, ça fait trop de rivalité. »

Amadouée, Heather répondit : « Toi, tu es beaucoup plus appétissante que moi ». Ce genre d'aveu d'admiration que les femmes ne se font jamais, si ce n'est pour le sarcasme ou la plaisanterie, les mit toutes deux dans l'embarras.

« Heureusement que Trebor n'est pas là pour entendre deux femmes nues qui se disent à quel point elles sont belles. Il nous prendrait pour des gouinasses sous dope, ma parole », s'exclama Candy, brisant la tension du moment.

La conversation se fit plus décousue, à mesure que retombait la douleur de leurs plaies. Puis soudain, elles entendirent à nouveau frapper à la porte.

« Mazette ! il est deux heures du matin... » s'exclama Candy.

Heather marcha vers la porte et demanda. « Qui est-ce ? »

« Wolf », répondit une voix étouffée. « J'ai vu que votre lumière était allumée et je me suis dit que vous auriez voulu des nouvelles du Vali ».

« Wolf, Wolf ? » demanda Heather. « Qui est-ce ? Je crois que c'est l'unijambiste qui travaille de nuit au poste de communication. »

« Oui, je m'en souviens. »

« Une minute », dit-elle au travers de la porte. Les deux filles enfilèrent des peignoirs. Heather ouvrit la porte.

« J'intercepte les communications du système qui viennent de Fort Collins », dit Wolf, qui ne semblait pas vouloir entrer.

« Ah d'accord. Mais entrez donc », fit Heather qui s'écartait.

« Ce ne serait pas convenable à cette heure quand Trebor n'est pas là », déclara-t-il. « Tout ce que j'avais à vous dire, c'est qu'apparemment, les hommes sont sains et saufs et que le raid est un succès ».

« Merci Wolf. Nous apprécions votre geste ».

« Mais de rien. Bonsoir ». Wolf disparut dans la nuit en s'aidant de ses béquilles.

« C'était gentil de sa part », observa Candy.

« Je crois que ça fait partie des honneurs rendus aux de Trebor ».

« Est-ce que tu as pensé à ce qui nous arriverait si Trebor était tué dans l'un de ces raids ? » demanda Heather.

« Je n'ai pas envie d'y penser. Allons dormir. »

Une fois dans la chambre, Heather surprit Candy en disant : « Et si nous dormions dans le lit de Trebor, jusqu'à ce qu'il rentre ? »

« Pour quoi faire ? »

« Parce que, je ne sais pas moi, parce que c'est le sien. »

« Pour commencer à s'y faire. »

« Ouais, disons ça comme ça. »

« Bon, d'accord. »

Elles se repassèrent l'une l'autre une nouvelle couche de crème et se mirent nues sous les draps.

« Je me dis que si Trebor savait que nous étions dans son lit, comme ça toutes les deux, il aurait moins envie de partir jouer à la guerre », hasarda Candy.

« Ce serait bien. Mais je suppose que c'est un genre de jusqu'au-boutiste du devoir ».

« Oui, tu dois avoir raison. Essayons de dormir ». Cette fois-ci, malgré leurs peaux endolories, elles s'endormir tout de suite.

Pendant toutes ces heures de ténèbres profondes, les quatre soldats de la DBP gravissaient cahin-caha les chemins des sous-bois montagneux en direction de l'Ouest. Un peu avant l'aube, ils firent halte.

« Les satellites de surveillance vont se tourner vers nous. Attendons ici jusqu'à l'après-midi, que la couverture de nuages nous protège », conseilla Trebor.

« Ils se firent un repas de leurs rations de combat et se couchèrent enfin sur des matelas d'épines de pin, bien cachés sous d'épais conifères. Quelques instants plus tard, ils dormaient tous – sous la protection de celui qui avait commencé le quart de veille – du sommeil sans rêve de ceux qu'un travail bien fait a épuisés.

Quelques heures plus tard, ils reprirent leur route en se surprenant de leur allant, désireux qu'ils étaient de rentrer chez eux et de régaler le village des récits de leurs exploits. Si leur voiture n'avait pas été détruite, ils auraient été de retour en début ou en milieu d'après-midi, selon l'état de la couverture nuageuse.

À Mathewsville, Wolf avait dit à tous ce qu'il avait entendu de l'expédition, bien que l'on sût à quel point que la radio du système pouvait contenir de mensonges et de propagande. Vers le milieu de l'après-midi, un certain nombre de villageois, parents et amis proches des assaillants pour la plupart, guettaient anxieusement tout signe de véhicule dans la vallée en contrebas.

Candy et Heather ne faisaient pas exception. Comme elles avaient accepté le fait que leurs destins étaient entremêlés à celui de Trebor, leurs projets à venir dépendaient de son retour, sain et sauf.

Sifen, qui les avait invitées, avec quelques autres, à l'aider à couper les mauvaises herbes et à faire de l'arrosage dans le jardin communautaire, remarqua leurs coups d'œil inquiets lorsqu'elles arrivèrent.

« Il vaut mieux s'y habituer. Soit ils reviennent, soit ils ne reviennent pas », leur dit-elle.

« Donc, c'est toujours comme ça ? » demanda Heather.

« Je dirai que la plupart des femmes du village ont passé plusieurs jours ou plusieurs semaines par ans à se demander si leur homme allait revenir. »

« Bon sang, comment peut-on vivre ainsi ? » demanda Candy.

« Je me dis qu'il n'y a pas d'autre manière d'empêcher le meurtre de notre race par les Muspelheimers. Nous n'avons donc pas le choix », répondit Sifen.

« Pas étonnant que vous aimiez vos hommes comme vous le faites. Chaque jour peut être le dernier », fit remarquer Heather.

« Il y a de ça », fit Sifen. « Mais ce n'est pas tout. Nos hommes sont des vrais de vrais, ils ont le courage de mettre leur vie en jeu, sans arrêt et tant qu'ils vivent. Il n'y a rien de tel que d'être aimée par un homme véritable. »

Des comparaisons entre le corps svelte de Trebor et l'image dégoûtante de Sid Cohen fusèrent dans leur esprit. Heather repensa à son baiser, quand ses lèvres s'étaient si délicatement posées sur les siennes, tandis que Candy songea à son doigt qui avait tracé une ligne sur son mollet dénudé. Elles se regardèrent l'une l'autre.

« Nous sommes accros, on dirait ? » demanda Heather.

« J'en ai peur », reconnut Candy.

Les heures passèrent. L'après-midi se mua en soir, et le soir en nuit. Il n'y avait toujours aucun signe des soldats de la DBP. Les filles, pour finir, fatiguées de leurs quelques heures de sommeil la nuit précédentes, cessèrent d'attendre.

Elles se soignèrent avec le baume d'Anna et se couchèrent nues sous les draps.

« Je ne voudrais pas d'autre concubin que Trebor. Et toi ? » demanda Candy.

« Pareil. Personne ne lui va à la cheville. C'est effrayant. Que va-t-il se passer s'il ne revient pas ? »

« Tais-toi. Nous venons de décider de l'aimer », marmonna Candy. Puis, s'apercevant que le mot ne convenait pas, elle se corrigea. « Je veux dire, d'être de vraies épouses. »

« Mais peut-être que c'est cela, aimer ? » murmura Heather. « Qui sait ? Ce serait bien d'être traitées comme ces gars-là traitent leurs femmes. Même quand elles sont enceintes avec leurs gros bidons, on peut voir que leurs hommes les aiment. »

« C'est peut-être pour ça que leurs femmes ne sont pas jalouses les unes des autres. Parce que les hommes n'abandonnent pas leurs épouses pour une nouvelle. »

« Ça doit être ça », fit Candy, qui ajouta après réflexion : « sauf quand ils se font tuer. »

Sur cette note sombre, elle se turent, puis s'endormirent.

Vers quatre heures du matin, Trebor et ses compagnons arrivèrent à Mathewsville. Fatigué comme il l'était, Trebor voulait remettre l'heure du bain à plus tard lorsqu'il découvrit le duo qui dormait dans son lit. À la lumière vacillante de sa lampe à pétrole, il vit que les draps découvraient leurs corps nus et les méchantes zébrures qui décoraient leurs peaux.

Comme il faisait frais dans le chalet, il les borda et leur ajouta une couverture. Puis il revint à la cuisine, alluma le four à bois et fit chauffer un baquet d'eau. Un bain chaud pourrait être aussi délassant que le sommeil, se dit-il. Quelques minutes plus tard, il épongeait la crasse et la sueur de sa marche forcée tout en buvant une tasse d'hydromel.

Les filles ont reçu une rude punition, songea-t-il. Il espérait qu'elles en avaient retenu la leçon. Une récidive pourrait leur coûter la vie. La communauté avait des règles strictes, mais la survie commandait l'application impitoyable de certaines lois et d'un certain code d'honneur.

Il dut aussi reconnaître qu'il y avait autre chose dans ses pensées que la pure et simple décision altruiste de transmettre leurs gènes et les siens. *Je les ai dans la peau*, se dit-il, *malgré leur passé louche. Il n'y a pas plus idiot qu'un vieil idiot. N'oublie pas qu'elles mentent, qu'elles volent et qu'elles se droguent.* Cependant, avant d'éteindre la lampe et de se coucher dans l'un des lits des filles, il jeta à la dérobée un long regard sur leurs visages, si paisibles dans leur repos. Cinq minutes plus tard, il était mort au monde.

Heather se leva à l'aube, contrainte de faire l'araignée par le thé qu'elle avait bu au beau milieu de la nuit. « Aye », murmura-t-elle en se levant, le mouvement réveillant ses douleurs. En reprenant pleine conscience, elle aperçut la couverture. Candy s'était-elle levée en pleine nuit pour mettre la couverture ? Elle regarda la blonde dormant à ses côtés, se souvint l'avoir prise dans ses bras la nuit précédente sans en ressentir de gêne ou de culpabilité. *Peut-être que l'amitié avec une autre épouse est-elle possible, après tout*, se dit-elle.

Elle sortit de sous la couverture, glissa ses pieds dans ses chaussons avant de fouler le sol en bois froid. C'est au moment d'enfiler son peignoir qu'elle vit Trebor dans le lit d'à-côté. Elle se tint auprès de lui, fixant un long moment ses cheveux châtain et son profil nordique bien ciselé. *Tu aurais pu tomber sur bien pire ma fille*, se dit-elle en quittant la pièce à pas de loup en direction du petit cabanon.

Peu après, quand elle voulut allumer le four à bois, elle vit qu'il était encore chaud. Il ne devait pas être rentré depuis plus de deux heures à peine, conjectura-t-elle adroitement. Après avoir mis une bouilloire sur la plaque de fonte, elle revint dans la chambre.

Elle réveilla doucement Candy par de petites secousses. Quand la blonde ouvrit les yeux, la première chose qu'elle vit fut le visage de Heather à quelques centimètres d'elle, l'index posé sur la bouche. Heather lui montra Trebor, endormi. Candy fit oui de la tête et sortit du lit en silence.

Heather remarqua une énième fois la beauté classique de la blonde, qui faisait oublier les cicatrices qui lui striaient la peau. Je ne dois pas être jalouse, se semonça-t-elle. Les expériences des trois derniers jours défilèrent devant son œil intérieur. Comment Candy et elle avaient-elles pu changer en un si court laps de temps ?

En regardant une fois encore Trebor plongé dans un sommeil profond, elle se demanda ce que l'avenir proche lui réserverait, à lui et à son jeune camarade Éric...

Chapitre IV : Le sauvetage

Dory Johnson, seize ans, avait peu de temps à consacrer au passé, comme la plupart des filles de son âge. Les adolescents sont tournés vers l'avenir, et celui de Dory semblait abriter des possibilités infinies de plaisir et d'adulation. Comme elle était l'une des rares blanches de son lycée de banlieue, Dory était la cible des skraelings de toute couleur et de tout lignage, qui l'assaillaient de leurs attentions et demandes de rendez-vous. Parfois aussi, quelques blancs de son âge tentaient timidement leur chance.

Malheureusement, les quelques blancs du lycée étaient si mortifiés par la propagande culpabilisatrice du système et par la peur des lois anti-blanches qui servaient à punir les mâles blancs dès qu'ils s'écartaient, même de façon infime, de l'humble servilité que l'on attendait d'eux, qu'ils restaient socialement invisibles.

Ce soir-là, Dory était en proie à un dilemme qui ne lui était pas inconnu. Quel cavalier devait-elle choisir pour la soirée dansante de la rentrée des classes ? Elle avait réduit ses options à deux candidats. Le premier était un nègre pétulant au verbe haut, capitaine de l'équipe de basket-ball. Le second était un mexicain qui finançait ses vêtements dispendieux et sa nouvelle voiture de sport en revendant divers narcotiques à ses camarades de classe.

Sous le climat moral qui dominait toute la société, y compris les enseignants, Dory ne manquait pas d'expérience érotique avec les deux sexes. Même si elle n'était plus vierge au sens physique du terme, à la suite d'une aventure lesbienne lors de laquelle sa partenaire avait utilisé des sex toys façonnés à l'imitation des organes sexuels masculins, elle avait jusque-là évité les rapports vaginaux avec les garçons, non sous l'effet d'une quelconque inhibition, mais de peur de tomber enceinte ou malade.

Elle avait depuis longtemps découvert sa capacité à tirer profit de ses charmes et à manipuler ses soupirants, armes dont elle usait sans vergogne. Délaissée par sa mère alcoolique et par son père, avocat et menteur, elle était solide, pleine de sens pratique, astucieuse et centrée sur elle-même. La drogue, les disputes et les stimulations sexuelles variées faisaient partie intégrante de son monde.

Mais son bavardage incessant à son propre sujet précipita son enlèvement, qui n'avait pas été prévu si tôt. Elle avait avoué à un ami qu'elle voulait « faire la totale » avec un skraeling. Cet ami, secret sympathisant de la DBP, avait pu par certains canaux communiquer l'information à une autre personne, qui à son tour l'avait transmise de façon codée sur une fréquence radio à une heure fixée à l'avance.

Wolf, responsable des communications, était arrivé au chalet d'Éric pour lui annoncer que les temps étaient mûrs. Éric le dit à Trebor et, en toute hâte, ils concoctèrent leur plan.

« On ne peut pas le faire ce soir », fit Trebor.

« Je sais, mais demain soir, il ne devrait pas y avoir de problème. Nous avons tous les renseignements qu'il faut. » Éric était inquiet. Bien qu'il n'eût vu Dory qu'en photographie, il s'était entiché d'elle. Évidemment, il ne pouvait pas savoir que sous son joli visage innocent rôdait un esprit intrigant, retors et absolument utilitaire.

Dory habitait chez ses parents dans une demeure huppée, nichée auprès d'un golf 18 trous au Nord d'Arvada, une banlieue au Nord-Ouest de Denver. Mis à part les expédients qu'il faudrait trouver en cas d'obstacles imprévus, les plans d'enlèvement avaient été maintes fois ruminés dans l'esprit d'Éric.

Le lendemain, alors qu'ils roulaient au pas sur les routes cahoteuses et non-entretenuées, Trebor avisa Éric des problèmes qu'il allait rencontrer avec une future concubine colérique, effrayée, gâtée, lavée du cerveau et globalement incapable.

« Tu m'en diras tant », répondit Éric. « Mais c'est toi-même qui disais que les femmes sont incroyablement adaptables, surtout lorsqu'elles sont jeunes. »

« C'est vrai, mais n'oublie pas que celle-ci a vécu dans un luxe auquel les rois et les reines du temps jadis n'ont jamais accédé, même en songe. Elle n'a absolument aucune expérience du monde réel et elle est incapable d'accomplir une quelconque tâche avant qu'on ne la lui enseigne. En plus, attends-toi à de la résistance. »

Le jugement de Trebor fit son effet dégrisant, au point qu'Éric glissa dans une méditation silencieuse pendant plusieurs heures. À la nuit tombée, au moment où ils pénétraient dans le territoire du système, ils reprirent leur conversation, strictement militaire, passant en revue les aléas possibles de la mission.

Le terrain de golf et le pavillon du country club étaient ceints d'une barrière grillagée de deux mètres et demi de hauteur. Une porte d'accès, qui donnait sur un chemin emprunté par les livreurs, existait à l'autre bout du terrain de golf, à l'extrême opposé du pavillon. Ouvrir cette porte serait un jeu d'enfant pour Trebor. Mais il faudrait garer la voiture avant de pénétrer sur le terrain et d'aller à pied jusqu'à la maison des parents de Dory pour se cacher des vigiles, qui passaient leurs nuits à arroser et couper le gazon.

Vêtus de tenues sombres et équipés de leur panoplie d'armes et d'outils, les deux assaillants arrivèrent à destination, devant une maison en briques à deux étages, quelques minutes avant minuit. Aucune lumière n'y était visible. En apercevant deux voitures hors de prix dans le garage, ils présumèrent que la famille était déjà endormie.

À leur grande joie, ils purent ouvrir une porte de service, dans le dos du manoir, qui n'était pas fermée.

« Ces rupins doivent se sentir en sécurité, ma parole », murmura Éric.

« Uhm... », fit Trebor pour toute réponse.

À cause de son isolement, la maison était trop sombre pour être explorée sans l'assistance de leurs petites lampes-torches. Leur reconnaissance du rez-de-chaussée ne leur fit trouver aucune présence humaine. Après avoir gravi l'escalier à pas de loups, ils tombèrent sur une demi-douzaine de portes, toutes fermées. Il n'y avait pas moyen de savoir quelle était la chambre de Dory et il faisait trop noir pour passer en revue les chambres sans les lampes de poche, qui réveilleraient sans doute leurs occupants. Il fallait donc se résoudre à employer la manière forte. Ils murmurèrent, debout devant le couloir : « On pourrait commencer ici par la première porte. »

« D'accord, j'y vais le premier ». Éric était pressé d'agir.

« Très bien. »

Lentement, silencieusement, Éric fit tourner la poignée de porte. Il faisait si noir qu'ils n'y voyaient goutte. Soudain, Trebor alluma sa lampe-torche et illumina ce qui ressemblait à un studio ou à un bureau. Il n'y avait personne dans cette pièce à part les deux assaillants. Chacun d'eux poussa un soupir frustré parce que la tension allait devoir recommencer.

La deuxième porte donnait sur une chambre d'ami déserte, elle aussi. La troisième chambre était occupée, mais pas par Dory malheureusement. La lampe-torche de Trebor fit apparaître un couple qui dormait dans un lit gigantesque. L'homme, spécimen ventripotent d'une cinquantaine d'années, fut réveillé presque instantanément. Il cacha la lumière de sa manche et bégaya : « Mais bon sang, qui êtes-vous ? »

Éric alluma la lumière de la chambre et ferma la porte. Les deux assaillants étaient là, debout, tendant leurs pistolets 9 mm devant le lit. La femme se réveilla, vit les assaillants de la DBP et poussa un hurlement.

« La ferme », fit Trebor, d'une voix calme mais menaçante, pointant son arme sur la face de l'hystérique. Son cri s'arrêta net. « Je ne sais pas qui elle a réveillé. Tu ferais mieux d'aller chercher ta poule », conseilla Trebor.

Alors qu'Éric partait à la recherche de la chambre de Dory, Trebor se mit à attacher ses parents avec du ruban adhésif, au niveau des poignets et des chevilles. La mère de Dory était une plutôt jolie femme, malgré des signes de fatigue et de vie dissolue. D'une voix tremblante, elle demanda : « Qu'est-ce que vous nous voulez ? »

« Votre fille, tout simplement », répondit Trebor. Il fut dégoûté de lire le soulagement sur le visage de cette femme. Elle devait savoir quels terribles destins attendaient celles qui étaient enlevées, mais elle s'en moquait de toute évidence, tant que sa carcasse décadente était sauve.

« Pourquoi notre fille ? » demanda l'homme en surpoids.

« Pour la sauver », répondit Trebor, laconique.

« La sauver ? Mais de quoi ? »

« Des non-blancs avec qui elle veut sortir et coucher », expliqua Trebor.

« Mais il n'y a aucun mal à ça. Nous sommes tous égaux. On ne peut pas être racistes ! » Le mantra du système craché par l'obèse donna un haut-le-cœur à Trebor.

La femme mit son grain de sel. « Mais bon sang, mon aînée est mariée à un afro-américain ». Sans le savoir, ils venaient de signer leur arrêt de mort.

Pendant ce temps, Éric arpentait le couloir, ouvrait les portes et allumait les lumières. Les deux premières chambres étaient vides. Dans la troisième, il découvrit que Dory avait bien été réveillée par le hurlement de sa mère. Un téléphone en main, elle était sur le point de composer le numéro d'urgence de la police. D'un bond, il fut sur elle et lui arracha l'engin.

Ils se toisèrent l'un l'autre. Vêtue d'une courte nuisette qui dévoilait ses jambes bien galbées et la silhouette de ses seins fermes et juvéniles, Dory était une vision excitante pour lui, malgré la tension du moment. Son nez mutin, ses lèvres boudeuses et ses quelques taches de rousseur ornaient son visage aux traits fins, encadré de cheveux châtain-clairs flottants. Malgré son air effrayé, c'était un joli brin de femme.

Dory voyait pour sa part un jeune homme trapu mais bien fait de sa personne, qui pointait un pistolet qui était à ses yeux une pièce d'artillerie.

« Ne me faites pas de mal, je vous en prie », balbutia-t-elle.

Bien qu'en son âme aryenne il aurait préféré lui offrir du réconfort, Éric savait qu'il fallait créer chez sa captive un état d'esprit entièrement neuf, où l'on gagnait le respect et la compassion en rendant service à son peuple, à son concubin et à sa famille, pas par des plaintes ou des implorations. Sa réponse fut donc tranchante. « Tu as une minute pour t'habiller. Je te conseille une paire de jeans, un pull et des baskets », commanda-t-il.

Voyant Dory hésiter, il se mit à compter les secondes, tout en montrant son pistolet. Lorsqu'il en fut à dix, Dory obéit, trop effrayée pour penser au spectacle qu'elle offrait à l'intrus. Éric n'en rata rien.

Quelques instants plus tard, Éric et Dory étaient devant la porte de la chambre, dans laquelle Trebor parlait à ses parents.

« Je suis en bas dans une minute », dit Trebor, indiquant à son compagnon qu'il devait descendre avec sa captive au rez-de-chaussée et l'y attendre. Quand ils furent partis, Trebor se retourna sur le couple ficelé sur le lit.

« Des milliers de générations d'ancêtres ont lutté et sont morts pour qu'une beauté comme celle de votre fille puisse encore exister sur Midgard. Mais vous autres avez dit à vos filles de profaner leur héritage en s'accouplant avec des skraelings. Voici votre punition. » Ce disant, il plongeait son poignard dans leurs gorges, l'une, puis l'autre, d'un coup sec.

Nettoyant son arme sur une couverture, il marmonna des malédictions sur la mémoire de si viles créatures, puis rejoignit Éric.

« Pardon, mademoiselle, mais nous ne pouvons pas prendre le risque de vous laisser crier », fit Trebor avant de poser un rectangle de ruban adhésif sur la bouche de Dory. La saisissant chacun par un bras, ils traversèrent avec elle le terrain de golf enténébré et la posèrent sur le siège arrière de la voiture, à côté d'Éric.

Comme Trebor conduisait en direction du Blanc-Pays, Éric retira le ruban adhésif de la bouche de Dory.

« Où est-ce que vous m'emmenez ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

« Au Blanc-Pays », répondit Éric.

Comme Candy et Heather avant elle, Dory fut encore plus terrifiée en apprenant la chose. Certaine de faire face à un sort pire que la mort, elle glapit : « Mais pourquoi ? Pourquoi moi ? »

« Parce que tu es du bon matériel génétique et que j'ai besoin d'une concubine ».

« Euh... Ça veut dire une femme ? » Dory ne pouvait pas cacher sa stupéfaction. Pour toute réponse, Éric opina du chef.

« Et lui ? » demanda-t-elle en montrant Trebor.

« Oh, Trebor vient d'en acquérir deux tout récemment. Il ne s'intéresse pas à toi ».

« Deux femmes ? »

« Tout à fait. Ça te pose un problème ? »

Inquiète à l'idée d'offenser ses ravisseurs, Dory se hâta de reconnaître que cela ne la regardait pas. Comme il lui semblait qu'elle n'allait pas être torturée ou tuée, elle s'enhardit à poser des questions.

« Donc je suis censée être votre femme, mais je ne sais même pas votre nom ? » C'était une question.

« Éric. »

« Dites-donc, vous, en voilà une façon de faire la cour à une fille ! » Dory, qui voulait blaguer, maudit en silence le tremblement de sa voix.

Éric se dit que cette tentative comique était une preuve de courage, qu'il apprécia bien. « Pour faire des blagues dans ce genre de situation, il faut des tripes », dit-il d'une voix neutre, pensant que c'était de bon augure.

« Je ne me crois pas très courageuse », fit Dory dans un sanglot, avant de fondre en larmes. Nom d'une pipe, j'ai pensé à tout sauf à prendre un mouchoir pour une femme en pleurs, se dit Éric. Il fouilla dans un sac et en sortit un bonnet de laine qu'il tendit à sa captive éplorée, sans dire un mot.

Un silence s'ensuivit, que Dory trouva embarrassant et qui se poursuivit après qu'ils eurent commencé leur ascension dans les montagnes. Mille et une questions s'agitaient dans sa tête, mais elle ne savait pas par où commencer ni comment ses questions seraient reçues. Déjà, son esprit excessivement pratique se demandait comment charmer, séduire ou prendre autrement le dessus sur son ravisseur, avant que n'apparaisse une possibilité de fuite.

Ce fut elle qui finit par briser la glace. « Je m'appelle Dory » dit-elle à Éric.

« Oui, je sais ».

« Vous connaissiez déjà mon nom ? »

« Bien sûr. Je ne prendrais pas n'importe qui comme concubine ».

« Vous m'avez espionnée », lança-t-elle.

« Eh bien, quelqu'un l'a fait pour nous ».

« Et si je ne veux pas devenir votre femme ? »

« Disons que tu n'as pas tellement le choix. D'ailleurs, depuis quand les femelles décident-elles ces choses dans la nature ? Les mâles se battent entre eux pour le droit à se reproduire et la femelle va au vainqueur. De cette façon, les meilleurs gènes se reproduisent. »

Dory réfléchit un instant, puis se lança. « Mais les gens ne sont pas des animaux ».

« Dis-moi où et quand les hommes ne font pas partie du règne animal ? » répliqua-t-il.

Après un instant, elle répondit : « Disons que je n'avais pas pensé à la chose sous cet angle ».

Le reste du voyage à Mathewsville se passa à peu près comme lors du transport de Candy et Heather, quelques jours auparavant. Ils autorisèrent Dory, nerveusement et physiquement épuisée, et plus jeune également, à prendre une pleine ration de sommeil dans la cahutte du relais de poste.

Contrairement à celle de Candy et Heather, l'arrivée de Dory à Mathewsville était attendue par les villageois, qui lui firent bon accueil. En recevant une telle abondance de salutations d'inconnus, Dory avait du mal à savoir si elle était la victime d'un enlèvement ou une altesse royale. Quoiqu'il en fût, deux jeunes femmes, pas tellement plus vieilles qu'elle, lui mirent le grappin dessus. La première, qui était enceinte, s'appelait Sheila et son amie, Linda.

Linda, qui avait un bébé dans les bras, était du genre entreprenante. « Viens avec nous, nous allons nous occuper de tes habits et tout ». Sa proposition était dite sur un ton qui laissait peu de place à la discussion.

« Et lui, alors ? » fit Dory en montrant Éric, en grande conversation avec un groupe de villageois. Elle avait du mal à concevoir que son ravisseur se montrât si peu attentif à ses allers et venues ou à une éventuelle évasion.

« T'inquiète », avisa Sheila. « Nous te montrerons ton chalet s'il ne vient pas. »

Dans le magasin du village, pendant qu'on l'approvisionnait en vêtements et en articles pour femmes, Dory s'aperçut que les deux filles étaient vraiment désireuses de lui parler du Blanc-Pays, de Mathewsville, d'Éric, ou de tout ce qui pourrait l'intéresser.

« Il y a quelques filles qui te jalouent un peu, mais ne t'en fais pas, ça leur passera », lui confia Linda.

« Jalouses de moi ? » Dory ne comprenait pas.

« Ouais, Éric est une bonne prise et deux ou trois d'entre elles voulaient être ses premières concubines. »

« Une prise ! Ce serait lui la prise ? Mais il m'a kidnappée ! » Dory cachait assez mal son sarcasme.

« Tu vas bien vite te rendre compte que tu as été sauvée, pas kidnappée. Moi, en une semaine, j'ai su que j'avais été sauvée », rétorqua Sheila.

« Tu as été kidnappée toi aussi ? » s'enquit Dory.

« Toutes les deux, et on dit sauvées, pas kidnappées », reprit Linda.

« Vous n'avez jamais essayé de vous enfuir ? »

« Nous enfuir où ? Éric ne t'a-t-il pas dit que c'est le dernier endroit pour les Blancs sur terre ? » poursuivit Linda, patiente.

« Mais c'est trop fort nom de bleu ! » s'exclama Dory. « Hier, j'étais tranquille chez moi, et là je me retrouve dans la nature à deux doigts d'être mariée à un gars que je ne connais pas et qui vient de me kidnapper. Alors dites-moi, est-ce que je suis censée monter sur son lit pour qu'il me saute comme un sauvage pendant la nuit ? »

Sheila sourit. « Qui sait ? Je me suis posée les mêmes questions le jour de mon sauvetage. Les Blancs-Paysans ne sont pas du genre à maltraiter les femmes. Quand tu seras prête, je suis sûre qu'il le sera, lui aussi. »

« Mais si je ne le suis pas ? Je veux dire, ce n'est pas un mariage, en tout cas pas un mariage tel que je le connais. »

« Oh, Éric est un beau jeune homme et toi, tu es en bonne santé. Tu seras prête en temps voulu, et tu en auras envie, je t'en fiche mon billet. »

Dory s'irrita fort des certitudes de Sheila, mais jugea plus prudent de ne rien laisser transpirer de sa colère, préférant en savoir davantage sur son ravisseur.

« Au fait, quel âge a-t-il, Éric ? »

« Dans les vingt-six ans, je crois », dit Linda.

« Un peu vieux pour une fille qui vient d'avoir seize ans, ne trouves-tu pas ? »

« Aucun Blanc-Paysan n'a le droit de prendre une concubine et de se reproduire avant d'avoir prouvé sa valeur dans la bataille et d'avoir tué des ennemis de notre peuple », lui apprit Sheila. « C'est pour cela que les Blanc-Paysans ont souvent entre dix et vingt ans de plus que leurs concubines. Quand une fille commence à avoir ses règles, à développer ses attributs féminins et à s'enticher des garçons, c'est la nature qui lui dit qu'il est temps de s'accoupler. »

« Tu veux dire qu'Éric est un tueur ? »

« Les soldats tuent leurs ennemis et les ennemis de notre peuple, n'est-ce pas ? » demanda Linda.

« Ma foi, oui, j'imagine. »

« Ce qui ne les empêche pas d'aimer leurs concubines et leurs enfants, non ? »

« Tu dois avoir raison ».

« Donc, où est le problème ? »

« Eh bien, c'est que tout cela est nouveau pour moi, je n'ai pas eu le temps de m'y faire », bredouilla Dory.

« Voilà, c'est à peu près tout ce dont tu as besoin pour le moment », fit Linda en lui montrant une bonne pile d'affaires. « Viens, nous allons t'aider à porter tout ça chez toi. »

Non sans calcul, Dory posa la question suivante : « Vous ne m'avez toujours pas dit si je dois coucher avec lui ce soir ».

« Tu n'as pas à t'inquiéter, crois-moi », répondit Sheila avec un air entendu qui contraria Dory.

« Eh bien, si c'est comme ça... De toute façon, j'avais prévu de laisser tomber cette histoire de virginité dans pas longtemps ». Un humour désabusé pointait dans sa remarque.

« Comme tu dis, ma fille. L'humour par temps d'orage est une preuve de courage », répondit Linda avec une petite tape rassurante sur l'épaule.

C'est la deuxième fois que j'entends ça de la journée, pensa Dory.

Il faisait nuit quand elles arrivèrent, au bout d'une marche de plusieurs centaines de mètres dans le sous-bois, devant un chalet que Linda reconnut comme étant celui d'Éric. « Et le tien aussi », ajouta-t-elle.

Sans aucun reflet des lumières de la ville, la nuit était d'un noir d'encre. Dory n'avait jamais fait l'expérience d'une nuit pareille. Ça fout les jetons, se dit-elle.

« Bien. Éric n'est pas encore arrivé. Nous pouvons t'installer », annonça Sheila. Elle alluma une lampe à pétrole qui illumina un grand intérieur assez vide.

Il y avait une sorte de cuisine, avec table, chaises et four à bois, un évier, une réserve d'eau et un placard dans un coin de la pièce. Au coin opposé, un lit moderne deux places, entouré de façon incongrue de meubles sans apprêt, dont une commode, un fauteuil à bascule et une lampe sur pied. Les habits de l'homme étaient suspendus à un portant.

Au troisième coin, il y avait une baignoire raccordée à un tuyau visible. Ce coin était à l'évidence destiné à devenir une future salle de bains. Dispersés un peu partout, des outils, des armes, des munitions, des livres et d'autres équipements d'homme et de révolutionnaire.

S'ajoutait au déplaisir de cette première impression le froid du chalet, inoccupé depuis bientôt deux jours. Dory frissonna à l'idée que cette cabane deviendrait son « chez soi ».

« Ne t'inquiète pas, tu vas le dresser en deux temps trois mouvements, et à vous deux, vous en ferez quelque chose de joli en une semaine », dit Linda.

Dory avait des doutes. « Le dresser ? Moi ? Mais c'est un dangereux. »

À la grande surprise de Dory, Linda et Sheila pouffèrent de rire, se répétant « un dangereux » à qui mieux-mieux. Puis Linda présenta lui fit ses excuses : « Désolée, nous ne rions pas de toi, c'était l'idée qu'un blanc-paysan puisse faire du mal à sa concubine ».

« Eh bien, il y a eu un cas une fois. Tu te souviens du vieux Ralph ? » demanda Sheila à Linda.

« Ouais, mais c'est de la chair à corbeau, enfin, c'en était », répondit Linda.

« Qu'est-ce que vous appelez de la chair à corbeau ? Qu'est-il arrivé à Ralph ? » demanda Dory.

« Ralph battait sa femme et picolait. Il habitait à Mathewsville il y a un an environ. Il causait du tort au moral du village et ne s'était pas corrigé malgré des avertissements répétés. Donc nous l'avons pendu, là derrière dans la clairière », expliqua Sheila.

« Nous l'avons pendu ? » demanda Dory.

« Eh oui, tout le village a voté à son procès. Une pendaison publique marque les esprits. »

Linda mit son grain de sel. « Ce qu'il faut comprendre, c'est que sur leurs terres et dans leurs cultures, les Blancs aryens ne maltraitent pas leurs femmes et ne permettent pas qu'on le fasse. Alors quand tu as sous-entendu qu'Éric pourrait te faire du mal, nous n'avons pu qu'en rire. »

Sheila ajouta : « Mais ne te fais pas de fausses idées. Si une femme devient trop agressive ou se met à déconner, son homme peut lui mettre une fessée déculottée pour lui apprendre à se tenir. Mais il faut une bonne dose de provocation avant d'en arriver là. Donc, à moins que tu ne cherches des noises à Éric, il sera facile à dresser ».

« Je n'arrive toujours pas à comprendre ce que vous entendez par dresser un homme. » Dory jouait à la sotte, car elle était déjà experte dans l'art de mener les hommes par le bout du nez.

« Si sa femme est heureuse et désireuse de le satisfaire, en particulier au lit, l'homme blanc fera tout ce qu'il peut pour la contenter. Et quand je dis tout, c'est tout ! Dans les pays aryens, les femmes ont toujours occupé le pouvoir dans les coulisses. Laisse ton homme défendre la nation et procurer à toi et ta famille tout ce dont vous avez besoin et envie. Tant que tu flatte son ego et que tu lui fais croire qu'il est le roi de la maisonnée, il sera ton esclave. Presque littéralement et sans s'en rendre compte, il deviendra un esclave heureux et consentant. »

« Bon ! Trêve de palabres ! On a du pain sur la planche », s'exclama Sheila. « Linda, pourquoi n'aides-tu pas Dory à ranger ses habits et ses trucs pendant que j'allume le chauffage ? J'imagine qu'Éric et Dory voudront de l'eau chaude pour leur bain et ils doivent avoir une faim de loup. Je vais voir si Éric a quelque chose à faire mijoter. »

Linda posa son bébé sur le lit, au fond du chalet.

« Comment s'appelle-t-il ou elle ? » demanda Dory.

« Magni, c'est un garçon. »

« Quel âge a-t-il ? »

« Cinq mois. »

« Tu es là depuis longtemps ? » demanda Dory.

« Deux ans environ. »

« Tu avais peur, au début ? »

Après avoir remis de l'ordre dans la commode pour faire de la place pour les affaires de Dory, Linda répondit.

« Eh bien oui, pendant un jour à peu près, ou peut-être moins. J'étais surtout confuse et surprise. Choquée, sans doute, par le changement soudain et quand j'ai vu qu'on m'avait menti toute ma vie au sujet du Blanc-Pays. Moi aussi, j'étais au lycée et soudain j'ai compris que la nature me disait que j'étais une femme. J'avais quinze ans à l'époque. Il m'a fallu quelques jours avant de m'installer. »

« Moi, j'ai seize ans et je suis lycéenne aussi, en première. Enfin, j'étais en première ».

« Ma foi, tu passeras assez vite d'élève à professeur. Je crois que le village veut que Sheila quitte le jardin d'enfant et passe maîtresse des CE2. Elle aura bientôt son bébé. »

« L'ancienne vie ne te manque-t-elle pas ? » demanda Dory.

« Foutre non, rien de rien ! Le système tout entier est anti-blanc et pourri, et puis je méprisais mes parents ».

« Mes parents sont plutôt dégoûtants, eux aussi », avoua Dory. « Maman est une ivrogne et papa est un menteur de politicien. Personne ne croit jamais ce qu'il dit. Il est aussi avocat, et tout le monde sait ce qu'ils valent. »

« Eh bien, tu apprécieras l'honnêteté des gens d'ici », fit Linda. « Mais il va falloir que tu te fasses à des conditions de vie plutôt primitives. »

« Je vois ça. D'ailleurs, dis-moi, est-ce qu'il y a un cabanon pour aller au petit coin ? »

« Oui, mais les hommes sont en train de faire un tout-à-l'égout. Nous espérons avoir des toilettes modernes au printemps ».

Lorsqu'elles eurent fini leurs préparatifs, Linda reprit son bébé et elles s'assirent toutes trois autour de la table, tandis que des seaux d'eau chauffaient sur la plaque, à côté d'un ragoût de thon dans sa casserole. Sans cérémonie, Linda déboutonna son chemisier et allaita Magni.

« Je ne connaissais personne qui allaitait », fit remarquer Dory.

« C'est une honte. La nature prescrit le lait maternel. En plus, j'aime allaiter. Cela me donne l'impression d'être protectrice et maternelle, et tout ça ».

« Et ça te fait mal ? »

« Nan. C'est plutôt agréable, tant qu'ils n'ont pas fait leurs dents. J'ai entendu dire qu'ils pouvaient être turbulents à ce moment-là. »

« Combien de temps vas-tu le faire ? » demanda Dory.

« Deux ans, je pense. C'est bon pour lui, et en plus, une femme ne tombe pas enceinte tant qu'elle allaite. Un bébé tous les trois ans à peu près, c'est correct. »

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Éric franchit le seuil. Après avoir fait deux pas, il s'arrêta pour observer la scène. « Tiens, tiens ? Une réunion des commères qui commentent mes défauts, à ce que je vois ».

« Oui, et on n'a pas fini de faire l'inventaire », rétorqua Linda. Cette vive répartie prouvait une évidente affection.

« Si tes réservoirs de lait grossissent encore un peu, nous pourrions arrêter nos importations de produits laitiers », répondit Éric, un œil posé sur ses imposantes mamelles.

« Figure-toi qu'Alf ne s'en plaint pas », se vanta Linda. Éric mit haut les mains comme s'il se rendait, en disant : « Je ne me permettrais pas de discuter le jugement d'Alf ».

« Bon, on ne va pas tarder », fit Sheila en se levant. Feignant de le réprimander, elle lui dit : « Éric, tu traites Dory correctement. Elle n'a pas l'habitude de ce genre de taudis de célibataire sauvage. »

« J'imagine que ça veut dire que vous n'avez pas passé toute l'heure à chanter les louanges de mes vertus innombrables, pas vrai ? » s'enquit-il auprès de Sheila.

« Le niveau monte, heureusement que j'ai mis mes bottes. Allez, cocotte, on met les voiles », décocha Linda.

En souhaitant à Dory bonne chance avec ce « barbare qui joue au malin », le duo prit congé, en promettant de se revoir le lendemain.

Il y eut un long silence gêné quand ils se retrouvèrent seuls à seuls. Puis Éric dit : « Salut ».

Dory ne fit qu'un hochement de tête pour lui montrer qu'elle l'avait entendu.

« Cette maison n'a rien de très impressionnant, comparée à ce que tu as connu, pas vrai ? »

« Tu sais manier l'euphémisme, on dirait », répondit Dory d'un air sardonique.

« Eh bien, on va faire avec. » Il y avait dans la voix d'Éric quelque chose de tranchant et de dangereux. Il regarda Dory droit dans les yeux en s'asseyant devant elle de l'autre côté de la table.

« J'ai des excuses à te faire, pour des raisons évidentes, mais il y a une chose que je ne tolérerai pas, c'est de voir une petite salope sarcastique qui fait sa snobinarde comme une enfant gâtée. Je n'ai pas prévu de te battre, mais si tu n'arrives pas à être au moins polie, ma ceinture et ton popotin pourraient bien faire connaissance, ce qui risque d'être plutôt désagréable. Ce que je demande, c'est une courtoisie minimale, compris ? »

Dory, qui avait pris le parti de marchander en usant de ses charmes, releva la tête avec autant d'insolence qu'elle put. « La courtoisie te suffirait ? D'accord, je vois qu'il n'y a qu'un lit par ici », dit-elle.

« Et alors ? Il n'est pas assez grand ou pas assez beau pour toi ? »

« Donc tu veux que je dorme avec toi ce soir, n'est-ce pas ? » Son ton moqueur eut le don d'exaspérer Éric, qui voulait que Dory fit le premier pas sur le terrain du sexe. Sa voix était pleine de colère. « Si j'en ai envie, je te désape, je te cloue au pieu et je te prends à la hussarde. Je t'ai capturée en territoire ennemi et j'exerce mon droit de conquête. C'est comme ça que ça marche depuis des centaines de milliers ou des millions d'années. Mais jusqu'à maintenant, je me suis abstenu, tu vois ? »

Sentant que le moyen de marchandage qu'était son corps perdait de sa valeur et voyant la colère d'Éric, Dory acquiesça mollement. Se souvenant des remarques de Sheila et Linda et sous la menace du ceinturon, elle se rendit compte du danger de la fessée déculottée si elle n'apaisait pas son ravisseur furieux.

Puis l'inattendu survint. Éric ouvrit un tiroir derrière un râtelier à fusils et se retourna avec à la main un pistolet rangé dans son étui.

« Lève-toi », ordonna-t-il. Hésitante, elle obéit, et il accrocha l'étui et l'arme à sa ceinture.

« Voilà qui va te protéger contre tout danger que tu pourrais rencontrer à Mathewsville, y compris ce que tu pourrais appeler à tort un viol », lui dit-il. « Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas le droit de te prendre dès que j'en ai envie. Mais je sens l'odeur de la soupe. Va voir si le dîner est prêt. »

La furie froide qui s'entendait dans sa voix résonnait aussi dans son langage corporel. Dory vit qu'elle l'avait poussé dans ses retranchements.

« Je ne te traitais pas de violeur », protesta-t-elle de la façon la plus conciliante qu'elle put.

« Si. Fais ce que je t'ai dit. » Il montra du doigt la cuisine, la rage au cœur.

Pourquoi ne pas me contenter de le séduire, de lui dire qu'il est beau et de me donner à lui ? Bon Dieu, quelle créatine, se dit-elle. Elle devait désormais trouver de quoi faire amende honorable et réussir à le calmer. Il était douteux qu'il puisse être amené à croire qu'une offre sexuelle puisse être sincère après ce qu'elle venait de lui dire, touchant au lit et au sexe.

Elle farfouilla dans les placards et trouva les assiettes et les couverts pour mettre la table. Elle ne savait pas combien de temps le ragoût devait cuire, mais un coup d'œil dans le four lui montra qu'il n'était pas encore brûlé et elle décida de l'y laisser cuire un peu plus.

Puis elle se souvint qu'elle devait aller au petit coin, mais la marche à l'extérieur lui faisait peur. Elle prit son courage à deux mains, alla voir Éric qui s'était installé sur la chaise à bascule près du lit, un livre à la main.

« Je dois aller aux toilettes », lui-dit elle le plus docilement du monde.

« D'accord. »

« Est-ce que c'est dangereux ? » demanda-t-elle.

Il fit non de la tête, fit une petite tape sur le pistolet qu'elle portait à la ceinture, puis ajouta : « lampe-torche » en montrant du doigt l'étagère. « Tu vises et tu appuies sur la détente. Demain, je t'apprendrais tout sur les armes. »

Il est vraiment furax, se dit-elle en sortant du chalet. Elle se maudit encore d'avoir été si bête. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire s'il voulait baiser. Presque toutes les autres femmes étaient passées par là, et il fallait qu'elle tente encore de le séduire et de la chauffer, ou alors il lui arriverait des bricoles. Bon, il fallait tâcher de le faire bander, mais au moins il n'était pas mal fait de sa personne.

Bientôt, elle fut de retour, derrière son fauteuil à bascule. D'une voix douce et toute empreinte d'humilité, elle lui dit : « Je crois que c'est prêt. Si tu viens dîner avec moi, je serais courtoise, c'est promis. »

« Hmmm, j'ai faim », répondit Éric d'une voix monocorde où ne se lisaient ni pardon ni hostilité.

En mangeant, c'est lui qui engagea la conversation, ce que Dory vit comme de bon augure. Enhardie, elle dit : « Sheila et toi devez être bons amis, pas vrai ? »

« Ouais, ce sont de chic filles ».

« Dis donc, Linda n'était pas farouche en montrant ses nichons... » Dory cherchait à parler de sexe, pensant que c'était encore sa meilleure arme.

« Nan. Les habits ne servent qu'à protéger nos corps ou à nous tenir chaud. Ou c'est que les femmes ont l'air plus désirables quand elles portent des habits qui mettent en valeur leurs points forts et masquent les points faibles. Qu'en penses-tu ? »

« Tu veux dire que comme la nature nous a donnés ces corps, il n'y a pas de raison d'en avoir honte ? » demanda Dory.

« Je n'aurais pas mieux dit. Mais si les femmes n'étaient pas habillées, les hommes n'auraient plus le plaisir de les déshabiller. J'aimerais que ma femme ne me fasse que deviner ses charmes, avec une jupe courte ou fendue, ou un chemisier échancré par exemple. Ça me rend fou. D'ailleurs, en parlant de nudité, je poserai une couverture devant la baignoire après le repas pour que tu aies un peu d'intimité. J'imagine que nous puons comme des chèvres des montagnes après une si longue route. »

« Oui, ça serait bien. Merci. » La voix de Dory transpirait de sincère gratitude.

Éric changea de sujet. « Je crois qu'ils veulent que tu ailles aider Sheila demain à huit heures, à l'école. »

« D'accord. » Pour le moment, Dory faisait mine d'accepter humblement ses requêtes, bien que l'évasion restât son objectif premier.

« L'école finit à midi. Sheila t'emmènera déjeuner chez elle et te montrera comme un chalet peut être joli. »

« D'accord », dit-elle encore. Fidèle à la comédienne qui se cache en toute femme, Dory jouait à la perfection le rôle qu'elle s'était choisi, s'apercevant à quel point le jeu pouvait correspondre à la réalité.

Elle se mit d'elle-même à la vaisselle, tandis qu'il s'étendait sur le lit. En nettoyant la cuisine, elle jetait des coups d'oeil à Éric, pensant que c'était un beau mec plutôt bien fichu, fascinée de voir en lui l'union du soldat dangereux et du garçon charmant.

Pendant ce temps, Éric créait dans son esprit des images de Dory, nue et scintillante d'eau savonneuse de pied en cap.

« Je dois mélanger l'eau chaude de la cuisinière et l'eau froide du tonneau pour aboutir à la bonne température, c'est bien ça ? » demanda-t-elle quelques minutes plus tard.

« Tout à fait, mais attends, je vais te donner un coup de main. »

« Tu as du savon et une serviette ? »

Éric les lui donna. Puis, ayant pris le parti de la laisser faire le premier pas et rassemblant la force d'âme qu'il fallait pour résister à la prise de ce qui était désormais sien, il se rassit sur son fauteuil favori.

Dory s'immergea dans l'eau chaude et savonna tout son corps avant de songer à ses plans. Elle comprit qu'elle ne pourrait pas si facilement manipuler son ravisseur par des faveurs sexuelles, puisqu'il pouvait la prendre dès qu'il le voulait. Donc, conclut-elle, il faudra réunir enthousiasme, expertise et tentation pour lui inspirer de la passion, qu'elle pourrait tempérer avec de l'affection. Mais en attendant, plus de vacheries, se gourmanda-t-elle. C'est ainsi que commença sa campagne de séduction, forte de ruses féminines dignes de la conquête de César par Cléopâtre.

« Éric », héla-t-elle. « Est-ce que tu as du shampoing ? »

« Oui, quelque part. J'ai oublié, parce que je me sers de savon pour me laver les cheveux. »

« Ça t'embête de me l'apporter ? »

« Du tout ».

Alors qu'il hésitait derrière le paravent d'intimité, Dory, qui avait tout préparé pour lui offrir une stimulation visuelle, lui dit : « Ne sois pas timide. Ne penses-tu pas qu'on devrait parler ? »

Comme il lui donnait le shampoing, elle lui dit : « Et tu voudrais bien faire une autre petite chose pour moi ? »

« Quoi donc ? »

« Donne-moi un peu plus d'eau chaude. »

Alors qu'Éric allait à la cuisinière, Dory prit sa décision. Quand il revint avec un baquet d'eau bouillante, elle dit : « Attends une seconde que je me lève. Je ne voudrais pas m'ébouillanter. »

Elle posa une main sur son épaule et prit la pose la plus excitante possible pendant qu'il versait l'eau bouillante dans la baignoire, puis lui fit une petite bise sur la joue avant de se replonger abruptement dans l'eau. « Comme ça, ce sera parfait », triompha-t-elle.

Marqué de cette indélébile vision de perfection féminine, Éric retourna dans son fauteuil favori et tenta de se concentrer sur son livre, qui portait sur les armes les plus récentes des arsenaux du système. Sa tentative fut vaine.

Pendant ce temps, Dory réfléchissait aux événements du jour et à son avenir, tout en se prélassant dans le bain chaud. Il semblait bien, comme Linda et Sheila le lui avaient dit, qu'elle ne courrait pas de danger physique tant qu'elle jouerait le rôle de la tentatrice sexuelle et de la bonne épouse. Il semblait aussi qu'il était impossible de s'échapper de cet endroit, en tous cas pas sans une bonne dose de planification et quelques renseignements supplémentaires. Dans ces conditions, se dit-elle, pourquoi ne pas faire de nécessité vertu ? En outre, elle avait assez d'expérience sexuelle pour savoir qu'elle pourrait en retirer beaucoup de plaisir. Ses mains dérivant entre ses seins, elle sentit ses tétons s'ériger. Une main glissa lentement vers la zone de plaisir de son entrejambe et un frisson d'anticipation parcourut tout son corps.

À quoi bon attendre ? La semaine prochaine, demain ou ce soir, quelle différence ? C'est marre ! Ce sera ce soir, trancha-t-elle, toute frémissante.

« Éric », héla-t-elle.

« Oui, Dory ? » répondit-il, feignant l'exaspération.

« Aurais-tu un rasoir ? »

« J'en ai des pour hommes. »

« Tu veux bien m'en apporter un ? Il faut que je me rase les guiboles. »

Lorsqu'il arriva au bord de la baignoire, elle avait sorti une adorable jambe hors de l'eau, son pied reposé sur le bord en face d'elle. Il resta cloué sur place un moment, puis tenta de lui donner le rasoir.

« Ah bon ? Il faut que je me rase les jambes moi-même ? » feignit-elle de s'étonner.

Éric ne se fit pas prier. « Mais certainement pas, mademoiselle. »

« Voilà qui est mieux. D'abord une bonne dose d'eau savonneuse, puis tu vas d'ici à là », dit-elle, indiquant une bande de peau bien au-dessus du genou. Un badinage enjoué s'ensuivit, tandis qu'Éric s'adonnait à sa plaisante besogne.

Lorsqu'il eut fini, elle lui dit : « Tu voudrais bien t'éclipser le temps que je me sèche et que je me mette en chemise de nuit. Et puis ce sera à ton tour de prendre ton bain si tu veux partager mon lit ce soir. »

« Une femme à poigne, à ce que je vois », plaisanta-t-il, avant d'obéir à toutes ses injonctions. En enfilant une petite robe de nuit en flanelle, elle laissa artistement ouverts les boutons du haut pour lui donner l'eau à la bouche, tout concluant que les hommes étaient une sacrée bande de naïfs. De son côté, Éric pensait qu'elle était l'incarnation de la rêveuse innocence, une fille de la haute qui n'avait pas d'expérience du monde ni du sexe. *Quelle oie blanche ce bonhomme*, pensa-t-elle.

Pendant qu'Éric se dégringolait dans son bain, Dory annonça : « Je vais trouver un système de rangement pour nos affaires, d'accord ? »

« C'est toi le chef », héla-t-il en retour.

Et comment, songea-t-elle, tout en songeant davantage à ses séductions futures qu'au simple rangement.

Éric sortit du bain, enfila un jeans propre, puis remarqua que la lumière de la lampe avait été baissée, inondant le chalet d'un clair-obscur séduisant. Dory était allongée sur le lit, deux oreillers sous la tête, un genou en l'air dévoilant presque tout une cuisse excitante et bien galbée.

Elle lui fit signe du doigt de venir et d'une voix sirupeuse et roucouillante, elle lui fit cette invitation : « Et si on faisait connaissance ? »

« Seuls les Dieux savent ce qu'un homme doit faire pour contenter une femme. » Éric lui aussi savait être joueur.

« Ah bon ? Si c'est si difficile, laisse tomber ». Dory roula sur le ventre, faisant une moue exagérée.

« Pas de problème. Un blanc-paysan fait toujours son devoir », dit Éric en s'allongeant à côté d'elle, posant une main audacieuse sur sa jambe veloutée avant de la reposer sur une fesse ronde et parfaite.

« J'ai dit faire connaissance, pas peloter », jeta Dory, se tortillant pour retirer cette main indocile.

« Mais tu n'as pas dit où », fut sa répartie.

« Et si on le faisait de partout ? » lança-t-elle, se retournant pour montrer sa poitrine rebondie. En réponse, Éric acquiesça d'un feulement bas et rauque. Tandis qu'ils s'embrassaient, elle fit glisser ses mains le long de son dos

musclé, alors qu'il explorait son corps nubile et plantureux de ses doigts légers, mais lestes. Bientôt, l'allure du corps de Dory montra par des signes qui ne trompent pas que le plaisir qu'elle laissait entendre n'était pas entièrement feint.

Alors que, tout à son va-et-vient, il baisait et grignotait le dedans de ses cuisses fermes, douces et délicieusement galbées, le contrôle total qu'elle s'imaginait garder céda la place à des désirs impétueux.

« Arrête de chipoter », murmura-t-elle, cherchant à l'orienter vers un parachèvement. Prolonger l'anticipation pour augmenter le plaisir final était l'idée qu'Éric avait en tête.

Quand il finit par chatouiller son ultime zone érogène, tous ses calculs de contrôle et de manipulation s'étaient depuis longtemps évanouis. Toutes les fibres de son être étaient enflammées d'un besoin primordial.

Éric se retourna et l'embrassa sur la bouche lorsqu'elle gémit : « Maintenant ». Avec une passion sans limites, leurs corps firent d'un rythme synchrone la vieille danse horizontale de l'accouplement, jusqu'au moment où – si tôt déjà – survint l'inévitable et incontrôlable conclusion.

Ils se tinrent l'un à l'autre un long moment encore, refusant de laisser mourir ce moment.

Finalement, en soupirant : « Ah, c'était incroyable », Éric roula sur son dos. Dory se retourna pour le regarder et tracer de son doigt des traits sur sa toison pectorale, tout en pensant à faire quelque commentaire intelligent ou désinvolte. Pour une fois, elle se déprit de son baratin banal. « Ce n'est pas la première fois pour toi, je parie ? » lui dit-elle.

« C'est la première fois depuis longtemps ».

« As-tu connu beaucoup de femmes ? »

« Je ne crois pas qu'un honnête homme devrait le dire. »

« Pourquoi pas ? »

« Tu voudrais que tous les hommes avec qui tu l'as fait te l'aient dit ? »

« Je ne l'avais jamais fait avec un homme. »

« Ah bon ? » Son sourcil interrogatif et l'inflexion de sa voix lui montraient qu'il n'en croyait rien.

« Oui, je t'assure. »

« Moi je veux bien, mais tu n'étais pas vierge. »

« Je n'ai pas dit que j'étais vierge. Ce que je t'ai dit, c'est que je ne l'avais jamais fait avec un gars. C'est assez rare de nos jours. La plupart de mes copines l'ont fait quand elles avaient onze ou douze ans. Donc oui, tu es le premier. »

« Pourquoi as-tu attendu si longtemps ? » demanda-t-il.

« Je t'attendais », plaisanta-t-elle en lui donnant une bourrade sur les côtes.

« Tu m'en vois ravi », lui répondit-il en l'attirant vers lui pour lui donner un autre baiser.

« Mais qu'est-ce qui t'a poussée à attendre ? »

« Je ne voulais pas prendre le risque de tomber enceinte ou d'attraper une saloperie. Tu me croiras ou pas, mais je suis assez mûre pour mon âge, au moins pour les choses vraiment importantes. »

« Je vois ça », reconnut Éric, avant de tomber dans un long silence.

Un moment après, elle lui demanda : « À quoi pensais-tu ? »

« Tu es bien curieuse. »

« Alors, à quoi ? »

« Tu n'avais pas connu d'homme et tu n'étais pas vierge ? »

« Oh la la, tu veux vraiment savoir ? »

« Ma foi, ce n'est pas d'une importance cosmique, mais ça me chiffonne. »

« Tu me promets que tu ne vas pas te mettre en boule ? »

« D'accord. »

« Tu es sûr ? »

« Tu veux que je le jure sur les couilles velues de Thor ? »

« Pardon ? »

« Une façon de parler. Thor est le dieu de la force et de la virilité, autrement dit, il en a une paire, c'est une tournure humoristique pour affirmer quelque chose. »

Après un autre long silence, Dory dit : « J'avais quinze ans et je traînais avec une fille qui s'appelle Gloria. Un soir que j'étais chez elle et que nous étions seules, nous avons pris de la drogue et nous avons parlé de sexe. Elle a sorti son vibromasseur et de fil en aiguille... »

« Aïe ! Est-ce que ça t'a fait mal lorsque tu, enfin..., tu vois ? »

« Oui, un peu, mais quand tu es complètement défoncée tu t'en aperçois à peine. »

« Et cette liaison avec Gloria, combien de temps a-t-elle duré ? »

« Quelques mois à peine. Elle devenait jalouse quand je parlais aux garçons, ou même à d'autres filles, donc j'ai arrêté de la fréquenter. Nous avons fini par nous disputer, parce qu'elle racontait à la cantonade ce que nous avions fait. »

« J'imagine qu'au lycée, on encourage les filles à tenter ce genre d'aventures, non ? »

« Oh oui, tout le temps, et la plupart des filles le font. Les garçons adorent les regarder. Tu aurais aimé me regarder, avec Gloria ? »

« Eh bien, comme tu le sais désormais, nous autres Blanc-Paysans n'avons pas besoin de stimulations extérieures pour être dans le coup. »

« Tu aurais aimé, j'en suis sûr. As-tu déjà vu deux filles en train de le faire ? »

« Oui, d'une certaine façon, une fois », reconnut Éric, pensant au spectacle de Candy et Heather.

« Tu vois, je ne suis pas nulle quand ça touche à ces sujets. »

« Tu ne l'es certes pas », affirma-t-il.

« Et je suis bonne sous l'homme. » C'était à la fois une question et un défi.

« Hors concours, la meilleure », s'enthousiasma-t-il. « Et pour toi, c'était comment ? »

Dory plaça son index sur sa joue dans un geste profondément contemplatif, avant de dire d'une voix traînante : « Je ne crois pas qu'une fille doive tirer des conclusions avant d'avoir étudié à fond une question. Est-ce que tu crois qu'on pourrait recommencer ? »

« Je crois que le jeu en vaut la chandelle », répondit Éric, employant une image dont il se demandait si elle saisisait le double sens. Ce fut le cas et avant minuit, trois séances passionnées leur firent atteindre les cimes.

À minuit, ils étaient couchés côte à côte, rompus de fatigue et lessivés. « Tu te rends compte de la folie qu'ont été pour moi ces dernières vingt-quatre-heures ? » demanda Dory.

« À peu près, oui, mais pourtant tu m'intrigues. Je savais que les bons moments de ce soir étaient calculés de ta part, en vue de ton intérêt, mais ton sens pratique et ton courage me donnent à croire que tu es quelqu'un d'exceptionnel. »

Mince, il a vu clair dans mon jeu, se dit-elle. Y réfléchissant plus avant, elle prit le parti de s'en contenter, puisqu'Éric semblait impressionné par ses qualités, quelles que soient ses motifs.

« Bon, je reconnais que nous n'avons pas été, comment dire au juste, tout à fait transparents l'un pour l'autre », osa-t-elle.

« Oui, nous nous sommes servis l'un de l'autre, moi pour le sexe et toi pour le contrôle », pensa-t-il à haute voix. « Mais je t'aime bien quand même, et je crois que je vais t'aimer pour de bon. C'est encore trop tôt pour le dire, et trop fou aussi. »

« Oui, c'est fou. Je devrais te détester parce que tu m'as kidnappé, et ne pas coucher avec toi et bien aimer ça. »

« Ah ! Donc j'ai fini par avoir mon examen... », plaisanta-t-il.

« Je pense qu'il en faudra quelques autres, il me faudra encore une semaine ou plus pour que je me fasse mon opinion. »

« Heureusement que je suis une bête à concours. »

« N'as-tu pas envie d'aller au petit coin ? » demanda-t-elle.

« Si, il faut que j'y aille. Pourquoi ? »

« Parce que moi aussi et que j'ai peur d'y aller. »

Éric mit son jeans, sa chemise et des bottes, puis lui tendit un peignoir épais. « Personne n'a jamais été menacé par un ours ou un puma à Mathewsville, mais viens, je t'accompagne. »

Peu après, dans un noir d'encre et sous sa couverture de laine, elle lui murmura : « Prends-moi dans tes bras et dis-moi que tout va bien se passer ». Quelques instants plus tard, ils dormaient tous deux à poings fermés.

Le lendemain matin, Éric se réveilla un peu après le lever du jour, juste avant six heures du matin à cette époque de l'année. Sachant que Dory avait école à huit heures, il allait bientôt la réveiller.

Cinq heures et demi de sommeil après le traumatisme et les expériences de la veille, ce n'était pas beaucoup. Il prit le parti de la laisser dormir encore un peu. Pour le premier matin, elle aurait droit au petit-déjeuner au lit.

Il alluma le four à bois et se fit un café. À sept heures, utilisant comme plateau le couvercle d'un jeu de société, il apporta à sa femme son petit-déjeuner.

Quelques tapes sur son épaule provoquèrent des protestations grognonnes qui lui intimaient l'ordre de la laisser tranquille.

« Je dois partir au travail dans quelques minutes et tu dois être à l'école dans une heure », lui dit-il. Comme ces mots parvenaient à sa conscience, elle roula sur son dos et ouvrit les yeux.

« Assieds-toi. Je t'ai apporté le petit-déjeuner au lit, mais c'est juste pour aujourd'hui », précisa-t-il. En la voyant bâiller et s'étirer, exposant son décolleté inoubliable, il se rendit compte qu'il avait vraiment le béguin.

« Ça sent bon », fit-elle avec enthousiasme, avant de caler les oreillers derrière son dos et de poser le plateau improvisé sur ses genoux.

« Je t'ai laissée dormir une heure de plus parce que je me disais que tu en avais besoin, mais je dois y aller dans quelques minutes. Je vais travailler sur notre système de canalisations avec d'autres gars jusqu'à midi. Je te retrouverai ici vers une heure, d'accord ? »

« D'acc », fit-elle, la bouche pleine d'une crêpe épaisse au sirop d'érable. « Tu ne manges rien ? »

« Déjà fait. Je finis mon café », dit-il en montrant sa tasse. « Ah oui, avant que je n'oublie. Toutes les maîtresses et toutes les élèves portent des robes ou des jupes à l'école. Dès que tu as fini de manger, je te montre où est l'école par la fenêtre de la cuisine, puis je m'en irais bosser. Est-ce que tu vas t'en sortir ? »

Dory opina du chef.

Quelques minutes plus tard, devant la fenêtre de la cuisine, Éric dit : « Bon, faut que j'y aille. » Il y eut un silence gêné, car ni l'un ni l'autre ne savait comment se séparer ou se dire au revoir. Tous deux trouvèrent la chose étrange au regard de l'intimité passionnée qui avait été la leur la nuit passée. Ils échangèrent des regards un peu embarrassés. Puis Éric dit la première chose qui lui passa par l'esprit. « Tu es drôlement jolie ». Puis il tourna les talons et à grands pas quitta le chalet.

Dory resta là longtemps, sans un mouvement, saisie d'un kaléidoscope d'émotions, de doutes, de souvenirs et de questions. Un peu dans les vapes, elle se mit à faire la vaisselle, puis choisit sa robe pour la matinée d'école.

Comme le village n'était pas en mesure d'avoir assez de carburant pour faire tourner une station de pompage, les hommes devaient compter sur l'effet de la gravité. Mais les problèmes d'ingénierie n'étaient pas les seuls. Le travail manuel leur brisait le dos. Le corps et l'esprit d'Éric en furent complètement absorbés pendant toute la matinée. Mais Dory avait du mal à concentrer son esprit sur quelque sujet que ce fût. Elle se sentait vaporeuse, confuse et redoutait l'avenir.

En arrivant dans la bâtisse qui servait de bibliothèque, de salle de réunion, de danse et d'école pour le village, elle vit Sheila qui s'affairait devant le poêle. Elle parvint à transpercer son brouillard intérieur en répondant à ses salutations joyeuses par un « salut » bien à elle.

« Tu as traversé la nuit saine et sauve, on dirait », fit Sheila souriante et accorte. Dory sentait bien qu'elle devait répondre quelque chose à l'avenant, mais un « ouais » fut tout ce qui lui vint à l'esprit.

« Je me souviens de ma première nuit, j'avais peur que Randy ne me battît ou qu'il ne me violât ou que sais-je, et en même temps, je craignais de le décevoir. Je ne savais pas quoi faire. Est-ce que c'était la même chose pour toi ? »

« Eh bien oui, peut-être cinq minutes », répondit Dory.

« Seulement ? » Sheila était franchement surprise.

« J'ai l'esprit plutôt pratique. J'avais compris qu'il ne me frapperait pas, donc il ne me restait plus qu'à me demander comment ne pas le décevoir. »

« Bigre, tu dois être foutrement courageuse. » Sheila ne se cacha pas d'admirer un tel aplomb dans la difficulté.

« Je t'avoue que j'ai eu peur une fois pendant une minute », reconnut Dory.

« Ah bon ? Que s'est-il passé ? »

Dory haussa les épaules. « Oh, pas grand-chose. Juste après que vous soyez parties, j'ai été insolente avec lui et il a menacé de me fesser avec son ceinturon. »

« Mazette ! Il va falloir trouver un moment pour que tu me racontes tout ça ! » L'intérêt manifesté par Sheila était celui d'une amie, mais n'avait rien d'insincère. Dory ressentit une poussée d'affection pour sa nouvelle amie. À cet instant, les premières élèves arrivèrent à l'école et Sheila lui dit : « On pourra causer à la récréation. »

« D'accord. Qu'est-ce que je dois faire ? »

« Pour aujourd'hui, tu n'auras qu'à observer le déroulement des cours. Les deux premières heures, nous faisons des maths et de l'anglais. Puis après la récré, ce sera de l'histoire et de la philosophie naturelle. »

« Philosophie naturelle ? Je ne sais pas ce que c'est. »

« Du bon sens, essentiellement, mais pour commencer, voici les 88 Préceptes. » Sheila lui tendit une brochure usagée, en disant : « Tu n'as qu'à les lire quand il ne se passe rien d'intéressant dans la classe. »

Il y eut bientôt quinze enfants âgés de cinq à huit ans assis en silence à leurs bureaux.

« Bonjour », dit Sheila.

À l'unisson, la classe répondit : « Bonjour maîtresse », puis se tut en attendant de nouvelles instructions.

« Est-ce que quelqu'un n'a pas pu finir ses devoirs ? » demanda-t-elle. Ne voyant aucune main, elle passa dans les rangs et ramassa les devoirs de la veille et leur en donna de nouveaux. « Pour vous les CE2, nous allons traiter la question du passage des fractions aux nombres décimaux » annonça Sheila, avant d'installer un tableau noir portatif devant la classe.

Dory songea qu'elle n'avait pas étudié la chose avant la quatrième. Elle ignorait que les écoles du système avaient été volontairement crétinisées pendant des décennies.

Alors que la leçon d'arithmétique avançait, Dory ouvrit la brochure intitulée « Les 88 Préceptes » et se mit à la lire. « Bon sang, c'est du costaud » se dit-elle de prime abord. Elle fut frappée de la rigueur absolue de l'enseignement selon lequel tout ce qui vit est soumis à des lois naturelles. Cela semblait parfaitement indéniable.

Ayant passé toute sa vie sous le signe de « l'égalité », elle trouva le 29^{ème} précepte absolument iconoclaste.

Il disait : « Le concept d'égalité est démenti par toutes les preuves de la nature. Il s'agit de la recherche du plus petit dénominateur commun et cette recherche détruira toute race, toute nation ou toute culture supérieure. Pour faire en sorte qu'un cheval de labour coure aussi vite qu'un cheval de course, il faudra d'abord estropier le

cheval de course ; de même, pour que le cheval de course tire aussi bien la charrue que le cheval de labour, il faudra estropier ce dernier. Dans les deux cas, la recherche de l'égalité implique la destruction de l'excellence. »

« C'est vrai », se dit-elle. Elle se demanda ensuite si on lui aurait par hasard enseigné d'autres mensonges. Le 85ème précepte attira son attention.

Il disait : « La mesure d'un homme est la bonne humeur dans l'adversité. » Un peu comme l'adage sur « l'humour par temps d'orage » qu'elle avait entendu la veille. En pensant à la bonne humeur, elle se dit qu'elle avait à peine adressé la parole à Éric dans la matinée. Après l'avoir laissée faire la grasse matinée et lui avoir servi le petit-déjeuner au lit, il aurait dû s'attendre à des manifestations de reconnaissance. Pas étonnant qu'il ait quitté le chalet à toute vitesse. Pourquoi la vie devait-elle être si compliquée ?

La récréation sonna à dix heures. Dès que les enfants eurent tous quitté la salle de classe pour aller jouer dehors, Sheila rejoignit Dory.

« Bon, je n'y tiens plus, le suspense me tue. Donc, tu disais qu'il voulait te donner la fessée à coups de ceinturon, et après ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Mais je suis peut-être trop curieuse ? »

« Oh non, t'inquiète ». En réalité, Dory parlait volontiers, désireuse qu'elle était de mettre un peu d'ordre dans ses pensées. « Il m'a donné un pistolet. C'est là que je me suis dit que j'étais en sécurité. Je ne lui aurais pas tiré dessus, mais bon sang ! j'aurais pu. »

« C'était sa façon à lui de te rassurer... Et ça a marché ? »

« Il est bougrement malin », reconnut Dory. « Il a même dit qu'il savait que ma passion était bien calculée ».

« Ta passion ? Non ! Vous n'avez pas... Je veux dire, vous l'avez fait ? »

« Ma foi, est-ce que je pouvais faire autrement ? Il fallait bien que ça arrive, tôt ou tard, et puis il était vraiment fâché... »

Sheila rit. « Pas besoin de me faire cent pages d'excuses. Je trouve ça génial ! La plupart des filles attendent une semaine ou plus pour prendre ce genre de décision. » Elle mit sa voix en sourdine et lui demanda d'un air conspiratif : « Alors, était-ce bien ? »

« Quelle fois ? » répondit Dory avec un petit sourire satisfait.

« Tonnerre ! Et combien de fois l'avez-vous fait ? »

« Trois fois ».

« Nom d'un chien, je suis jalouse. Tant que j'ai le chinois dans le tiroir, je suis sevrée. Tu ne m'as pas dit si c'était bien, mais je me dis qu'au bout de trois fois, la question est idiote. »

« La première fois était fabuleuse, la suite meilleure, et la fin encore meilleure. » Son sourire béat s'élargit à mesure qu'elle prononçait cette phrase.

« Donc, vous allez être heureux ensemble ? »

« J'imagine que oui. Mais ce matin, je crois que je l'ai contrarié sans le vouloir. »

« Comment ça ? »

« Eh bien, il m'a laissé faire la grasse matinée et m'a apporté le petit-déjeuner au lit, mais je ne lui ai presque rien dit. Je n'arrivais pas à décrocher un mot. Il doit penser que je suis une sale enfant gâtée. »

« Ah ah, ne te fais pas de bile. Remue ton petit popotin quand il rentre à la maison et tout se passera bien. Les méninges d'un homme sont presque tous en-dessous de la ceinture. »

« Tu n'as pas une très haute opinion des hommes, toi dis donc ! » fit Dory.

« Mais si, je les aime. Ce sont eux qui ont bâti la civilisation dans le monde. Mais je te dis franchement quels sont leurs désirs. » Sheila regarda sa montre. « Crotte ! La récré est finie, il faut retourner au charbon. »

En revenant à sa table, Dory l'entendit marmonner. « Petit-déjeuner au lit. Ma parole. »

L'heure de cours suivant fut consacrée à l'histoire et Dory s'ébahit d'entendre les enfants réciter à toute allure les noms de tant de scientifiques, de philosophes, de martyrs, de guerres, de révolutions, de rois, de reines, tant de dates et d'événements. Elle se demandait ce qu'elle pourrait bien apprendre à ces enfants, croyant au contraire qu'elle en apprendrait d'eux bien davantage.

Mais c'était la conduite de leur raisonnement qu'il l'impressionna le plus. Sheila demanda à un petit garçon de six ou sept ans la raison pour laquelle un guerrier du nom d'Herman avait défendu l'Europe centrale contre les légions romaines.

Le petit élève se leva de son siège, et se tenant debout derrière son pupitre comme tous devaient le faire, répondit avec exactitude : « Le 24ème Précepte dit : 'Aucune race humaine ne peut indéfiniment continuer à exister sans territoires exclusifs sur lesquels propager, protéger, et promouvoir ses caractères spécifiques.' Dory sentit un besoin irréprensible de prendre dans ses bras le petit garçonnet. Absorbée par la leçon, elle ne vit pas le temps passer et bientôt la journée d'école fut terminée.

« Tu pourrais venir chez moi, je te montrerai comment la patte féminine peut arranger un chalet de montagne », proposa Sheila.

« D'accord, mais je dois rentrer chez moi... euh, bon on va dire que c'est chez moi. Il faudra que je sois rentrée quand Éric arrivera. J'aurais deux trois choses à rabibocher. »

« Arrange-toi pour qu'il te voie sous ton meilleur jour au moment où tu te changes », conseilla Sheila.

Dory pointa son index vers son amie : « Bonne idée. »

En voyant les peintures sur les parois, les rideaux aux fenêtres, les chemins de table et les coussins, Dory ne douta pas de la supériorité de la maison de Sheila sur la sienne.

« Mais où est-ce que tu as trouvé tout ça ? »

« Oh, on fait la plupart de nos courses là-bas », répondit-elle en montrant d'un geste la petite ville bombardée en aval de Mathewsville.

« Les courses ? Mais il n'y a plus de magasins ! »

« C'est juste, mais on peut se servir comme on veut dans les maisons et les immeubles déserts. »

« Est-ce que vous vous faites souvent bombarder ? »

« Plus tellement, non. Ils se sont lassés de bombarder les leurres de feu que nous fabriquons pour tromper leurs satellites et leurs missiles guidés à la température. Et à chaque fois qu'ils bombardaient le Blanc-Pays, des gars de la DBP faisaient des incursions dans le territoire du système pour tuer quelques politiciens, quelques putes des médias, ou que sais-je. Donc en ce moment, il y a une trêve, tant qu'ils ne peuvent pas prouver que c'est nous qui les pillons. »

« Mais pourquoi le système n'envoie-t-il pas son armée pour vous éliminer ? »

« Oh, ils ont essayé, mais leurs troupes skraelings étaient lâches et peu fiables. Puis ils ont fait venir des milliers de soldats chinois, mais quand ils ont envoyé une division passer le canyon de Ber Creek, nos hommes ont fait exploser le barrage d'Evergreen et les ont tous noyés. Après ce coup-là, les Chinois ont rapatrié leurs troupes. »

« Nous n'avons jamais entendu parler de ces choses dans les journaux ou à la télé. »

« Pardi, le système ne veut pas reconnaître ses faiblesses », expliqua Sheila.

« Bon sang ! Il est une heure moins le quart. Il faut que j'y aille. Mais dis-moi, qu'est-ce que je suis censée enseigner aux élèves ? »

« Tu peux t'en sortir pour l'arithmétique et l'anglais élémentaires, comme les constructions, la ponctuation, l'orthographe et tout, non ? »

« Sans doute, mais toute cette histoire et cette philosophie, c'est du grec pour moi. »

« Ne te fais pas de bile, je te donnerai les bons livres à lire et quand j'aurai eu mon bébé, tu seras prête. Je pense qu'Éric sera heureux de t'aider, lui aussi. »

« Merci. Bon, je file. » Dory pressa gentiment le bras de son amie et se hâta de regagner son nouveau domicile, tout en se demandant comment réparer les sentiments abîmés. Sachant qu'il y avait du pain, du fromage et d'autres condiments pour faire des sandwiches, elle se résolut à préparer un repas et un café chaud avant son retour.

Éric, se hâtant de rentrer du château d'eau en chantier, eut le temps de songer à la réception qui l'attendrait. À part lorsque ses collègues lui lançaient des blagues sur la fameuse énergie des jeunes mariées, il n'avait pas eu le temps de penser à autre chose de la matinée, concentré qu'il était sur les déclivités, les pressions d'eau et tout ce qui s'ensuit. Il songea que Dory était passée par un traumatisme qui aurait suffi à rompre la plupart des femmes en mille morceaux.

En rentrant au chalet, il découvrit de quoi entamer la conversation. « Ah, bien ! De l'eau bouillante et un déjeuner. Je vais m'en remplir un seau pour aller me laver dehors. »

Depuis la cuisine, Dory répondit : « Pas besoin, je m'en occupe », puis remplit une bassine. Bientôt, ils

furent assis l'un en face de l'autre. Il lui demanda comment s'était passée sa journée.

« Plutôt bien. Les élèves sont si brillants que j'ai eu du mal à y croire. Et mignons avec ça. J'avais envie de faire un câlin à ce petit bout de chou. »

« Qui ça ? »

« Brian. Il doit avoir dans les six ans. »

« Ah oui. C'est le fils de Brett. J'ai entendu dire qu'il avait mis moins d'un mois pour savoir par cœur ses 88 Préceptes. »

« Mazette, j'en serais bien incapable », s'émerveilla Dory.

« Mais si, tu te trompes. Cela étant, tu auras tellement de choses nouvelles à apprendre que tu ne pourrais pas te concentrer uniquement là-dessus. D'ailleurs, tu m'y fais penser, est-ce que tu te sentiras prête à apprendre le tir ? »

« Ah tiens, j'avais oublié. Oui, volontiers, mais je n'avais jamais tenu en mains une arme à feu avant hier soir. »

« Tant mieux, ça veut dire que tu n'auras pas à te défaire de mauvaises habitudes. »

Après avoir causé des événements de la matinée, ils finirent leur repas. Il n'y avait pas trace de rancœur, mais leur exquise politesse cachait une certaine tension.

Près du lit se dressait un râtelier à fusils, avec des tiroirs à pistolets et munitions.

« Bon, je vais prendre les flingues et nous allons pouvoir commencer », fit Éric, espérant qu'une activité détendrait l'atmosphère.

« Mais d'abord, il faut que j'enfile un jeans », prévint Dory, entraînant Éric dans la chambre à coucher. Elle enleva prestement sa robe et lui dit : « Puisque tu es là, pourrais-tu me dégrafer mon soutien-gorge. Tu veux bien que je m'en passe, dis ? »

« Toujours ravi de rendre service », répondit-il en s'exécutant. Après avoir admiré un instant sa silhouette appétissante en petite tenue, il posa sa main sur son épaule et la regardant dans les yeux. Il lui dit à voix basse : 'Je sais ce que tu mijotes, Dory, mais tu n'en as pas besoin. J'aime te regarder, pour sûr, chaque bout de toi, mais ce qui doit naître entre nous ne sera pas que du sexe et de la passion.

Bigre ! Je ne trouve pas les mots, ton corps me rend dingue. Allez, embrasse ton corniaud et rhabille-toi, tu veux bien ? »

Bien que maladroits, ses mots touchèrent en elle une corde sensible. Elle s'affala sur le lit et lui fit signe de venir : « Approche-toi un instant ».

Ils passèrent plusieurs minutes à s'embrasser et à se câliner, elle lui assura qu'elle aussi se sentait tout à fait cruche. Puis, ayant repris son assiette, elle s'habilla. Munis d'une panoplie d'armes à feu, ils partirent en direction du champ de tir du village.

Dory apprenait vite et poussait des cris de joie lorsqu'elle visait dans le mille. Quand ils eurent fini, elle demanda : « Est-ce que ça implique que je vais devoir participer à des raids ? »

« Non, mais au besoin, les femmes doivent pouvoir défendre leurs maisonnées. Il n'y a pas dans la nature de créature plus féroce qu'une femelle qui défend ses petits. »

« Pour sûr. Je pourrais tirer sur celui qui s'en prend à mes gosses », reconnut-elle.

« Combien en aurons-nous ? » demanda-t-il.

« Je ne sais pas, mais est-ce qu'on pourrait attendre un peu ? Il faut d'abord que je m'habitue à cet endroit. »

« Il n'y a pas le feu au lac, à moins qu'on n'en ait mis un en route hier soir. »

« Impossible. Mes règles se sont terminées il y a trois jours. Je fais le compte, tu sais, au cas où. »

« Tu m'étonnes d'heure en heure. Tu es sûre que tu as seize ans et pas soixante ? Tu as l'air blanchie sous le harnais. »

« Alors comme ça j'ai l'air d'avoir soixante piges ? », lança-t-elle, ouvrant un coin de son corsage pour dévoiler sa poitrine tentatrice.

« Grand dieux ! Tu es encore plus femme que dans mes rêves ! Redoutable ! »

« Joue ton jeu comme il faut et je te ferais peut-être une séance d'effeuillage ce soir, mon bonhomme », lui dit-elle en lui envoyant une bourrade dans les côtes.

« Ma parole, pour ça, je rajouterai des pièces dans la machine. » Et bras-dessus, bras-dessous, ils rentrèrent au chalet.

Passant en revue leur fruste intérieur, Dory demanda : « Quand m'emmèneras-tu faire les courses là-bas ? » en montrant du doigt la bourgade en ruines.

« Alors comme ça Sheila t'a donné des idées, à ce que je vois ? Elle a dû te dire que je ferais un bon petit esclave, pas vrai ? Je la reconnais bien là, la peste ». Son sourire et le ton de sa voix jetèrent un démenti sur son propos caustique.

« Tu montes sur tes grands chevaux, mais en attendant tu feras à peu près tout pour moi si je suis bonne épouse, n'est-ce pas ? » jeta-t-elle.

« Ma foi, peut-être bien, mais tu n'as pas besoin de dire les choses comme ça. On dirait que tu fais une tractation commerciale. »

« Peut-être bien que le mariage en est une, mais tu sais quoi ? Je sens que ça va bien me plaire. Je me dis que j'aurais pu trouver pire comme partenaire sexuel. »

« Ah oui ? » Le sourire taquin de Dory rencontra le sien. « Attends un peu. Tu as cru voir un champion hier soir, mais tu n'as encore rien vu », lança-t-il.

« Beau parleur, va », dit-elle en le regardant d'un air de défi.

« Hmm, tu vois ces tubes là-bas ? C'est pour la lessive, et ce machin que tu vois sur un des côtés, c'est uneessoreuse à rouleaux. Je parie que tu n'as jamais fait la lessive à l'ancienne. »

« Tu changes de sujet. Aurais-tu peur ? »

« Attends d'avoir tué, vidé et plumé une volaille, tu feras moins la maligne. »

« En parlant de poule mouillée... » Ce trait le décontenança.

« Je me rends. Tu as gagné. Vous, les femmes, nous battez à ce jeu-là. Je suis un amant pourri, tu aurais dû rester avec Gloria. »

« Oh, le coup bas ! Bon, au moins tu as reconnu ta défaite, donc tu pourras avoir ton effeuillage. Je vais prendre un bain, et pas de voyeurisme si tu veux ton spectacle tout à l'heure. »

« Comment ça, du voyeurisme ? Je ne suis pas un pervers. »

« Après la nuit dernière, je me pose la question. Tu n'as rien d'un curé. »

« Ah ah, ça veut dire que j'ai été bon ? »

« Je te l'ai déjà dit, pas de conclusions hâtives. »

« Allez, va prendre ton bain », fit-il. « Je prendrai le mien après. »

« D'accord, j'obéis. Mais pas de voyeurisme », répéta-t-elle en retirant son chemisier, nue jusqu'à la ceinture. Elle gloussa en le voyant magnétisé à la vue de ses seins fermes « Tu vois, je le savais. »

Posant une main sur ses yeux, il tendit l'autre en s'écriant : « Du large, engeance de Freyja ! »

« Qui est-ce, Freyja ? »

« La déesse de l'amour et du sexe. »

« Hmm, ça me plaît, mon petit tentateur diabolique. »

« Du large ! » répéta-t-il.

Elle trotta vers la chambre pour aller chercher une serviette et du savon en fredonnant une blquette, éprouvant un contentement qu'elle n'avait pas connu depuis longtemps.

Bientôt, quand elle eut fait monter son ardeur jusqu'aux cimes en lui offrant un spectacle d'effeuillage impromptu mais incroyablement érotique, il mit ses menaces de taquines représailles à exécution. Après une heure de caresses extensives, ses hanches furent prises d'une oscillation sauvage et incontrôlable, saisies du besoin éperdu de la pénétration libératrice.

Sous le demi-jour de la satisfaction sexuelle, ils parlèrent d'un ton libre et détendu. De but en blanc, elle lui demanda : « Comment est-ce que tu vois l'amour ? »

« Ah bon, on redevient sérieux ? » demanda-t-il, se retournant vers elle pour la regarder dans les yeux. « Dame ! c'est une question ardue. J'imagine que tu parles de l'amour entre homme et femme, pas de l'amour filial ou autre chose ? »

« Ouais, comme Linda et Alf, ou comme dans les vieux films. »

« Ma foi », commença-t-il après mûre réflexion. « Je crois que c'est quand deux fusionnent en un, qu'ils partagent tout et veulent faire des choses qui leur plaisent à tous deux. Et qu'ils servent une cause commune, comme élever leurs enfants ou préserver leur race. »

« Mais avoir plus d'une femme empêche que 'deux fusionnent en un' à mon avis. Je ne partagerais mon homme avec personne. »

« Tu n'as pas à le faire si tu ne le veux pas. Certaines familles sont monogames. Mais pour la défense de la polygamie, pense à ceci. Si tu avais un deuxième enfant, en aimerais-tu moins le premier, ou ton amour les embrasserait-il tous deux ? »

« Je vois ce que tu veux dire », admit-elle. « Mais si tu veux que je t'aime, je ne te partagerais pas avec une autre. Si c'est égoïste, eh bien soit, je n'en démordrai pas. »

« Il n'y a aucune raison de se chamailler. C'est ton choix et à l'heure actuelle, je n'en veux pas d'autre que toi. »

« Est-ce que tu penses que nous arriverons à nous dire 'je t'aime' ? » demanda-t-elle, avec une légère tension dans la voix.

« J'en ai déjà envie, mais... Bigre, comment dire... Je te connais à peine. Mais je suis fou de toi. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ? »

« Oui, à peu près, sauf que pour moi c'est un peu différent. »

« Comment ça ? Dis-moi en quoi c'est différent. »

« Eh bien, ce n'est pas facile à expliquer, mais en fait, c'est tout réfléchi. Je prévois d'être une bonne concubine si tu me traites bien. Je sais que tu n'es pas comme tous ceux que je connaissais. Tu me fais me sentir en sécurité, paisible et contente. Sauf dans les moments de doute. C'est plus clair, comme ça ? »

Éric l'attira dans ses bras et l'embrassa le plus tendrement du monde. Serré contre elle, il lui murmura : « Je crois que certaines choses ont besoin d'un peu de temps pour être dites, mais tu peux déjà les deviner. »

« Oui, je crois », sussura-t-elle. « Tu devines aussi ce que je n'ose pas dire ? »

« Je crois bien, oui », murmura-t-il en retour.

Ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre ; elle, n'ayant jamais connu l'amour véritable, et lui, saisissant un rêve. Dans un flamboiement de contentement, ils s'endormirent tous deux.

* * *

Le lendemain matin ne fut pas avare des œillades, lutinages, gamineries et câlins auxquels les amants de fraîche date aiment à se laisser aller. La conversation du petit-déjeuner était dépourvue des réparties acrimonieuses derrière lesquelles ils tâchaient de masquer les sentiments dont ils n'étaient pas certains.

Après avoir mangé, alors qu'Éric savourait sa tasse de café, Dory lui dit : « Bon, il faut que tu me dises. Je sais comment les femmes arrivent au Blanc-Pays, au moins certaines d'entre elles. Mais toi, comment y es-tu arrivé ? »

« Dame ! C'est une longue histoire. Tu es sûre que tu veux entendre toute l'épopée ? Elle n'est pas si remarquable, à vrai dire. »

« Moi, je veux tout savoir sur toi », répondit-elle, les coudes sur la table, les mains sur les joues, un air tendre sur le visage.

« J'ai grandi dans une ferme tout près de Greeley. Mais comme souvent chez les agriculteurs, mon père a été exproprié par les banquiers, les lois gouvernementales et les gérants qui sont de mèche avec les grands manitous de la bourse des grains. Il a fini par aller travailler en ville dans une usine de conditionnement de viande. »

« Les écoles que j'ai fréquentées, jusqu'au lycée, étaient toutes remplies de mexicains, avec en plus quelques asiatiques, des nègres et des blancs. Évidemment, nous autres blancs vivions dans la terreur des skraelings et pendant les cours, on n'entendait parler que de 'méchants blancs'. »

« Après le bac, je me suis inscrit à l'Université du Nord-Colorado, j'ai suivi un cursus en agriculture, mais je devais suivre aussi les cours obligatoires qu'il ne faut pas rater si l'on veut avoir son année. »

« Et puis j'ai rencontré une fille, un joli brin de femme, pimpante et gentille. Elle s'appelait Shirley et nous sommes un peu sortis ensemble. Et puis elle a rencontré un certain Michael Perlman. Je le trouvais hideux. Il avait le teint olivâtre, les cheveux noirs frisés, les yeux jaunasses comme deux trous de pipi dans la neige. Mais il était plein aux as, se vantait beaucoup et portait des fringues à la mode. Il avait une voiture de sport. »

« Il publiait un journal étudiant qui s'appelait 'Nous Sommes Uns' et qui vantait les unions interraciales. Shirley a mordu à l'hameçon et il a relevé la ligne. À cette époque, j'étais déjà tombé sur de la littérature pro-blanche qu'un sympathisant du Blanc-Pays distribuait clandestinement sur le campus. »

« Et un beau jour, j'en ai eu ma claque. J'ai pris ma vieille guimbarde et je suis parti dans les montagnes, dans un endroit qui était censé faire partie du territoire blanc-paysan ; j'ai bifurqué sur une petite route et continué quelques kilomètres, puis je me suis garé et j'ai attendu, en donnant des coups de klaxon à quelques minutes d'intervalle. »

Éric s'interrompt et demanda une autre tasse de café. En le servant, Dory le relança. « La suite ! »

« Après un certain temps, deux bonshommes portant des fusils sont arrivés et m'ont demandé ce que je faisais là. Comme je n'étais pas certain qu'ils fussent blancs-paysans, je leur ai simplement dit que je voulais aller vivre à la montagne. L'un des deux m'a demandé si j'étais idiot au point de ne pas savoir que j'étais arrivé au Blanc-Pays. Là-dessus je leur demande : 'Si je comprends bien, vous êtes blanc-paysans ?' 'Tout juste. Est-ce que ça te pose un problème ?' me répond le gars.

« Pas vraiment, non. Je pensais justement vous rejoindre », leur fis-je. Eh bien, figure-toi que ça n'a pas été si facile. Ils ne me faisaient pas confiance, ce qui est bien naturel. Le système passe son temps à essayer d'infiltrer des agents au Blanc-Pays. Quoi qu'il en fût, j'ai passé des mois à être interrogé et surveillé, tout en suivant des cours d'histoire, de philosophie et de destinée aryennes. On m'a aussi appris des arts martiaux, l'usage des armes à feu et de la préparation physique, tout cela avant ma première mission. J'étais si impatient et si frustré de ne pas être entièrement accepté que j'ai demandé l'autorisation de faire une mission en solitaire pour faire mes preuves. »

« Dunn, un des deux que j'avais croisés à mon arrivée, voulait savoir ce que j'avais en tête. Je lui ai parlé de Michael Perlman et lui ai dit que je voulais sa peau. McClure, son comparse, voulut que je ramène une preuve que je l'avais bien tué ; j'étais d'accord. Voilà, c'est comme cela que j'ai été accepté dans la DBP. »

« Continue, je veux savoir la suite. » L'histoire fascinait Dory.

« Donc une nuit, ils m'ont donné un fusil d'assaut et un pistolet, m'ont accompagné jusqu'à ma voiture, qui était cachée plus loin. Nous nous sommes mis d'accord sur le point de rendez-vous au retour, et j'ai pris le large. »

« Tu n'avais pas peur de te faire prendre, ou un peu d'anxiété ? » coupa Dory.

« Pas autant que tu ne le penses. J'en avais surtout après l'assassinat de ma race et la façon dont les garçons blancs étaient traités. Et très franchement, je m'incluais dedans. Bref, j'arrive à Greeley vers une heure du matin. Je savais où Perlman habitait, c'était dans une résidence privée près du campus. Comme il faisait sombre et qu'il n'y avait pas un bruit, j'ai pris ma molette à couper le verre et j'ai tracé un cercle sur la vitre autour de la serrure. Puis j'ai mis de l'adhésif tout autour du cercle et j'ai tapé dessus doucement. J'ai passé ma main pour ouvrir la porte. Ensuite, je suis monté à l'étage et tout s'est bien passé. »

Éric fit une pause pour siroter un peu de café.

« Alors ? L'as-tu tué ? Quelle preuve as-tu ramené ? »

« J'avais pris la tige de mon pare-chocs pour éviter de faire du bruit avec un coup de feu. Il était là, au lit avec une femme. Je lui ai flanqué un seul coup de tige qui lui a percé le crâne. Ensuite, j'ai attrapé la femme et je lui ai collé la main sur la bouche pour qu'elle ne crie pas. Il s'avère que c'était Shirley, mais je n'en étais pas sûr dans le noir. Je lui ai montré le flingue en lui disant de ne pas broncher pendant que je découpais un bout d'adhésif pour la bâillonner.

« Je n'avais aucune intention d'enlever qui que ce fût, mais en allumant la lumière, j'ai vu que c'était Shirley, donc l'idée m'en a traversé l'esprit. Je suis retourné au Blanc-Pays avec elle dans le coffre, et le portefeuille et les oreilles de Perlman dans un sac en plastique. »

« Ses oreilles ! » Dory fit une drôle d'expression, difficile à interpréter.

« Ma foi, je n'avais rien sur moi pour lui trancher le cou », se justifia Éric.

« Et Shirley, qu'est-ce qu'elle est devenue ? »

« McLure en a fait sa concubine. Ils habitent dans un village près de la frontière avec l'Utah. »

« Pourquoi ne l'as-tu pas prise pour toi ? »

« Parce que j'en attendais une beaucoup plus bath qui s'appelait Dory », plaisanta-t-il, se croyant malin.

« D'accord... Tu es vraiment un beau parleur », fit Dory. « Dis-moi la vérité. »

« Même si j'avais voulu d'elle, ce qui n'était pas le cas, je n'étais pas encore un vrai membre de la DBP. Une seule mission ne donne pas le droit de rejoindre de plain-pied le village, de prendre une concubine et de se reproduire. Les Blanc-Paysans ne tirent pas de « conclusion hâtive », pour citer une certaine personne de mes connaissances. Je n'avais pas de quoi lui donner un foyer, même si j'avais voulu. »

« À l'école, on nous disait que les gars de la DBP violaient toutes les femmes sur lesquelles ils pouvaient mettre la main, et apparemment cette Shirley était une 'traîtresse à sa race' comme tu dis. Si j'avais été toi, je l'aurais violée, cette pute ». Son ton venimeux trahissait sa colère d'apprendre qu'une « ex » avait existé dans la vie d'Éric et qu'elle l'avait si mal traité.

« Pas impossible que des jeunes de la DBP aient pu saillir des traîtresses à leur races à un moment ou un autre », reconnut Éric. « Il y a fort à parier que les pirates vikings ont laissé derrière eux peu de vierges quand ils pillaient les couvents remplis de nonnes il y a douze siècles. Prendre les femmes des ennemis vaincus, c'est vieux comme le monde. Mais les vieux briscards de la DBP qui voient loin ou qui sont naturellement de profonds penseurs ne sont pas du genre à prendre les femmes de force. Je ne dis pas que c'est mal. Les wotanistes ne croient pas un mot des sornettes chrétiennes sur le « sexe peccamineux » et ce que tu appelles un viol n'est au fond qu'un acte de guerre. Mais il rend brutaux ceux qui le pratiquent et abîme leurs instincts de protection et de soin envers le sexe faible. Comme je crois au principe de la direction par l'exemple, c'est quelque chose que je ne ferais jamais. »

« En outre, prendre une femme de force n'est pas intéressant. La nature a fait les hommes plus grands, plus rapides et plus forts pour qu'ils puissent attraper les femmes. Mais ce n'est pas du jeu. Ça le devient quand il s'agit de faire que la femme veuille aussi ce que veut l'homme. Enfin, c'est ainsi que je vois les choses. »

« Tu sais ce que j'apprécie chez toi ? » lui demanda-t-elle, posant sa main sur la sienne.

« Non, dis-moi. »

« Je sais que tu me dis la vérité. Tu aurais pu me violer au lieu d'être si doux. Tu avais tout le pouvoir et moi j'étais ta prise. »

« Et ça, ce n'est pas un jugement hâtif ? » plaisanta-t-il.

Le temps s'était vite écoulé. Il était sept heures du matin. « Je dois aller bosser », fit Éric, sautant du lit.

Ils se firent un doux baiser, plein de sentiments tacites, et leur au-revoir fut tout le contraire de celui de la veille.

Dory arriva à l'école avant Sheila et se mit à allumer le poêle. Quand Sheila arriva, elle lisait un livre sur l'Histoire de l'Europe qui avait été publié il y a plus d'un siècle. Elles se saluèrent avec effusion, puis Dory lui dit : « Bon sang, on dirait que l'Histoire a été sacrément réécrite depuis le siècle dernier, non ? »

« Pour sûr. Et si tu crois que les livres d'Histoire européenne modernes sont mauvais, tu n'as pas encore vu ce qu'ils ont fait à l'Histoire américaine. Tout est dit dans les 19ème et 39ème Préceptes, qui donnent la raison pour laquelle le système réécrit l'histoire. »

Dory sortit son exemplaire des 88 Préceptes. Le 19ème disait : « Un peuple qui n'est pas convaincu de son caractère et de sa valeur unique est condamné à périr ». Et le 39ème : « Un peuple qui ignore son passé gâchera son présent et détruira son avenir. » Elle sentit monter en elle la colère du juste, comprenant qu'on lui avait menti toute sa vie. Elle ne s'étonnait pas que les hommes de DBP voulussent se battre, tuer et même mourir pour ce en quoi ils croyaient.

« J'ai tant de choses à apprendre avant d'oser enseigner quoi que ce soit ! Est-ce que je peux rester derrière mon pupitre et observer encore une fois aujourd'hui ? » demanda-t-elle à Sheila.

« Bien sûr, prends tout ton temps. Je ne suis pas encore hors service, j'ai encore plusieurs semaines devant moi, je pourrais faire cours. »

En relisant les Préceptes, Dory tomba sur le 35ème, qui lui fit repenser à quelque chose qu'elle avait dit à Éric. Le précepte disait : « L'homosexualité est un crime contre la Nature. Toute la Nature affirme que l'objet de l'instinct d'union sexuelle est la reproduction et, donc, la préservation des espèces. L'impérieux appétit sexuel masculin doit être canalisé vers la possession de femmes de la même race, ainsi que d'éléments comme le territoire et le pouvoir, qui sont nécessaires pour les conserver. »

Elle lui avait raconté son aventure avec Gloria et il n'avait pas eu l'air choqué. Elle se dit qu'il fallait lui poser la question et laissa cela dans un coin de sa tête.

Absorbée par ses études et par la conversation avec Sheila à la récréation, sa matinée passa à toute vitesse. Lorsqu'elle revint au chalet, qui était vide, elle prépara le repas de midi et attendit impatiemment le retour d'Éric.

À son retour, ils se saluèrent avec une familiarité qui allait croissant, doublée d'affection et d'aimable conversation.

« Irons-nous faire des courses cet après-midi ? » demanda-t-elle.

« Bonne idée. Je vais devoir débiter un peu de bois pour faire la nouvelle cloison, pendant ce temps, tu pourras marauder pour trouver des babioles. Juste après le repas, il faudra que je descende dans la planque à véhicules pour prendre un bahut. »

Ils parlèrent des choses qu'elle voulait voir décorer le chalet, puis elle en vint au sujet qu'elle avait mis dans un coin de sa tête un peu auparavant.

« En étudiant les Préceptes ce matin, je suis tombée sur celui qui disait que l'homosexualité était un crime contre la nature, mais pourtant tu n'as pas eu l'air choqué quand je t'ai dit ce que j'avais fait avec Gloria. Comment ça se fait ? »

Éric fit appel à ses connaissances sur l'Histoire et la nature humaine pour répondre à sa question.

« Tu sais, Dory, dans toute l'Histoire connue, on a retiré aux femmes l'accès aux hommes, autrement dit aux appétits sexuels voulus par la nature. Je pense aux couvents de bonnes-sœurs, aux harems, aux écoles de filles. Et bien sûr, en temps de guerre, la population masculine était décimée. Dans ces conditions, les femmes satisfaisaient souvent entre elles leurs besoins sexuels. Je crois qu'on a tort d'appeler lesbiens ces rapports-là, ce ne sont que des succédanés de rapports avec des hommes. Une lesbienne est une femme qui préfère vraiment le sexe avec une femme au sexe avec un homme, et dans notre race, il n'y en a pas beaucoup. Les femmes ont de bons instincts. Même si elles ont eu une aventure avec une des leurs, dès qu'un homme correct fait son apparition, elles le préféreront presque invariablement comme partenaire sexuel. Tout comme toi. Tu me préfères à Gloria, hein, dis ? »

« Mais bien sûr, gros bêta », rit-elle nerveusement.

Éric poursuivit. « Et puis de toute façon, comme les wotanistes ne croient pas en la fadaise que 'le sexe est peccamineux' et que rien n'est plus dangereux pour la liberté d'un peuple que les lois non-nécessaires et la gendarmerie des fesses, ni le lesbianisme ni les succédanés d'hommes ne méritent qu'on en fasse tout un plat. »

« Mais qu'en est-il du triolisme, deux filles et un garçon, où les filles lui font un spectacle ? On dirait que c'est le grand fantasme des bonshommes. »

« Eh bien, je ne peux pas vraiment te répondre, mais comme tu l'as dit, c'est un spectacle pour lui. Il me semble qu'il y a un homme au cœur de l'affaire, donc pour moi, ce n'est pas du lesbianisme, même si elles aiment ça. Shirley m'avait dit qu'elle pensait que la plupart des femmes avaient le désir secret d'expérimenter le sexe avec une femme à un moment dans leur vie. Peut-être qu'elle se trompait, mais je sais que les femmes sont des actrices-nées et qu'elles adorent se donner en spectacle. »

« Dis-donc, pour un homme, tu en connais un bout sur le sujet », fit-elle remarquer. « Et oui, je crois aussi que beaucoup de filles veulent essayer avec une autre fille au moins une fois. J'ai même eu le béguin pour une de mes profs un jour. Et ça ne me gênerait pas de te faire un spectacle, mais personne ne m'avait vue quand j'étais avec Gloria. »

« Donc, tu penses que les filles qui font du triolisme aiment vraiment le sexe avec l'autre gonzesse ? » demanda-t-il.

« Ma foi, à moins d'avoir des blocages, c'est fatal. Je veux dire, le corps d'une fille répond au toucher, surtout à certains endroits. Une langue ou un doigt qui vient se fourrer, ou qui chatouille son bouton d'amour, et son esprit fout le camp, son corps se tortille de désir. C'est tout ce que je peux te dire », répondit-elle.

« Maintenant, à toi d'être honnête. Tu aurais aimé me voir avec Gloria, pas vrai ? »

« Bigre ! Tu aimes me mettre sur la sellette. Bon, tu as été sincère, alors moi aussi. Les hommes perdent la tête en voyant le corps des femmes, donc en voir deux est doublement excitant. Et puis, je suis un homme. Mais en ce moment, je suis content avec une seule femme, et cette femme, c'est toi. »

Le sourire radieux de Dory et sa réponse en un mot (« bien ») convainquirent Éric qu'il avait dit ce qu'il fallait.

« Donc le Précepte concernait l'homosexualité des hommes, si je comprends bien ? » demanda Dory.

« Je crois que oui. Les pédés répandent des maladies et couchent avec n'importe qui. Et le plus important, c'est qu'en temps de péril racial, nos hommes doivent combattre pour les femmes et le territoire. »

« Donc vous tuez les pédés ? »

« S'ils sortent de leurs latrines et défendent leur 'mode de vie', je suis sûr que la DBP les exécuterait. »

Comme ils avaient terminé leur repas, la discussion prit fin. Éric partit chercher une camionnette tandis que Dory faisait la vaisselle. À son retour, il demanda à Dory de prendre son pistolet parce que personne ne quittait le village sans arme. Il prit pour son compte un fusil d'assaut. Ils se mirent en route en direction de la bourgade bombardée.

En chemin, Dory lui dit : « J'ai une autre question. »

« Je t'écoute. »

« Qui sont les Fils de Muspell et comment ont-ils eu le pouvoir de condamner à mort notre race ? »

« Fichtre ! C'est une bonne question, très pertinente. Permetts-tu que nous attendions l'heure du dîner pour survoler un peu d'histoire vraie sur le pouvoir de l'argent et sur les gens qui se désignent comme les créatures préférées de Dieu ? »

« Les Fils de Muspell et les créatures préférées de Dieu seraient les mêmes ? » demanda-t-elle.

« Oui, d'ailleurs leur histoire particulière et le pouvoir de l'argent font partie des sujets les plus importants que tu dois comprendre pour devenir une bonne enseignante. »

Éric se gara dans une rue où quelques maisons non-endommagées tenaient encore debout, les unes contre les autres. Muni d'un pied de biche, il entra dans l'une d'icelles tandis que Dory partait en exploration. Trois heures plus tard, ils étaient de retour chez eux, la camionnette remplie de matériaux de construction et d'une variété de meubles, d'ustensiles et de décorations. Deux heures encore, et tout fut rangé dans le chalet. Ils pouvaient passer à table.

Après le dîner, Dory remit sur le tapis le sujet des Fils de Muspell, mais à ce moment précis, Éric tendit l'oreille et dit : « Écoute ». Le son d'instruments de musique folklorique pouvait se deviner dans l'air frais du soir.

« Nous pourrons en parler plus tard. Ce sont nos musiciens. Il y a sûrement une danse impromptue. Allons-nous faire beaux et rejoignons-les. » Remarquant qu'il ne lui laissait guère de choix, il ajouta : « Si tu veux bien. »

Dory était tout à fait ravie de l'idée et lui demanda naturellement le genre d'habits qu'elle devait porter.

« La plupart des gonzesses seront en jupe longue pour danser le quadrille », avisa-t-il.

Une heure plus tard, les nouveaux concubins firent leur entrée dans la salle du village au son de la musique entraînante qui venait des harmonicas, des guitares, de l'accordéon et du violon. En arrivant, plusieurs villageois prirent la peine de saluer encore une fois Dory.

Dans le flot d'arrivants, elle remarqua Trebor. Bien que le plus âgé de ses ravisseurs portât des habits peu apprêtés pour les festivités du soir, il y avait comme une aura de dangereuse réserve qui émanait de sa silhouette fine et compacte, et tout le monde le traitait avec une déférence particulière.

Il était accompagné de deux jeunes femmes d'une beauté inhabituelle, que Dory redouta instinctivement, comme l'exige la rivalité féminine naturelle. Elle fit une bourrade sur les côtes d'Éric et lui dit :

« J'imagine que ce sont les deux concubines que Trebor a capturées, pas vrai ? »

« Ouai. »

« Elles sont plutôt mignonnes, qu'est-ce que tu en penses ? » Elle cherchait une contenance auprès d'Éric, voulant s'assurer qu'elle était plus jolie que les deux élégantes qui approchaient d'eux, au bras de Trebor.

Sagement, Éric répondit : « Pas autant que toi. »

« Blanc-Paysan », dit Trebor en guise de salutation à Éric, qui lui rendit la pareille, alors qu'ils se serraient les avant-bras.

« Dory. » Il la salua courtoisement, en inclinant la tête.

« Trebor », répondit-elle avec correction.

« Candy, Heather, je vous présente Dory. Dory, Candy et Heather ». Polies et un peu guindées, les trois femmes se serrèrent la main en se toisant. Trois jolies femmes dans un si petit groupe font une combinaison volatile, pensèrent les deux hommes.

Après une démonstration de danse de « clogging » – une sorte de danse à claquettes, mais sur un rythme marqué et une musique entraînante – faite par une douzaine d'enfants et de jeunes gens, on fit passer l'hydromel. Comme chacun but une gorgée à tour de rôle, quelqu'un proposa de trinquer à un héros ou une héroïne d'Urd, de Verdandi ou de Skuld.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Dory en murmurant.

« Ce sont les Nornes, les trois déesses du destin, des sœurs. Urd représente le passé, Verdandi le présent et Skuld l'avenir. »

« Qu'est-ce que je vais dire quand ce sera mon tour ? Je ne connais aucun héros ou héroïne. »

« Les dieux et les déesses sont nos ancêtres. Tu peux toujours trinquer à l'un d'entre eux. »

« D'accord, mais lequel ? Quel nom je prends ? »

« Que penses-tu de Freyja ? Tu n'as qu'à lever ton verre et dire 'À Freyja, déesse de l'amour et de la beauté'. »

Quand elle leva son verre à la santé de la déesse, un chœur enthousiaste de « Haila » surgit parmi les convives pour qu'elle se sente la bienvenue. Après avoir trinqué, on dansa le quadrille et la polka, qui plurent à l'âme aryenne de Dory, malgré leur nouveauté.

Bientôt, Éric et Dory étaient confortablement lovés dans leur lit, mais pour la première fois, ils ne se sentirent pas poussés par la passion érotique. L'agrément de la conversation leur semblait un plaisir suffisant, mais ni l'un ni l'autre n'avait pour autant envie de dormir.

« Alors, tu me diras pour les Fils de Muspell ? » revint-elle à la charge.

« D'accord, mais c'est un sujet vaste et important. Si tu te fatigues ou si tu as des questions, tu n'as qu'à m'interrompre, d'accord ? »

« D'accord. »

« Bon, il faut d'abord que tu te représentes le continent européen, où la plupart des nôtres vivaient il y a deux mille ans. Tu y es ? »

« J'y suis, mais en gros, puisque je ne pourrais pas te citer tous les pays ni reconnaître leurs frontières. »

« Mais tu peux visualiser la mer méditerranée, avec l'Europe au-dessus et à l'ouest, et la Palestine, qu'on appelle aussi Israël, tout à l'est. Tu vois ? »

« Oui. »

« Eh bien, il y a deux mille ans, les nôtres avaient leurs religions organiques bien à eux, la plus commune d'entre elles étant ce que nous appelons aujourd'hui le wotanisme, avec le dieu Wotan – qu'on prononce 'Votanne' – comme son dieu suprême. Dans les îles britanniques et en Scandinavie, il était appelé respectivement Woden et Odin. »

« Au même moment, à plus de deux mille kilomètres de là, à l'extrémité orientale de la méditerranée, existait une tribu de banquiers et de marchands qui contrôlait le commerce entre les trois continents d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Par exemple, l'ivoire d'Afrique, les épices d'Asie, les métaux et les fourrures d'Europe. Le philosophe grec Strabon et d'autres de ses contemporains disaient que cette tribu de banquiers et de marchands dominait toutes les nations. »

« Pendant que je te fais mon topo, n'oublie pas deux choses, Dory. La première, c'est qu'à part les marchands, personne ne voyageait loin de son village ou de son territoire dans les temps anciens. Donc pour la plupart de nos ancêtres, Israël aurait pu tout aussi bien être un pays sur la lune. Deuxièmement, n'oublie pas que quand on cherche des vérités en Histoire, on trouve les meilleures réponses en se posant la question : « Qui est le bénéficiaire ? » »

« Comment donc une nouvelle religion apportée par des étrangers qui venaient du lointain Israël et qui se faisaient passer pour le « peuple élu de Dieu » en est-elle arrivée à remplacer notre religion indigène ? Pour répondre à cette question, demande-toi qui sont les seuls à avoir bénéficié de la propagation de cette religion dans nos nations, où les gens se considéraient eux-mêmes comme les « élus de Dieu » ?

« Tu parles des Juifs, non ? » l'interrompit Dory.

« Je parle des gens qui se font appeler ainsi, oui, bien que ce soit là aussi un sujet très compliqué. »

« D'accord. Donc comment cela s'est-il passé ? » Sa curiosité n'était pas feinte.

« Pour commencer, ils embauchèrent les légions romaines pour conquérir le monde occidental et former ce qu'on appelle l'Empire Romain. Puis, quand il s'avéra difficile de tenir un si grand empire par la force, ils créèrent une religion universelle pour tâcher d'unir tant de races différentes, de nations et de factions. Le mot 'catholique' veut dire 'universel'. Dans la nouvelle religion, ils étaient encore le 'peuple élu de Dieu' et ils envoyèrent les légions tuer et torturer quiconque refusait cette absurdité. S'ensuivit une guerre de mille ans, qu'ils finirent par gagner en soumettant les derniers représentants authentiques de notre peuple, qu'on appelait les Vikings. »

« En 787, selon la datation des chrétiens*, un homme qui se faisait appeler Charlemagne, empereur des Romains, convoqua une conférence avec quatre-mille-cinq-cents dirigeants de notre peuple, venus d'Europe centrale, tous adeptes de notre religion indigène. Puis il les fit encercler par son armée chrétienne et leur coupa la tête, à chacun. C'est ainsi que la religion suicidaire d'esclaves nommé christianisme fut imposée à l'Europe et à notre peuple. »

« Et c'est au nom du Dieu chrétien qu'on a tué ou torturé le plus de Blancs, plus que sous toute autre influence dans l'Histoire, si l'on met à part l'Amérique. »

« Mais comment les Fils de Muspell ont-ils acquis tant de pouvoir ? » demanda ensuite Dory, avec logique.

« Cela a à voir avec le pouvoir de l'argent et de l'usure, ce qui veut dire prélever des intérêts sur de l'argent, et qui demande un peu de temps à expliquer. Es-tu sûre de ne pas préférer attendre demain pour ça ? Tu dois être fatiguée. »

« Pas vraiment, non, et j'aime bien ta voix. Je n'arrive pas à croire que quelqu'un en sache autant en Histoire. Alors parle-moi de l'usure. »

« D'accord, mais d'abord, il faut que tu saches qui sont vraiment les Fils de Muspell. Au cours de l'Histoire, les rois, les banquiers et les marchands ont arrangé des mariages entre leurs enfants et ceux d'autres marchands, banquiers et dirigeants, afin de cimenter les relations, augmenter leur pouvoir ou leur fortune. C'est ainsi qu'est venue naturellement au monde une race de sangs-mêlés en Israël, qui comme je l'ai dit, est à la croisée des routes commerciales d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Cette race bâtarde, ce sont les Sémites, parmi lesquels se distinguent les Fils de Muspell. Banquiers depuis des lustres, ils ont découvert le pouvoir de l'usure et de la réserve fractionnaire bancaire. »

« Pour comprendre l'usure, il faut d'abord savoir ce qu'est l'argent. L'argent est quelque chose qui sert à emmagasiner de la valeur, et de moyen d'échange. Il y a sans doute très longtemps, les gens échangeaient des choses contre d'autres choses, mais ils durent trouver le moyen d'échanger des choses de valeur très inégale. Pour diverses raisons, ils se fièrent à l'argent et à l'or pour compléter leurs transactions ou pour les mener en entier. »

« Mais se présenta le problème de la mesure de l'or ou de l'argent, ce qui fit qu'on le divisa en pièces. Si tous les hommes étaient honnêtes, ce procédé aurait pu très bien marcher. Mais des gredins se sont mis à mélanger d'autres métaux à l'or et à l'argent, pour se mettre le reste dans la poche. »

« Pire encore, des banquiers inventèrent l'idée de bouts de papiers convertibles en or ou en argent. Ils dirent aux abrutis que l'usage de ces bouts de papier se ferait à leur plus grand avantage, parce qu'ils étaient plus faciles à transporter et à cacher que l'or et l'argent. »

« Mais tant que les gens croyaient qu'il y avait l'équivalent en or et en argent dans les coffres des banques, peu importait si c'était le cas ou non. Les banquiers pouvaient prêter plus de bouts de papier, prétendument convertibles en or ou en argent, qu'il n'en avait dans ses coffres. Et il faisait payer des intérêts sur chacun de ces

* Petite bévue historique : c'était en fait en 782

bouts de papier. »

« Voyons comment l'usure enrichit les banquiers. Disons que tu veuilles acheter une maison pour 100.000 \$ et que tu doives financer l'opération. Tu signes un contrat de prêt pour payer 900 \$ tous les mois pendant 30 ans. Cela fait plus de 300.000 \$, mais tu n'as emprunté que 100.000 \$. Donc le prêteur s'est fait 200.000 \$, c'est-à-dire assez d'argent pour acheter deux maisons comme la tienne. »

« La différence, c'est que toi, tu vas passer la majeure partie de ta vie adulte à travailler pour rembourser le prêt immobilier et gagner le droit d'avoir ta maison. Le banquier, lui, ne fait rien. Il ne découpe pas le bois, il ne frappe aucun clou, ne fait pas la plomberie, il ne fait rien d'autre que rester assis à s'engraisser du travail des autres. »

« Voilà le pouvoir de l'usure, c'est ainsi que les Fils de Muspell ont acquis le pouvoir de dominer le monde et de condamner à mort la race blanche. Évidemment, tout ceci est maquillé sous des complications artificielles, et les Fils de Muspell ont acheté les médias pour contrôler les masses, couvrir leurs actions et décider du destin des politiciens. Et bien sûr, ils continuent de faire croire qu'ils sont persécutés, alors qu'ils ne sont rien d'autre qu'une peste qui asservit le monde entier. »

« Dis donc ! Ils doivent être bigrement malins ces cochons-là ? »

« Pour sûr, mais aussi cruels, dangereux et hypocrites ! Mais assez parlé d'eux, mieux vaut dormir. »

D'un accord mutuel et sans parole, ils déclinèrent les invitations à la passion sexuelle, préférant glisser dans les bras de Morphée.

Chapitre V : Bons baisers de Russie

Le lendemain, des émissions de radio du système – lesquelles étaient attentivement suivies par la DBP – signalèrent le commencement de l'événement le plus lourd de signification dans l'histoire de la race aryenne. Toutefois, la DBP n'avait pas les moyens de prendre sur le champ la mesure exacte de ce que les médias contrôlés du système voulaient bien faire savoir au public.

Tout en donnant quelques détails, les émissions de radio du système affirmaient que le bouleversement politique en Russie toucherait le monde entier. Bien que la DBP sût que les nationalistes blancs de Russie avaient crû en nombre et en puissance depuis deux décennies, elle ne savait pas qu'un coup d'État aryen était possible ou imminent. Il y avait certes quelques contacts entre les divers groupes de résistance blanche dans le monde, mais le partage d'informations était réduit, pour des raisons de sécurité.

Les anciens écrits religieux nordiques et germaniques avaient parlé d'un dernier jour de vérité dans la bataille entre les forces de la raison d'un côté et de l'autre, les forces de la foi aveugle au service du chaos. Ce jour de vérité s'appelait le Ragnarök.

C'est bien à l'insu des blanc-paysans de Mathewsville que le Ragnarök avait commencé. Ils vquaient à leurs occupations quotidiennes sans interruption marquée, tout en prêtant attention à toute nouvelle information. Toute la DBP connaissait la prophétie de Kipiling, où le fameux écrivain prédisait que le salut de la race blanche viendrait de Russie.

Dans le chalet de Trebor, la maisonnée se construisait pas à pas et son mariage finit par être consommé, à la grande satisfaction de tous. Conformément à la conviction wotaniste selon laquelle la vie sexuelle d'un homme et de sa ou ses concubines ne regarde que les intéressés, ce rapport ne donne pas les détails érotiques. Il se contente de dire que dans le cours ordinaire des choses, les Aryens tendent à s'éprendre de leurs partenaires sexuels. C'est ce qui fit que Candy et Heather ressentirent de l'appréhension quand les événements s'enchaînèrent lors du mois de mai de cette année fatidique.

Ce fut par le truchement d'informateurs de la DBP à l'intérieur du système et par des communications radio à ondes courtes que les prémisses du Ragnarök se firent connaître. Les forces nationalistes en Russie, en Ukraine et dans les pays baltes s'étaient coordonnées pour planifier et exécuter de concert le renversement de leurs gouvernements respectifs, tous dominés par les Juifs. Ils lancèrent des ultimatums aux autres gouvernements d'Europe de l'Est leur demandant d'expulser immédiatement les forces d'occupation de l'OTAN, autrement dit américaines, sans quoi ils seraient envahis de l'extérieur ou subvertis de l'intérieur.

Dans les pays musulmans, des révoltes planifiées de fondamentalistes furent coordonnées par différents services de renseignement. Le fait capital fut le suivant : un embargo du pétrole moyen-oriental fut décrété contre tous les pays occidentaux.

Quand de plus en plus de ces nouvelles parvinrent aux oreilles des Blanc-paysans, dont ceux de Mathesville, ce fut Trebor, comme d'habitude, qui en comprit le premier la portée. Après avoir pris conseil auprès des anciens et envoyé des messages dans tout le Blanc-Pays, il convoqua un *Thing*.

* * *

Quand Trebor prit la parole, la salle communale était bondée. « Il y a devant nous la possibilité d'assurer l'existence de notre peuple et de la vraie liberté pour des siècles. C'est le Ragnarök, pour de bon », commença-t-il. Après avoir donné un compte-rendu des événements aux quatre coins du monde, il expliqua ce qui allait se passer en Amérique du Nord.

« La population américaine va passer de trois-cent-cinquante millions à cinq ou peut-être dix millions de personnes », annonça-t-il. Il y eut un hoquet de surprise général, puis on entendit des murmures incrédules.

« Réfléchissez », poursuivit-il. « Depuis que les centrales nucléaires ont été interdites et que la DBP a bloqué tout le ravitaillement en charbon du système, quatre-vingt-dix pour cent de l'alimentation électrique d'Amérique

du Nord provient de centrales à essence. Le restant vient des stations hydro-électriques du Nord-Ouest. Sans pétrole, c'est tout le réseau qui s'effondre. »

« Je veux dire que l'essence et le diesel pour les voitures et les camions ne seront plus raffinés dans leurs réservoirs et ne pourront plus être pompés dans les stations-essence. Les communications, les ordinateurs, le chauffage, le contrôle du trafic, les ascenseurs et mille autres services qui fonctionnent à l'électricité seront coupés. Y compris le système de distribution de nourriture. »

« Les villes vont connaître la famine dans deux semaines. Mais tout ceci n'est rien face aux coupures d'eau, d'eau potable en particulier. Non seulement les usines de traitement des eaux vont cesser de fonctionner, mais aussi les pompes qui acheminent l'eau dans les villes. »

Après avoir fait une pause qui permit à l'auditoire de méditer ces conséquences, Trebor poursuivit : « On peut vivre des semaines sans nourriture, mais sans eau, ils sont finis en quelques jours. »

Un jeune homme leva la main pour demander la parole. « Et les bouteilles de soda et les bouteilles d'eau en plastique ? » demanda-t-il.

« Les réserves d'une ville seront vidées en une seule journée », répondit Trebor.

« Pourquoi ne feraient-ils pas bouillir l'eau des lacs et des rivières pour la rendre potable ? » demanda quelqu'un.

« La faire bouillir avec quoi ? Leurs cuisinières électriques et à gaz seront hors d'usage. Plus personne ou presque n'a de charbon ou de bois de chauffage sous la main. Quelques-uns de ceux qui habitent près des rivières et des lacs pourraient allumer des feux avec leurs meubles pour faire bouillir de l'eau, mais vu le niveau de pollution de la plupart des rivières et lacs d'Amérique, l'exercice pourrait être vain. »

« Mais qu'en est-il des agriculteurs qui ont des puits ? » demanda un autre.

« Il n'y en a pas un sur cent qui a encore un moulin à vent ou une pompe à main pour puiser l'eau. Certains ont des groupes électrogènes portatifs, mais sans essence pour les faire fonctionner, ils ne vont pas faire long feu. »

« Comment le système va-t-il réagir ? » demanda-t-on encore.

« Il y aura sans aucun doute des rationnements d'électricité, ils en auront peut-être une heure par jour, tant que le système cherchera désespérément à fonctionner. Mais quand nous aurons coupé quelques lignes de transmission et saboté quelques usines hydro-électriques dans le Nord-Ouest, les réseaux seront défaillants à l'échelle nationale. »

« De ce que je vois, je crois que le Blanc-Pays peut être défendu », affirma Trebor. « Nous avons les meilleures sources d'eau claire de tout le continent. Nous avons de bons stocks de nourriture, d'essence et d'armes. Les grandes hordes de skraelings sur la côte ouest n'auront pas assez d'essence pour envahir le Blanc-Pays. Il en va de même du flanc est, sauf pour ceux qui sont tout proches des montagnes, ceux de Denver, Colorado Springs et Fort Collins. Nous aurons une frontière d'environ 190 kilomètres à défendre. »

« Mais n'oubliez pas que presque tous les Américains ont été désarmés par les lois contre les armes à feu, alors que nous autres sommes armés jusqu'aux dents. Comme il n'y a que quelques voies praticables vers le Blanc-Pays, nous saurons par où ils voudraient passer s'ils nous envahissaient. »

Pendant que parlait Trebor, d'autres villages blanc-paysans tenaient leurs propres *Things* et parvenaient aux mêmes conclusions. Des messages cryptés s'échangeaient à toute allure entre les officiers de communication de chaque village. D'un bout à l'autre du Blanc-Pays, un accord unanime se produisit. Il était temps de frapper au cœur du système. Personne ne fut surpris quand Wolf annonça que Trebor avait été élu par acclamation au poste de commandant suprême des armées du Blanc-Pays pour toute la durée de la lutte.

Les applaudissements ayant pris fin, un vétéran des guerres de la DBP posa deux autres questions : « Qu'en est-il des réfugiés ? Et qu'en est-il des mormons sur le front ouest, dans l'Utah ? »

Avec la sûreté de jugement d'un dirigeant-né, désormais hissé à sa juste place, Trebor répondit : « En ce qui concerne les réfugiés, il faut avoir en tête que nous n'avons pas les moyens de nourrir beaucoup de monde. Donc seuls les jeunes hommes en bonne santé, qui peuvent contribuer à quelque chose, seront accueillis. Nous avons évidemment des partisans et des agents dans le système et nous devons tout faire pour les faire venir au plus vite. »

« Pour les autres réfugiés, les enfants qui semblent de bonne souche raciale et les jeunes femmes en bonne santé peuvent venir dans nos villages. Les garçons blancs en bonne santé qui ont subi les examens ordinaires seront envoyés dans des camps pour y être entraînés et endoctrinés. »

« Quant aux skraelings, muspellheimers, traîtres avérés et autres indésirables, il faut les tirer à vue. En ce qui concerne les vieux blancs qui ont passé leur vie à accepter et soutenir le système, s'ils peuvent venir par eux-mêmes dans les montagnes, laissons-les tenter le coup. Peu d'entre eux le feront, mais ils ne valent pas la balle qu'on gâcherait pour eux. Ils ne méritent aucune assistance et aucune pitié. »

« Quant aux mormons, il faut revenir un peu sur leur histoire. Comme vous le savez, la religion mormone originelle était raciste. Elle était réservée aux Blancs et promouvait la polygamie. Le gouvernement américain meurtrier de notre race les a d'abord forcés à abandonner la polygamie, puis ils ont émancipé les femmes, et les mormons ont fini par accepter l'intégration raciale. La série des faits n'est pas anodine, puisqu'il est facile de faire courber l'échine à une race d'hommes castrés. Mais une race de prédateurs sexuels se battra jusqu'à la mort pour garder les harems qu'ils dominent. »

« Quoi qu'il en soit, il y a plusieurs décennies, un muspellheimer du nom de Kurtz, ministre du Trésor U.S., leur dit que s'ils refusaient l'intégration raciale, le gouvernement leur ferait payer tant d'impôts que leur église perdrait toutes ses possessions. Le président de l'église, un fumier couard et dégénéré qui s'appelait Kimball, eut subitement une « vision » de Dieu qui lui demandait d'accepter l'intégration. À jamais maudit soit le nom de Kimball ! »

« Là-dessus, environ trois cent mormons décidèrent que l'église était apostate et formèrent leur propre groupe qu'ils appelèrent les « mormons impliqués ». Nous sommes en contact avec eux et ils vont collaborer avec nous pendant le Ragnarök. Les traîtres raciaux qui occupent le temple mormon à Salt Lake City vont payer le prix habituel de la trahison ! »

« Quand attaquerons-nous le réseau électrique du système ? » demanda une voix.

« Très bientôt », répondit Trebor. « Nous avons appris que l'essence est déjà à cinquante dollars le litre, quand il y en a. Pas mal de villes devraient devenir ingouvernables dans quelques jours. À ce moment, nous pourrions évoluer impunément dans le territoire du système. Ils vont sûrement décréter la loi martiale, mais vu le chaos racial qu'il y a dans leur police et leur armée, ce sera de la blague. Ils ne patrouilleront pas sur les routes de campagne quand il y a le feu dans leurs villes à l'agonie. »

Ils discutèrent longtemps de mises au point tactiques, jusqu'à deux heures du matin. La réunion terminée, Wolf partit envoyer des messages cryptés contenant les instructions de Trebor à toutes les bases blanches-paysannes.

De retour chez lui, Trebor se réjouit de la sollicitude de ses deux épouses, qui lui prodiguèrent un luxe de petits soins charmants. Bien que Candy et Heather fussent désormais assez perspicaces pour saisir qu'elles n'avaient rien fait pour se hisser à cette position, elles se réjouissaient malgré tout d'être dans les faits les « premières dames » d'une nouvelle nation.

Mais Trebor, l'esprit agité des problèmes sans nombre qui allaient se poser dans l'avenir proche, eut du mal à s'endormir. La priorité absolue était de couper le réseau d'approvisionnement électrique du système, à tout prix. Les réserves d'essence blanche-paysanne, soigneusement remisées, seraient lourdement entamées pendant l'opération. Il existait une technologie permettant de transformer le charbon en essence pour les moteurs à

combustion interne et de fait, une usine de ce type fonctionnait à la frontière du Colorado et de l'Utah. Il faudrait qu'elle puisse augmenter sa production et expédier ses livraisons.

Il pensa à demander à Wolf d'intensifier les communications en ondes courtes avec les Russes et d'autres groupes d'Europe de l'est. L'immigration vers l'Amérique de l'Europe surpeuplée était vitale. Il mit l'idée dans un coin de sa tête.

Quand Trebor finit par glisser dans le sommeil, il le fit avec un espoir et une satisfaction inouïe. Les efforts et les sacrifices auxquels lui, ses camarades et tant d'autres avaient consenti pendant des générations sans nombre n'avaient pas été vains.

Un peuple resplendissant retrouverait une glorieuse destinée à accomplir, en qualité de fine fleur de la création.

Fin et Commencement

Table des matières

Préface de Blanche	2
Préface	3
Introduction	4
Chapitre I : Le premier Jour	5
Chapitre II : Le deuxième jour	22
Chapitre III : Le troisième jour	27
Chapitre IV : Le sauvetage	50
Chapitre V : Bons baisers de Russie	83

Traduction originale en Français par Basile pour Blanche Europe.
blanche-europe.info